



HAL
open science

Contribution à l'analyse de l'homosexualité à l'île de La Réunion

Patrick Garaud

► **To cite this version:**

Patrick Garaud. Contribution à l'analyse de l'homosexualité à l'île de La Réunion. Sociologie. Université de la Réunion, 2004. Français. NNT : . tel-00008767

HAL Id: tel-00008767

<https://theses.hal.science/tel-00008767>

Submitted on 14 Mar 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE DE LA REUNION
FACULTE DES SCIENCES

UFR STAPS

THESE

Pour obtenir le grade de :

Docteur de l'Université de La Réunion

Discipline : **Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives**

Présentée et soutenue publiquement par :

Patrick GARAUD

Le 30 novembre 2004

**Contribution à l'analyse de l'homosexualité
à l'île de La Réunion**

Directeur de thèse : Professeur Pascal DURET

Jury

- **Alain COIANIZ**, Professeur, Université de La Réunion
- **Pascal DURET**, Professeur, Université de La Réunion
- **Jean-Claude KAUFMANN**, Directeur de Recherche, C.N.R.S.
- **Fabien OHL**, Professeur, Université de Strasbourg 2

Il est des moments dans l'existence où l'on se trouve face à l'autre, à la fois étranger et pourtant si proche de soi. Se pose alors la question de la différence et de ses fondements. Cette différence qui certes nous distingue de l'autre mais aussi nous masque un autre soi.

Table des matières

Table des matières	3
Remerciements	6
Introduction	7
Les origines d'une recherche.....	8
Première partie	10
<i>Cadrage théorique</i>	10
1.1) Les difficultés rencontrées durant la revue de littérature	11
1.1.1) Un tout petit peu d'épistémologie	11
1.1.2) Qu'est-ce que l'homosexualité ?	11
1.2) A la recherche d'une définition	15
1.2.1) Quelques appellations à travers les âges.....	15
1.2.2) Les enjeux sociaux d'une définition.....	17
1.2.3) Le « K »réole Réunionnais et les dénominations de l'homosexuel masculin ..	19
1.2.4) Les classifications.....	20
1.2.5) Les lieux communs.....	26
1.3) Bref aperçu historique : les homosexuels et la (re)construction de leur passé.....	32
1.3.1) La forme hellénique.....	32
1.3.2) La forme romaine	34
1.3.3) Une galerie de monstres et de dépravés ?	35
1.3.4) Une source de persécutions religieuses ?	37
1.3.5) De l'hérétique au psychopathe	42
1.4) Les explications biologiques.....	44
1.4.1) Les hormones et les gènes responsables ?	44
1.4.2) Des compromis socio-biologiques insatisfaisants	47
1.5) Approches socioculturelles.....	49
1.5.1) Une sub-culture gay ?	49
1.5.2) Des épreuves spécifiques menant à l'acceptation de soi.....	50
1.5.3) Socialisation à la différence ou mise en conformité malgré la différence.....	51
1.5.4) L'homosexualité, une perturbation du déséquilibre des forces entre masculin et féminin	55
1.5.5) L'amour et le sexe : distinction et lien	58
1.5.6) Un incident emblématique.....	61
1.5.7) L'émergence d'un courant culturel spécifique	62
1.5.8) Les années 70 et l'émergence d'une revendication politique.....	64
1.5.9) A La Réunion rien ne bouge sauf.	66
1.5.10) <i>Coming out</i> en métropole et à La Réunion : deux poids deux mesures.....	67

1.5.11) Des productions artistiques spécifiques.....	70
1.6) Des tentatives de légitimation.....	72
1.6.1) L'anthropologie et l'ethnologie appelées en renfort.....	74
1.6.2) Légitimation par le mal subi : martyrs et persécutés.....	77
1.7) Conclusion de la première partie.....	79
Deuxième partie.....	82
<i>Problématique et Méthodes</i>	82
2.1) Emergence d'une problématique.....	83
2.1.1) L'identité homosexuelle, une épreuve permanente.....	83
2.2) Questions de méthode.....	87
2.2.1) Neutralité axiologique.....	87
2.2.2) L'accrochage à mon terrain.....	88
2.2.3) Des entretiens de moins en moins directifs.....	92
2.2.4) Pour des retranscriptions dans un vocabulaire « réaliste ».....	94
2.2.5) Une observation participante, jusqu'où ?.....	95
Troisième partie.....	97
<i>Le terrain et ses résultats</i>	97
3.1) Les lieux : observations ethnographiques.....	98
3.1.1) La plage de la Souris Chaude.....	98
3.1.2) Quelques extraits du carnet de terrain pour se mettre dans l'ambiance.....	108
3.1.3) Le <i>Queen's Club</i> » Implantation et description du site.....	113
3.1.4) Fonctionnement du <i>Queen's Club</i>	115
3.1.5) Petite galerie de portraits.....	116
3.1.6) Travestis, Transformistes et Travelos.....	121
3.1.7) Le « <i>Queen's Club</i> » et les hétéros.....	126
3.1.8) Le Queen's Club et les spectacles travestis.....	127
3.1.9) Les réactions du public.....	131
3.1.10) Miss travesti Nord 2003.....	132
3.1.11) Les boutiques un autre lieu lié à « La mode ».....	137
3.1.12) L'association <i>Gay-Union</i>	140
3.2) Les entretiens.....	147
3.2.1) Pression normative accrue par l'insularité et la distance.....	147
3.2.2) Il est plus facile de prendre des risques quand on est fonctionnaire.....	150
3.2.3) La rupture sans concession.....	150
3.2.4) Atouts et difficultés des « couples ouverts ».....	151
3.2.5) Quand tout est négociable, rien n'est solidifié.....	157
3.3) Questions de plasticité identitaire.....	158
3.3.1) Refuser l'ancrage de l'identité au risque du « zapping » ?.....	159
3.3.2) S'adapter ou périr : caméléons et clandestins résistants.....	160
3.4) La sexualité comme ressource identitaire.....	161

3.4.1) Un groupe stigmatisé, pas de véritable communauté mais une demande en hausse.....	161
3.4.2) Une ségrégation interne.....	162
3.4.3) Des amitiés toutes relatives.....	163
3.4.4) L'ethnie et l'argent, deux sources de hiérarchisation dans une société donnée comme un Eden.....	164
3.5) L'accélération non maîtrisée de la mutation des valeurs.....	167
3.6) Socialisation et sexualité homosexuelle.....	169
3.6.1) Apprendre à se conduire comme l'autre sexe ou s'inventer sans repère ?.....	169
3.6.2) L'homosexualité, un tremplin paradoxal.....	172
3.6.3) La gestion des réseaux amicaux et autres.....	172
3.7) Les réactions à l'homophobie.....	174
3.7.1) Chronique de l'homophobie ordinaire.....	174
3.7.2) Amplifier, pondérer ou minimiser les offenses.....	176
3.8) On sait comment ça commence, on ne sait pas comment ça finit.....	181
3.8.1) « Pas de prise la tête ».....	181
3.8.2) Pédagogie à la tolérance ou normalisation ?.....	184
3.8.3) Pilosités et pédagogie corporelle.....	185
3.8.4) Notre univers normatif reste à inventer, finie la règle du « copier-coller » ...	188
Le risque de l'hétérocentrisme.....	188

Conclusion.....	195
------------------------	------------

Bibliographie.....	199
---------------------------	------------

Table des illustrations.....	211
-------------------------------------	------------

Annexes	212
----------------------	------------

Annexe 1 : Présentation synthétique des individus de l'enquête au 08/2003.....	213
Annexe 2 : Données d'anthropologie générale mobilisées pour justifier l'homosexualité au travers d'abus interprétatifs.....	215
Annexe 2 : Données d'anthropologie générale mobilisées pour justifier l'homosexualité au travers d'abus interprétatifs.....	215
Annexe 3 : Chansons de variété portant sur l'homosexualité.....	220
Annexe 4. La logique des contraires.....	229
Annexe 5 : En couple ou pas le modèle dominant demeure le célibat.....	230

Remerciements

Cette recherche n'aurait pu avoir lieu sans l'accord, la collaboration, la patience et la tolérance des personnes qui ont été impliquées dans cette aventure.

Mes remerciements s'adressent à Pascal Duret qui n'a pas eu peur de diriger une thèse sur un sujet encore tabou au plan local. A La Réunion, l'homosexualité, forme d'identité menacée et objet scientifique peu légitime fait prendre des risques de marginalisation à qui l'étudie. Mais, en se plaçant résolument à mes côtés le Directeur du CURAPS m'a conforté dans l'idée de faire primer la compréhension sur toute autre forme de travail.

Mes remerciements vont également aux « homos » et aux « gays » qui ont su m'accueillir, me faire confiance en jouant la carte de la franchise et de la transparence. Sans leurs confidences, nombre d'analyses n'auraient pas pu être présentées dans ce travail.

Enfin, je tiens à remercier mon épouse qui a su faire preuve à la fois de confiance et de tolérance, sacrifiant des moments de la vie de couple alors que la recherche me menait dans des lieux où l'aventure sexuelle est omniprésente et où les propositions, ouvertes ou masquées, ont été fréquentes.

Introduction

Les origines d'une recherche

Une large part d'aléa est à l'origine de ce travail. Il a d'abord fallu que par un concours de petites circonstances je sois amené à développer une sociabilité nocturne, à « sortir » comme on dit. L'un des lieux que j'ai fréquenté a plus particulièrement attiré mon attention par sa différence. Cet établissement est une « boîte de nuit » nommé le *Queen's Club*, situé à Saint Denis de La Réunion.

Le hasard a joué car rien ne me prédestinait à fréquenter ce lieu dionisien, réputé comme un repère d'homosexuels. Un défi lancé entre amis nous y a entraîné. Etions-nous capable de passer une soirée dans cet espace honni par certains d'entre nous ? Pour eux, cela supposait franchir les portes de l'insoutenable. Pour tous, cela revenait à se confronter à l'écart entre nos mœurs habituelles et celles qui avaient cours dans ce lieu insolite. Entrer dans le *Queen's Club* revêtait un mélange de bravoure personnelle et de remise en cause de « l'esprit hétérosexuel » du groupe.

Outre un choix musical qui me convenait, j'ai été sensible à la tolérance du lieu, tant de la part du personnel que des clients. L'épreuve n'était donc pas aussi terrible que prévu. La liberté de tenue vestimentaire, de comportement, le tout dans une apparente indifférence aux actes de chacun me surprenait agréablement. Il me fallait rapidement prendre la mesure des usages du lieu. Je me suis aperçu que les règles de la bienséance interactionnelle consistaient à ne pas imposer un regard insistant sur les autres et de ne pas chercher soi-même à s'imposer au regard des autres. Pas d'agressivité ni de provocation, pas de harcèlement envers quiconque. Finalement, peu de choses en commun avec les autres lieux « normaux » que j'avais pu fréquenter. Cette liberté d'action m'a surpris, plus encore que les conduites explicites de la clientèle quant à leur orientation sexuelle.

Je me suis alors interrogé sur ce milieu que je percevais jusque là comme « trop » marginal, avec une connotation morale péjorative. Les images que j'avais du monde homosexuel découlaient de mon éducation, de ma socialisation sportive, et de ce qui m'avait été donné d'entendre sur le sujet. Dans mon esprit, la drogue, le sexe, la pédophilie, l'anormalité côtoyaient des conduites féminisées à outrance, celles reprises par les comédies offertes au grand public¹. Mon manque de connaissance était à l'origine de l'adoption de ces stéréotypes d'autant plus confortables que jusque là rien ne venait en réfuter la véracité. Or,

¹ Telle par exemple « La cage aux folles », Edouard Molinaro, 1979

par bien des aspects, ce nouveau monde (où le chercheur a vraiment l'impression de poser le pied en terre inconnue) me paraissait plus en accord avec mes idées sur la tolérance.

J'ai alors décidé de mieux connaître cet univers tout autant pour éviter une critique obtuse qu'une célébration béate. Les homosexuels vivaient dans la société réunionnaise mais demeuraient pourtant tenus à ses frontières. Je n'avais pas envisagé jusque là l'intersection possible de nos univers. Seule la caricature me renvoyait d'eux une image déformée. La découverte de cet univers m'a poussé vers ce sujet de thèse. Une phrase, peut-être hâtive, peut résumer ma disposition d'esprit : le sentiment de tolérance émanant de la part du monde homosexuel m'a guidé vers ce choix.

Ma démarche a été essentiellement une immersion dans le monde homosexuel. J'ai participé le plus possible aux événements et activités gays. Je me suis fait des relations amicales. Vivre avec des individus homosexuels s'est avéré nécessaire. Il s'agissait pour moi de développer une sociologie compréhensive (où l'on s'intéresse aux motifs et aux effets ressentis par le sujet) et non une sociologie explicative (où l'on se focalise sur les causes, le plus souvent ramenées à un ensemble de variables pouvant être traitées par la statistique). Il me fallait aussi réussir à abandonner un point de vue normatif (ce qui n'était pas facile vu mon éducation), mais il convenait tout autant de ne pas me contenter de reprendre à mon compte le point de vue des acteurs.

Première partie
Cadrage théorique

1.1) Les difficultés rencontrées durant la revue de littérature

1.1.1) Un tout petit peu d'épistémologie

Les consultations des bases de données m'ont orienté très directement vers plusieurs mots clés : *gay and lesbian studies*, *queers*, SIDA, PACS. Mais j'ai aussi été amené à m'intéresser à des thèmes qui ne touchent pas spécifiquement le sujet (la famille, l'identité, le corps, le communautarisme). Une inquiétude épistémologique m'a rapidement amené à me questionner sur ma capacité (et sur la pertinence) à utiliser des résultats issus de domaines aussi éclatés. Telle étude sur des gays Allemands ou Américains peut-elle être transposable à ceux de La Réunion ? Le contexte des pays scandinaves et leur approche libérale de la sexualité peut-il servir de support ou d'indicateur à une étude locale ? En matière de sociologie, les variations inter-culturelles rendent souvent très problématiques l'extension des résultats et leur utilisation. Outre ce premier type de questionnement, l'origine scientifique des sources m'est apparue comme un autre sujet d'interrogation. Nous pouvons ainsi identifier des ouvrages à orientation historique, ethnographique, médicale, philosophique, militante, qui désignent tantôt des pathologies, des expériences, des utopies, des revendications. Le plus souvent, ils sont l'œuvre d'auteurs acquis à une cause et apportent un regard partisan. Enfin, l'ultime difficulté tenait à la question du transfert des résultats acquis d'autres terrains loin de la spécificité réunionnaise. Il convenait alors de ne pas considérer comme généralisable des conclusions offertes par des enquêtes non spécifiques.

En conséquence nous nous sommes fixés comme objectif prioritaire d'apporter par notre étude une matière première brute ; quitte à ce que cet état des lieux reste surtout descriptif et peut-être insuffisamment théorisé.

1.1.2) Qu'est-ce que l'homosexualité ?

Répondre à cette question relève de la gageure tant l'objet peut être abordé sous des angles scientifiques différents. Même en s'en tenant à la sociologie, les modes d'entrées restent multiples : Est-ce un mode de vie ? Un pilier identitaire ? Un lien construisant une communauté d'individus ? Un courant culturel ? Des pratiques sexuelles ? Une perversion ? Une anomalie ? Une voie d'épanouissement de soi ?

Dans un souci minimal de classification, on peut repérer un premier groupe de textes s'inscrivant dans une perception binaire et normative de ce que devrait être l'identité sexuelle. Ils sont d'ordres différents, certains aux prétentions scientifiques d'autres ouvertement littéraires. Ainsi, la position de Marguerite Duras, analysée par D. Eribon, est de voir dans l'homosexualité une sorte de maladie de la mort ; l'homosexuel serait voué à des rencontres éphémères (Eribon, 2000, p134). Cette vision part donc d'un postulat naturaliste : l'union d'êtres de même sexe ne peut pas être procréatrice ni en conséquence satisfaire le couple fondé sur cet objectif. Dans cet esprit, l'individu dépourvu de son libre choix est juste bon à obéir aux lois « naturelles ». Les acteurs seraient là pour suivre un ordre naturel de perpétuation de l'espèce, puissante norme qui « a fait ses preuves au travers des siècles »¹ ; un couple légitime ne peut être alors composé que d'un homme et d'une femme. La menace que fait peser l'homosexualité sur la société ne serait rien de moins que celle de la disparition de l'espèce.

Dans ces critiques de l'homosexualité, les auteurs pensent que l'identité sexuelle est donnée une fois pour toutes alors que d'autres, dans une perspective moins normative et plus existentialiste, suggèrent au contraire qu'elle est à construire. L'homosexualité s'inscrit alors dans un processus choisi et actif de construction identitaire. Michel Foucault, dans lequel les homosexuels voient leur penseur emblématique, défend la thèse d'une possible identité fondée sur les plaisirs, ce qui lui permet de légitimer jusqu'aux pratiques sadomasochistes. Il souligne l'usage idéologique du terme homosexuel. Foucault voit, dans le traitement réservé aux homosexuels, un prolongement des pratiques de surveillance et de contrôle de l'aliénation psychiatrique instaurés par le pouvoir médical. Ce grand théoricien de la sexualité en général, et de l'homosexualité en particulier, accorde une importance toute particulière au corps ; même si, bien sûr, l'homosexualité ne peut se réduire à des techniques corporelles. Michel Foucault, au travers du concept de « *généalogie de la sexualité* » (Foucault, 1984) suggère que celle-ci repose sur deux principes : « *une herméneutique du désir dont le comportement sexuel a bien été l'occasion, mais n'a certainement pas été le domaine exclusif* » et « *la recherche de ce que sont les formes et les modalités du rapport à soi par lesquelles l'individu se constitue et se reconnaît comme sujet* ». Plus l'étendue des possibles augmente, plus croît corrélativement l'inquiétude sur sa propre normalité.

¹ Propos avancés par un parlementaire UMP comme élément d'argumentation en défaveur du mariage homosexuel, émission d'Arlette Chabot, Mots croisés, avril 2004

Après lui, Léo Bersani (1998), reproduira ses analyses à propos de l'expression : « identité homosexuelle ». Pour Bersani, ce n'est pas l'homosexualité en soi mais « l'identité homosexuelle » qui est rejetée car les stigmates sont alors ouvertement exposés.

Il reformule à sa manière la distinction entre individu « discrédité » et individu « discréditable » chère à Ervin Goffman (1975). L'individu « discrédité » n'a d'autre solution que celle de s'accommoder d'une étiquette qu'il n'a pas nécessairement choisie. Par contre, l'individu « discréditable » possède trois éléments lui permettant de moduler ses conduites.

- Il a d'abord une vue bien précise de ce que pense les « normaux »
- Il a compris que son mode de vie n'était pas en adéquation avec celui des « normaux »
- Il connaît la manière dont les « normaux » traitent le groupe de personnes auquel il se sait désormais appartenir. Soit il en vient donc à s'auto-contrôler au point de se tenir lui-même en laisse ; soit il décide d'assumer son « stigmaté » et son « étiquette » en connaissance de cause. Ce choix est bien sûr d'autant plus coûteux que la condamnation de l'identité homosexuelle est intense et partagée.

Les normes sociales au sujet de l'homosexualité diffusent globalement de haut en bas. Le programme institutionnel (Dubet, 2002) suggère un travail sur soi pour accepter autrui dans sa différence (par exemple, l'homophobie est condamnée au même titre que le racisme). Le regard que portent nos institutions sur l'homosexualité n'est donc plus le même. Or, il semble qu'il y ait en même temps une pérennité des images auxquelles renvoie ce terme. Les injures, par exemple, deviennent source de condamnation, mais continuent pourtant de fournir une caricature presque inchangée des êtres injuriés. Bersani y voit même un dénominateur commun susceptible de fournir une définition possible des homosexuels puisque tout homo a été, ou sera un jour, insulté. Enfin, les sexualités sont d'autant mieux tolérées qu'elles ne débordent pas du cadre de la vie privée. Force est alors de constater que la transgression de cette norme entraîne d'importantes différences de traitement en fonction des sexualités homo ou hétéro. Qu'une mère embrasse son conjoint à la sortie de l'école et chacun trouvera la scène charmante, qu'un homosexuel embrasse son compagnon au même endroit et l'on parlera d'atteinte aux bonnes mœurs ou de provocation.

Les normes concernant l'homosexualité restent surtout des normes venues d'en haut. Si les normes en matière d'homosexualité ont tant de mal à se co-construire de bas en haut (Kaufmann, 2001), c'est que la validation mutuelle des identités s'opère surtout de manière

interne à la communauté. La demande d'une reconnaissance externe passe le plus souvent au niveau politique, et/ou associatif, par la mobilisation de militants et non pas au quotidien de gré à gré entre des individus isolés.

Pour sa part, Judith Butler bâtit une théorie interdisciplinaire de l'homosexualité croisant psychanalyse, psychologie, anthropologie et sociologie (Salih, 2003). Pour cet auteur, l'inclination sexuelle est fondée sur une mélancolie d'un désir premier labile (non marqué comme homosexuel ou hétérosexuel) qui, une fois soumis à l'influence culturelle, va se fixer sur l'hétérosexualité. L'inclination sexuelle serait donc culturelle (idem, p57-58). Elle analyse également, d'un point de vue macro-sociologique, les fondements socio-historiques de la phobie de l'homosexualité. Butler retrace en effet comment des normes de détestation se sont imposées à travers divers règlements, dont en particulier les règlements militaires. Elle montre que l'homosexualité va être représentée comme une maladie transmissible, sorte de virus contagieux, qu'il faut éradiquer afin d'éviter qu'il ne se propage. Ruse de cette pédagogie normative, le désir homosexuel refoulé est transformé en sentiment de culpabilité (idem, p110-111).

D'autres publications ont également tracé de grandes fresques socio-historiques du mouvement homosexuel. Les témoignages du début du vingtième siècle abondent dans l'ouvrage de Magnus Hirschfeld (2001). Intéressantes pour conclure à l'inertie de certaines conduites jugées encore d'actualité, les analyses d'époque proposées par de tels ouvrages restent des plus sommaires. On y trouve cependant quelques hypothèses de sociologie explicative suggérant, par exemple, que les conduites de replis ou de dissimulation sont liées à la taille des agglomérations où vivent les homosexuels.

« Dans les petites villes, les homosexuels sont isolés et se replient sur eux-mêmes, beaucoup ne connaissent presque pas d'autres homosexuels, se croient les seuls hommes ayant de pareils sentiments anormaux. Ils restent souvent longtemps et quelquefois toute leur vie cachés et personne ne les connaît » (idem, p143).

On peut retenir également l'ouvrage de Frédéric Martel (2000), qui décrit le mouvement homosexuel de 1968 à 2000. Mais là encore, par delà l'important apport de connaissances, le texte ne descend pas jusqu'au niveau de l'acteur individuel. Ce sont toujours les vies de collectifs de lutte qui sont retracées.

Il faut attendre l'épidémie du SIDA pour que les enquêtes sur l'homosexualité gagnent en légitimité en s'opérant au nom de la santé publique. Des sociologues renommés comme Lagrange, Leridon, Bajos, Bozon, Giami, Legall produisent alors des rapports de recherches nationaux. Au plan local, à La Réunion, toujours rien.

Dans une perspective plus micro sociologique, il conviendrait de se demander comment, pour devenir soi, certains acteurs établissent des relations homosexuelles. Un autre argument qui plaide pour une échelle d'analyse micro sociologique consiste à vouloir étudier au quotidien la résistance ou l'adoption des normes hétérosexuelles.

1.2) A la recherche d'une définition

« Donner une définition rigoureuse de l'homosexualité n'est pas une tâche aisée » (Corraze, 1992, p7). Le concept d'homosexualité a bien du mal à rentrer dans une définition restrictive pour une raison simple : il rend compte d'une multiplicité de pratiques. Le terme est donc polysémique. Si dans des perspectives de justification, de revendication, voire de légitimation, de nombreux ouvrages proposent des modèles de l'homosexualité, aucun ne peut prétendre recouvrir la totalité du sens. Nous serons donc très sensibles au contexte d'énonciation. Proche de la démarche de Howard Becker (1985) lorsqu'il étudie la déviance, nous essaierons de faire primer le « comment » sur le « pourquoi ». Notre approche n'a en outre aucune prétention hypothético-déductive mais plutôt empirico-inductive. Ainsi, notre intention consiste à « ne pas écraser par avance les expériences et les mots des acteurs par le dévoilement de leurs présumées illusions » (Corcuff 2002, p67).

1.2.1) Quelques appellations à travers les âges

L'ouvrage « *Vocabulaire de l'homosexualité masculine* » (Courouve, 1985), présente 74 termes pour désigner les pratiques ou les individus homosexuels. Nous nous bornerons à signaler l'emploi des termes les plus usités ainsi que le contexte dans lequel ils furent employés. Au moyen âge, la religion pèse de tout son poids sur les dénominations. Ces pratiques sexuelles sont considérées comme une forme particulière d'hérésie. On nomme les homosexuels les « *hérétiques en amour* » (Lever, 1985, p44) mais aussi « *sodomites* » (Courouve, 1985, p191). Ils risquent le bûcher. La bible servait de référence normative sans appel. Le terme « *bougrerie* » a lui aussi pour origine les croyances hérétiques. Il a ensuite

subit un glissement de sens vers la désignation de ceux qui commettaient des actes illicites en amour.

Au moyen-âge, la différenciation des rôles sexuels était très nette. Le « *bardache* » désignait le partenaire homosexuel passif. L'actif (sodomite ou bougre) était moins méprisé et déprécié que le passif (bardache). Ce classement dans l'indignité transparaît encore dans les *Historiettes* de Tallement des Réaux (Tallemand des Reaux, p392–417). Monsieur de Condé pratiquait la sodomie (en tenant un rôle actif), ce qui lui faisait moins « *appréhender le feu du ciel* » (p 417). Les termes « *mignon* » ou « *italien* » sont à la même époque des euphémismes réservés aux jeunes partenaires des nobles. Selon la noblesse de l'époque, la renaissance italienne, au travers de son influence, exporte ses nouveautés artistiques et culturelles. Dans ces nouvelles coutumes, les pratiques homosexuelles sont considérées comme « *un fait de culture* » (Lever, 1985, p66-67). Le terme « *pédéraste* », aujourd'hui commun, apparaît vers la fin du XVIème et possède alors plusieurs significations, du pratiquant du cunnilingus hétérosexuel (Courouve, p169) à l'adepte de la *paidierastia* grecque.

Il prend un sens unique pour désigner l'homosexuel à la veille de la révolution où il fait partie du langage policier, au même titre qu'« *infâme* » (idem, p139). En 1852, Johan Ludwig Casper utilise le mot pédérastie pour désigner les pratiques homosexuelles. A cette même époque, le Littré donne pour définition de ce terme « *vice contre nature* ». Selon Claude Aron (1996, p212), l'emploi par Caspers de pédérastie pour désigner les actes homosexuels est un abus sémantique dont nous mesurerons plus loin le poids sur les mentalités (confusion entre pédéraste, pédophile et homosexuel). A la fin du XIXème siècle, l'essor du positivisme favorise le développement d'un vocabulaire scientifique à consonance médicale. Les homosexuels deviennent des « *uranistes* » ou encore des « *androphiles* ». Le terme homosexuel (qui reste le plus courant aujourd'hui) ne date que d'environ 150 ans.

Il faut attendre les années 1970 pour voir émerger en France le mot « *gai* » dérivé francisé du terme anglo-saxon « *gay* ». A l'origine, *gay* compose le groupe nominal à tendance libertine « *gay life* » traduit par « *vie de plaisir* » et opposé à « *straight*¹ ». *Gay* n'a pas d'équivalent direct en français. Notons que Emmanuel Dreuilhe (1979) défend une autre version selon laquelle *gay* pourrait être français et provenir du moyen âge (Boswell, 1985,

¹ En américain, ce terme est à rapprocher au sein d'un ensemble au concept d'hétérosexualité

p70). Dreuille invoque à l'appui de cette thèse un poème daté du XVIème : les « *Stances de la délice d'amour* »¹.

*Par lui seulement je puis revivre.
Mon mignon sera donc d'un poil blond brunissant,
Je ne le veux mignard ni fardé nullement.
Un homme féminin ne plaît aucunement,
Il n'est point valeureux en ce que je souhaite.
Oserai-je oublier ce que je veux surtout,
Le fregon de mon four, bâton qui n'a qu'un bout,
Ainsi mon favori gay m'entretiendra,
Je ne désire pas que l'on cueille mon fruit,
Comme un peuple ignorant dedans l'ombreuse nuit,
Ni comme un courtisan tout à la dérobée.*

Ce texte où l'homosexualité est explicite parle de « favori gay ».

En résumé, nous observons que les définitions ont été imposées au groupe concerné par des désignations extérieures. Ces appellations ont contribué à présenter l'inclination sexuelle homosexuelle comme une déviance. Rien d'étonnant alors que les connotations qui leurs sont attachées soient le plus souvent injurieuses. Ces mots ne sont pas de simples qualificatifs, ils véhiculent des siècles d'opprobre. Seul le terme « gay » a été une production des homosexuels eux-mêmes.

1.2.2) Les enjeux sociaux d'une définition

Pour Jacques Corraze (1992), le sens commun se satisfait de « *réduire l'homosexualité soit à la maladie soit à un comportement contre nature* ».

Suivant leur origine, les diverses définitions de l'homosexualité amènent à des interprétations spécifiques. Nous avons choisi de présenter plus particulièrement trois d'entre-elles qui proviennent de trois origines différentes.

La première est issue d'un dictionnaire.

¹Œuvres poétiques du capitaine Laphrise, 1597, in Courouve, p111-112

Homosexualité (voir homosexuel) : « *Personne qui éprouve une attirance sexuelle plus ou moins exclusive pour les personnes de son propre sexe* » (Le petit Robert, 1996)¹ . Notons qu'il est question d'une personne et non d'individu (sociologie) ou de sujet (psychologie ou philosophie). « Plus ou moins exclusive » ouvre l'éventualité d'une sexualité multiforme. Hétérosexuel représente la sexualité normale (il n'est pas envisagé de caractère relatif dans cet ouvrage) ; homosexuel, sans que cela ne soit dit, entre dans l'espace de l'anormalité.

La seconde définition est extraite d'un ouvrage traitant de l'homosexualité dans une perspective *Gay and Lesbian Studies*² (G&L S) .

Homosexualité : « *tendance à rechercher un plaisir sexuel par des contacts physiques avec des personnes de même sexe plutôt qu'avec des personnes de sexe opposé* » (Dover, 1978). Dans ce cas, seul le plaisir sexuel est présent. La recherche de ce plaisir se résume à des contacts physiques. La notion de sentiment est totalement absente. Il s'agit toujours d'une tendance et non d'un état exclusif.

La troisième provient d'un ouvrage médical³. Hermaphrodisme somato-psychique – un « *esprit de femme dans un corps d'homme* » (Ulrichs, 1864). Dans ce cas, le sexe ou les sentiments ont disparu. On parle d'un état hybride entre l'homme et la femme en situant néanmoins le sujet dans un corps d'homme. Le lecteur pourra m'objecter qu'il n'est guère raisonnable de comparer deux définitions de la fin du XXème siècle avec une de la fin du XIXème. Quelle belle erreur se serait par exemple que de comparer, en matière de moyens de locomotion, la célérité des vélos de la fin du XXème siècle avec les autos à vapeur de la fin du XIXème pour en conclure à la supériorité (fausse) du vélo sur l'automobile. Mais si j'ai tenu à garder la troisième définition c'est qu'elle me semble exemplaire de la délectation nominaliste de la médecine. Dans les trois définitions, à aucun moment (si ce n'est en filigrane de la définition 1), la notion de sentiment apparaît.

L'homosexualité a pourtant un sens plus complexe. En réduisant l'homosexualité à une pratique sexuelle, on évacue la question de l'amour et celle sociologique du vivre ensemble.

¹ Le petit Robert, édition de 1996 – A noter qu'il faut aller chercher la définition à homosexuel et non à homosexualité.

² Pour une signification de ce terme se reporter au chapitre concernant l'approche socioculturelle « L'émergence d'un courant culturel spécifique ».

³ Pour être plus précis, le terme sera forgé en 1869 par Benkert homme de lettre hongrois. Il apparaît dans une lettre adressée au ministre de la justice hongroise et prend la place d'uraniste dans les milieux médicaux allemands.

Aussi, nous devons nous interroger sur l'usage social des définitions et leur prétendue neutralité.¹

Quelles significations prennent les termes *homosexuel* et *homosexualité* ? Ne retrouve-t-on pas là une appellation négative qui ne représente que l'envers de la norme de référence ? Cette même logique fera référence à des personnes de petite taille, des non-voyants, des sans emploi. Toutes ces expressions ne pourraient exister sans leurs contraires valorisés : être de taille normale, être voyant, avoir un emploi et une sexualité hétérosexuelle.

Pour Foucault (1994), le terme *gay* est préférable à celui d'*homosexuel*. *Gay* contribue à « une appréciation positive d'une conscience dans laquelle l'affection, l'amour, le désir, les rapports sexuels sont valorisés ».

Pour notre part, nous nommerons modestement *gai* l'individu mâle ayant une inclination sexuelle pour une personne de sexe biologique identique, et ce dès lors qu'il accepte cette inclination. Le terme lesbienne sera son corollaire féminin. Il est à noter que le terme *gai* représente un style de vie si spécifique qu'il est possible de lire dans le livre de Martel (2000, p208) « *Le mot lesbien m'a été jeté à la figure, commente Cathy Bernheim (ancienne Gouine rouge²). J'insiste sur le fait que les homosexuelles font partie des « gais ». Nous ne devons pas abandonner ce mot aux hommes, comme l'ont voulu le faire, en accumulant les ghettos, les lesbiennes radicales. Je suis une gaie, une femme, pas une lesbienne* ».

1.2.3) Le « K »réole Réunionnais et les dénominations de l'homosexuel masculin

Le créole parlé comporte plusieurs expressions qualifiant les *homos*. Il nous est impossible de dater leur apparition mais elles permettent d'éclairer les représentations des créoles vis à vis de l'homosexualité. Les deux expressions les plus courantes sont : *Zom fam* et *Largér d'ki*. Ces deux expressions, comme l'essentiel du « K »réole réunionnais, sont très imagées. L'une se centre sur l'identité de genre de l'individu. L'autre renvoie à une spécificité anatomique. La première (*zom fam*) décrit un individu à la fois mâle et féminin. Elle s'emploie essentiellement pour désigner un homme efféminé ou un travesti. La conduite ostentatoire est déterminante pour la désignation de *Zom fam*. *Largér d'ki* est plus péjoratif et renvoie à la sodomie passive. L'individu désigné en ces termes est stigmatisé comme un

¹ « Le langage ne se réduit pas à ses fonctions de communication, il tient surtout à sa structure de signification et à sa fonction de générateur de sens » in Vincent Jean-Didier, *La chair et le diable*, p111.

² Groupe lesbien à tendance révolutionnaire formé au début des années 1970

homme ayant renoncé à un code d'honneur viril. De telles expressions sont également employées pour stigmatiser chez le garçon des comportements qualifiés de féminins tels la peur, la fébrilité, le manque de pugnacité, de force physique, etc. Les créoles se perçoivent avant tout en tant que mâle sexuellement dominant. Cette inversion est en rupture avec la célébration de la virilité du garçon réunionnais « *pareil un t'i coq* ». Il s'agit bien sûr de représentations car l'on sait par ailleurs que l'homme réunionnais vit dans une société quasi matriarcale (Wolff, 1989). *Pédé* et *tapette* sont couramment employés au titre d'insulte ou de stigmatisation mais n'ont aucune spécificité locale.

1.2.4) Les classifications

Les classifications ont deux origines, soit elles s'opèrent de l'intérieur du monde homosexuel soit de l'extérieur de cette communauté. Les premières feront l'objet de notre étude de terrain. Nous allons détailler maintenant les secondes.

Les classifications les plus sommaires consistent à proposer des profils types à partir des « préférences sexuelles » des individus. Nous noterons qu'en général ces critères sont liés à la forme de sexualité ou à l'objet sexuel. L'ensemble atteste d'une volonté de discriminer au sein du groupe social homosexuel des tendances relationnelles liées aux pratiques sexuelles. Elles n'ont que peu d'intérêt du point de vue de la socialisation des individus. Remarquons que ces taxonomies évoluent dans le temps. Ainsi, en temps que sujet impliqué, André Gide (1996) envisage au cours d'une discussion avec Marcel Drouin en février 1918 une typologie fondée sur les pratiques sexuelles. Elle tend surtout à préciser la portée des termes qu'il emploie dans ses oeuvres. Aucun élément spécifique ne ressort de ce classement entre le *sodomite* « *dont le désir s'adresse aux hommes faits* », l'*inverti* qui « *assume le rôle de la femme et désire être possédé* » et le *pédéraste* qui « *comme le mot l'indique s'éprend de jeunes garçons* ». Notons que Gide évoque des connexions entre ces trois catégories.

Traitant de l'homosexualité masculine, cette taxonomie contribue à associer le mot *pédéraste* à l'amour des jeunes garçons sans précision particulière. Il n'est certes pas question d'enfants mais, dans la mesure où aucune caractéristique liée à l'âge ou l'apparence physique de l'objet sexuel du pédéraste n'est donnée, la pédérastie telle qu'elle est déclinée ne se met pas en rupture avec la pédophilie. Cette absence de démarcation, que nous pouvons tenter d'expliquer dans la démarche de l'auteur par l'implicite et l'évidence, laisse planer l'ombre de la pédophilie sur l'homosexualité. La pédophilie est ainsi rapprochée de

l'homosexualité. Il est dès lors compréhensible de trouver cet amalgame chez nombre d'hétérosexuels.

Tous les médecins ne développent pas un point de vue normatif, certains se contentent d'associer pratiques sexuelles et âges. Ainsi, le sexologue Hirschfeld¹ distingue les *pédophiles* (ceux qui cherchent les enfants non pubères), les *éphébophiles* (attirés par les adolescents de 15 à 22 ans), les *androphiles* (qui s'intéressent aux hommes de 20 à 50 ans) et les *gérontophiles* (qui aiment les hommes mûrs et les vieillards). Il signale que les pédophiles et gérontophiles sont des groupes minoritaires. Cette classification a pour précision de distinguer clairement la pédophilie de l'homosexualité. Concernant la pédophilie, deux éléments fondamentaux apparaissent dans cette clarification. L'âge de l'objet sexuel (inférieur à 15 ans) et le fait qu'il ne doive pas être pubère. Il est à noter que Hirschfeld, fondateur de l'Institut des sciences sexuelles de Berlin en 1918, était aussi un militant allemand de la cause homosexuelle masculine. Il s'inscrit dans la lignée des travaux de Karl Ulrichs, défenseur du caractère inné de l'homosexualité.

Les années 1960 en Europe semblent être une charnière temporelle à partir de laquelle les sociologues prennent l'ascendant sur les médecins dans l'étude des pratiques homosexuelles.

Albert Kinsey (1948)² est considéré comme le pionnier des études sociologiques sur la sexualité. Il a osé braver la bienséance et briser le silence sur les pratiques sexuelles américaines. Par une vaste enquête statistique, son étude dévoile le poids relatif dans la société américaine des différentes pratiques sexuelles. La notion d'homosexualité exclusive y révèle son caractère ultra-minoritaire au profit d'un continuum de la sexualité humaine incluant la bisexualité. La classification de référence en terme sociologique, établie par Kinsey et son équipe sur les pratiques sexuelles aux Etats Unis d'Amérique, date de 1958. Elle est composée de sept niveaux allant de 0 à 6. Ils forment un continuum, du niveau 0 pour les homosexuels exclusifs jusqu'au niveau 6 pour les pratiques hétérosexuelles exclusives. L'équitable bisexualité se situe au niveau 3. Nous l'avons signalé, l'originalité de cette classification est qu'elle est tendancielle et non dichotomique. Pour la première fois est envisagée sur le plan théorique une sexualité dont les états d'homosexuels et d'hétérosexuels

¹ HIRSCHFELD, Magnus, *Anomalies et perversions sexuelles*, Corrèa & G. Le Prat, 1957 cité par Courouve, op.cit., p 54

² Sociologue américain ayant étudié avec une équipe de chercheurs les mœurs sexuelles des américains dans les années 1940-1950. Son rapport fait date dans l'étude des pratiques sexuelles contemporaines.

seraient des extrêmes non exclusifs vis à vis d'autres objets sexuels. Ces travaux américains sont utilisés et interprétés en France par Guy Ocquenghem (1972, p27-28) :

«Puisque dans la vie adulte, 50% seulement de la population sont exclusivement hétérosexuels et puisque 4% seulement sont exclusivement homosexuels, il apparaît que près de la moitié (46%) de la population pratique des activités à la fois hétérosexuelles et homosexuelles, ou réagit psychiquement à l'égard des personnes des deux sexes, au cours de la vie d'adulte ... le monde n'est pas divisé en brebis et en boucs. Tout n'est pas noir. Tout n'est pas blanc. La nature, selon un principe fondamental, a rarement affaire à des catégories distinctes. Seul l'esprit humain invente des catégories et s'efforce de faire rentrer les faits dans des cases séparées. Le monde des vivants est un continuum dans ses moindres aspects .

Ocquenghem laisse entendre que l'homosexualité pourrait avoir une composante naturelle, reprenant à son compte les arguments naturalistes le plus souvent mobilisés contre les homosexuels. Opposer la nature à la culture pour défendre ou condamner l'homosexualité relève de l'abus interprétatif. En effet, le continuum qu'évoque l'auteur est déjà en lui-même une construction artificielle.

Un autre type de classification se centre moins ex-abrupto sur les pratiques sexuelles que sur les modes de vie. Cela soulève le questionnement de l'originalité de la vie à deux en tant qu'homosexuel. Cette vie de couple, certes particulière, passe-t-elle pour autant par des formes d'organisation spécifiques ?

Il s'agit alors de repérer les similitudes et les différences entre les couples homos et hétéros. Elles peuvent se lire tant au niveau des idéaux du partage des tâches liées aux travaux domestiques que sur les modes de prise de décision. Chez les hétéros, la norme de partage égalitaire prévaut comme une neutralisation souhaitable du genre. Se pose la question chez les homos. Toute différence permettant de construire cette discrimination en rappelant qui est le « mari » et qui est son « épouse », est-elle bonne à prendre ?

Ainsi, suite à des entretiens et dans une visée plus compréhensive que les simples analyses chiffrées, Alan Bell et Martin Weinberg¹ proposent en 1980 une nouvelle

¹ BELL Alan P., WEINBERG Martin, (1980), *Homosexualités*, le nouveau rapport KINSEY, p163-165, Paris, Albin Michel.

classification. Les acteurs s'y distinguent suivant leur type d'idéaux de couple (des plus fusionnels aux plus individualisés). L'importance prise par l'activité sexuelle, le nombre et la recherche de partenaires, l'acceptation par le sujet de son homosexualité et de son statut d'homosexuel, constituent autant d'indicateurs qui permettent de construire cinq catégories :

Les couples fermés affirmés vivent en quasi-mariage, situation associée à une faible recherche de partenaires sexuels et à peu de regret de leur condition. Leur activité sexuelle est donnée pour importante.

Les couples ouverts ont une relation conjugale avec un score élevé de problèmes sexuels, de partenaires sexuels et une importante recherche de partenaires qui croît presque corrélativement au regret de leur homosexualité.

Les indépendants sont « célibataires ». Ils ont un score élevé de partenaires sexuels, une recherche importante de partenaires. Ils se distinguent des « couples ouverts » par un score faible de problèmes sexuels et peu de regret quant à leur homosexualité.

Les dysfonctionnels sont eux aussi « célibataires ». Le score est élevé pour le nombre de problèmes sexuels, de partenaires sexuels. Ils sont marqués par l'insatisfaction et le regret de leur homosexualité.

Les esseulés sont « célibataires ». Ils ont un score modique de partenaires sexuels et leur activité sexuelle est faible. Ils s'engagent sans succès dans une recherche de partenaires. Leur score est par contre très élevé pour le nombre de problèmes sexuels et le regret de leur homosexualité.

BELL & WEINBERG	Type de relation	Problèmes sexuels	Nombre partenaires	Recherche partenaires	Activité sexuelle	Regret de l'homosexualité
Couple fermé	Conjugale	-	-	-	+	-
Couple ouvert	Couple	+	+	+	+	+
Indépendant	Célibat	-	+	+	+	-
Dysfonctionnel	Célibat	+	+	+	+	+
Esseulé	Célibat	+	-	-	-	+

Tableau 1 : synthèse de la classification de Bell et Weinberg (1980).

Synthétisée sous la forme d'un tableau, cette classification permet néanmoins de faire émerger des tendances. Le couple fermé semble gage de stabilité et de satisfaction (ne s'agit-il pas d'un trop beau résultat ?). Le multi-partenariat ne conduit pas le plus souvent à la satisfaction (là encore n'est-ce pas un résultat trop moralisateur ?). Les individus à problèmes sexuels sont des célibataires présentant un regret de leur homosexualité. Ce système classificatoire trouve ses limites là même où il était censé apporter un éclairage ; c'est à dire qu'il ne renseigne que faiblement sur l'organisation sociale de l'individu, ses formes de sociabilité et sa perception du monde hétérosexuel au sein duquel il évolue.

Fritz Klein en 1993¹ propose, dans une analyse multidimensionnelle de la bisexualité, une typologie à sept variables afin de mettre en évidence les dimensions de l'orientation sexuelle : attirance sexuelle, comportement sexuel, fantasmes sexuels, préférence émotionnelle, préférence sociale, style de vie, auto-identification.

Plus récente, l'approche de Rommel Mendès-Leite et Bruno Proth (2000, p48-49) postule la prévalence de la bisexualité. Les auteurs proposent une typologie à partir du profil psychologique des individus :

- Le bisexuel « circonstanciel » est celui qui profite des deux sexes selon les situations, les circonstances et les occasions.

¹ KLEIN Fritz, *The bisexual Option*, cité par Mendes-Leite Rommel, Proth Bruno, Busscher (de) Pierre-Olivier, *Chronique socio-anthropologique au temps du sida*, p48.

- Le bisexuel « transitionnel » est un homme qui a vécu une période de bisexualité, et l'a ressentie comme une transition entre une identité hétérosexuelle et une identité homosexuelle, ou vice versa.
- Le bisexuel « d'une seule femme » est l'homme marié, ou vivant avec une femme, qui ne reconnaît qu'une aventure féminine mais peut avoir des aventures avec des hommes.
- Le bisexuel à « tendance homosexuelle » est un homme qui a de nombreux partenaires masculins et dont l'intérêt pour les femmes va diminuant.
- Le bisexuel à « tendance hétérosexuelle » est un homme qui est attiré par des femmes très féminines et qui recherche une certaine androgynie dans ses partenaires masculins.
- Le bisexuel « fortement sexualisé » explique sa bisexualité par une puissance sexuelle hors normes qui le conduit à profiter des deux sexes.
- Le bisexuel « expérimental » associe la bisexualité à un espace passager de liberté.
- Le bisexuel « souffrant », souvent célibataire, reconnaît souffrir de son indécision pour choisir le sexe de ses partenaires.

L'intérêt de cette taxonomie est de mettre en avant plusieurs aspects de la relation bisexuelle. Elle défend l'idée d'une dynamique et d'une flexibilité de l'orientation sexuelle. Cette classification est bornée par deux figures extrêmes : celle du « pur » homosexuel (qui refuse tout rapport avec l'autre sexe et dont les résultats de l'enquête ACSF en 1992¹ montre le faible nombre) et celle du *Queer* qui refuse toute classification. La limite de cette classification consiste là encore à une confusion entre le sexe et le désir. En effet, il existe une nuance entre avoir un rapport homosexuel et avoir un désir d'homosexualité. La libido tient plus de la pulsion sexuelle (par définition difficilement contrôlable) que des sentiments. Le désir n'est pas une simple pulsion, il fait appel à des éléments qui ne se limitent pas au sexe. La notion d'identité sexuelle ne peut se définir sur la base d'une simple pratique. Les termes « attirés par, intérêt diminuant, établir un choix » ne permettent pas de savoir si la motivation du sujet pour l'objet sexuel reste au niveau purement sexuel de l'amour (*éros*) ou s'ils s'inscrivent dans un cadre plus profond de l'amour « qui partage » (*philia*).

¹ Spira Alfred et coll.

Vouloir classer de manière définitive les sexualités dans une logique taxonomique semble illusoire. Par contre, ces classifications, en insistant paradoxalement sur le passage d'une catégorie à une autre, insistent sur les possibilités de variation chez la plupart des individus et suivant des effets de contextes particuliers. Gide (1996, p671), évoquait déjà « *des glissements possibles de l'une à l'autre [de ses trois catégories]* ». Ces classifications détruisent la frontière censée séparer hermétiquement les deux mondes, celui des *hétéros* et celui des *homos*. Elles mettent donc en avant les possibles « intersexualités ». Mais elles sous-utilisent les critères sociologiques (comme la vie en commun, la durée de la relation, la profession des conjoints, l'appartenance religieuse), et les critères axiologiques (comme la notion de fidélité conjugale) pour privilégier les critères purement sexuels. Or, se sentir fille ou garçon, au-delà des critères anatomiques, suppose la prise en compte de facteurs micro-sociaux. Si avoir une identité sexuelle de garçon c'est se sentir garçon, la construction même du concept de garçon peut être différente d'un individu à l'autre, d'où un nouveau degré possible dans la flexibilité identitaire. Dans notre société, de grands archétypes de la virilité caractérisent encore aujourd'hui le garçon. Cependant, de nombreuses variantes sont possibles. C'est de la profusion des modèles et de leurs multiples appropriations que vient la difficulté de dire ce que doit être un homme (Duret, 1999).

1.2.5) Les lieux communs

Il ne faut pas mésestimer leur importance. Les lieux communs ont pour particularité d'être employés sans avoir été nécessairement pensés par leurs utilisateurs. Dans le cadre de l'injure ou du stigmat, leur utilisation est une sorte d'automatisme verbal. Ils expriment en cela beaucoup plus un état émotionnel que l'analyse objective des mots qui les composent. Il n'en demeure pas moins qu'ils véhiculent des images dont l'influence sur les mentalités ne doit pas être négligée.

L'injure a toujours accompagné l'homosexuel. Elle agit comme une pression à la dissimulation du stigmat. Suivant les périodes, elle a également assimilé par associations des groupes jugés infâmes. Un exemple de ces associations est décrit par Georges Mosse (1997, p 81-82): « *l'homosexualité est apparentée aux juifs au titre de dénigrement. La part homosexuelle est associée à une ' molle douceur de forme ', un comportement passif, lâche et déviant. Ainsi Blum se fait caricaturer en homosexuel (il était juif) car accusé de franchir*

les barrières entre les sexes, non par leurs pratiques sexuelles, mais par leur comportement efféminé ». Retenons en quelques-unes en raison de leur persistance.

- ❖ « Va te faire voir chez les grecs » : qui n'a pas entendu cette expression, euphémisme de « va te faire enculer ».

Elle assimile les pratiques de la Grèce antique à une forme de décadence sociale. En fait, l'initiation du jeune garçon par son mentor correspondait au contraire à la période la plus rayonnante de la grandeur athénienne. La *paiderastia* ne peut, en outre, être assimilée aux pratiques culturelles ou sexuelles du mouvement *gai* actuel (même si nombre d'homosexuels font de la Grèce antique un âge d'or). Nous sommes bien en présence d'un anachronisme.

- ❖ « Tu n'es qu'une gonzesse, une tarlouze » : Exemple de terrain : « eh Bigoudi, le rugby, c'est pas pour les gonzesses ni pour les tarlouzes ».

Il s'agit de présenter les homosexuels comme proches des filles. Trop douillets, pas assez résistants, ni assez durs au mal. Cette stigmatisation les exclue des jeux d'affrontements collectifs entre hommes¹. Assimilés à des fillettes, ils sont définis par leur manque (il y aurait de quoi soulever un tollé de la part des féministes !) Ils dérogent aux normes de la domination masculine : « *La virilité entendue comme capacité reproductive, sexuelle et sociale, mais aussi comme aptitude au combat et à l'exercice de la violence, est avant tout une charge* » (Bourdieu, 1998, p56-57). L'homosexuel assimilé à une fille hérite en cela de vieux stigmates des folles et autres travestis, dandinant de la croupe. Sa sexualité se pratique en cela dans la soumission.

Au travers de tels quolibets, l'homosexuel perd toute identité masculine et devient un inférieur aux yeux du mâle. Comme la femme, il serait un être soumis et réceptif. Comme elle, il reçoit. Il est pénétré, il adopte à la demande de multiples positions et rend des services sexuels (fellation). Jean-Didier Vincent (1996, p84) l'a justement noté « *la station de l'Homme mâle offre au regard fasciné de la femme la présence insistante du pénis, l'objet même que les romains appelaient fascinus... Au sexe trop visible de l'homme répond celui caché de compagne... Chez la Femme, le sexe se fait caverne, qu'un buisson de poils pubiens achève de dissimuler* ». Ceci contribue à confirmer dans l'inconscient masculin que « *le*

¹ Dans *Le placard*, comédie cinématographique traitant du phénomène gai et de la ségrégation pour raison sexuelle, Gérard Depardieu dans le rôle d'un entraîneur de Rugby utilise cette stigmatisation au cours d'une de ses répliques.

symbolisme de la relation de domination actif pénétrant et passif pénétré implique le tabou de la féminisation sacrilège du masculin » (Bourdieu, 1998, p130).

En ce sens, il renvoie le mâle dominant à une image insupportable de lui-même. Image méprisante et dégradante s'il en est « *quand la force de l'homme ne tient que dans son flingue ou dans sa queue* »¹ comme l'a si joliment caricaturé le chanteur Renaud.

❖ Tu n'es qu'une «une tante », « une tata », une « tantouze »...

L'homosexualité est référée à la norme familiale, même quand ce sont des homosexuels qui en parlent. Comme l'a noté Didier Eribon (1999, p128) :

« la subjectivité homosexuelle est asservie par les modes de représentation hétérosexuels et par la violence normative qu'ils exercent. Le mot « tante » ne désigne pas seulement une injure. Il est aussi une image sociale, un type psychologique, définit par l'ordre sexuel et par l'infériorité de l'homosexualité. Dans ce cadre, la notion d'inversion n'est qu'un habillage pseudo scientifique de l'injure. Dans sa double signification, elle renvoie, d'une part, à l'idée que le masculin est supérieur au féminin (et donc que l'homme qui aime les femmes est supérieur à celui qui aime les hommes, toujours soupçonné, en fait, d'être une femme), et, d'autre part, à l'idée que la relation qui unit les « différences » est supérieure à celle qui unit les « semblables ». Ce qui revient à dire dans les deux cas que l'hétérosexuel est supérieur à l'homosexuel.... Parce qu'il est hétérosexuel . ».

❖ « Les pédés sont pédophiles ! »

Ce contre-sens se fonde sur deux erreurs communes.

- Premièrement, une généralisation à partir de cas de pédophilie rencontrés parmi les homosexuels (ceci est indéniable et ne doit pas être masqué). De malheureuses tentatives de justifications de la pédophilie ont été menées à la fin des années soixante-dix, à l'apogée des mouvements de libération sexuelle. Certains homosexuels excessifs ont tenté de légitimer leurs pratiques pédophiles. Des articles et ouvrages ont, sans vergogne, vanté la pédophilie dans toute son ignominie et sa cruauté. Dans l'exemple suivant, un pédophile tente de justifier l'injustifiable (profiter de la faiblesse de l'enfant). Dans une démarche morale (quitte

¹ RENAUD parole de la chanson *Miss Maggy*.

à sortir pour quelques instants de mon a priori non normatif), il faut citer précisément les mots pour en dénoncer l'objectif infâme. Que penser de cet extrait hautement condamnable, non seulement au sens pénal du terme, d'un ouvrage de Tony Duvert (1980) ?

« Ma pédophilie, donc, s'intéresse aux garçons impubères. Mais quand commence l'impuberté ? les bébés ne m'attirent pas encore ; les petits de 2 ou 3 ans me plaisent à la folie, mais cette passion est restée platonique ; je n'ai jamais fais l'amour à un garçon de moins de 6 ans, et ce défaut d'expérience, s'il me navre, ne me frustre pas vraiment. Par contre, à 6 ans, le fruit me paraît mûr : c'est un homme et il n'y manque rien. Cela devrait être l'âge de la majorité civile. On y viendra. Voilà pour les petits. Quand vos amants atteignent la puberté, vous cessez d'être pédophile : vous devenez pédérastes »

De même, Gabriel Matznef, en 1982, lors de l'émission littéraire *Apostrophe* de Bernard Pivot, se vantera de sodomiser des adolescents. Nous pouvons voir dans ces comportements des tentatives de détourner à leur profit des avancées politiques - Robert Badinter alors Garde des Sceaux déclarera *« Il est grand temps de dire ce que la France doit aux homosexuels, comme à tous les autres citoyens, dans tant de domaines »* (Martel, 2000, p234) - et de les utiliser par amalgame à des fins inacceptables.

Il est un fait que des publications gays participèrent à cette confusion. Ainsi, « Gaie France », créée en 1986, propose *« un détestable mélange de photographies de boy-scouts, de textes érudits sur l'Antiquité et d'allusions fascisantes...ce caractère équivoque, qui associe dans un même mouvement le « facho » honteux et le « pédé » honteux, lui permet de trouver de nombreux lecteurs simplement attachés à ces photos, les mêmes qui, auparavant, lisaient les revues de naturisme qui, sous des intentions libertaires et écologiques, cachaiient de véritables réseaux pédophiles »* (Martel, 2000, p431). La revue Spartacus, revue des pédophiles, *« a édité son propre guide touristique pour homosexuel, qui ne fait pas de publicité pour les rapports sexuels avec des enfants mais qui publie des informations qui y sont liées »* (Maurer, 1992, p117).

Il est en outre aisé de trouver au travers des lectures d'auteurs homosexuels célèbres certaines œuvres volontairement immorales. Les quatre maximes de Jean Paul Sartre (1967,

p82) destinées à Jean Genet¹ étayent l'inconditionnelle volonté de Genet d'être mauvais (idem p83) et en sont un exemple. Que penser de ces préceptes qui cherchent à ramener l'homosexualité à une volonté de nuire:

- 1- « *Envisages chaque événement, même et surtout s'il est nuisible, comme si c'était un produit de ta volonté inconditionnée et un don gratuit que tu avais décidé de te faire* ».
- 2- « *Que ton principal motif soit en toute occasion l'horreur que ton futur inspire aux autres et à toi-même* ».
- 3- « *Agis de telle sorte que la société te traite toujours comme un objet, un moyen et jamais comme une fin, comme une personne* ».
- 4- « *Agis comme si la maxime de chacun de tes actes devait servir de règle dans la caverne des voleurs* ».

Même si une lecture au deuxième degré est indispensable pour débusquer ironie et parodie, cet exemple montre combien il est facile de stigmatiser les homosexuels pour leur perversité ou leur l'infamie, quand eux-mêmes ne font pas le moindre effort pour échapper aux stéréotypes qui les accablent.

Il est impératif de prendre suffisamment de recul pour attribuer uniquement à son auteur un texte qui ne concerne et n'engage que lui seul. La généralisation est si facile... Dans cet élan, tous les homosexuels sont considérés comme des pédophiles. L'actualité judiciaire donne des preuves navrantes² qu'il faut savoir placer dans leur contexte et ne pas généraliser, voire interpréter. Mechtild Maurer (1992) démontre sans équivoque que le « tourisme sexuel » n'est pas principalement l'affaire d'homosexuels. Les homosexuels ne sont pas plus pédophiles que les hétérosexuels. Les violences sexuelles intra-familiales sont loin de concerner essentiellement des homosexuels. Sur 1000 plaintes déposées par an pour inceste, 18% ont trait à des enfants de moins de 13 ans et 85% correspondent à des violences sur des petites filles. Aucune enquête sérieuse ne montre la relation entre homosexualité et pédophilie. Pour autant, par raccourci, il y a fréquemment assimilation des deux sexualités.

- Deuxièmement source de confusion, les éléments « pédé » et « pédo », dans leur énonciation, sont très proches. Cette proximité produit une confusion. Explicitons

¹ Notons que Genet a une vision de sa montée vers le paradis après une image de meurtre d'une fillette dans GENET Jean, *Le miracle de la rose*, Œuvres complètes, p458.

² Procès DUTROU, d'OUTREAU, 2003-2004.

précisément ces termes afin d'éviter tout amalgame systématique entre pédé (par extension pédéraste, homo, gay) et pédophile. Utilisons pour cela certaines définitions du Robert :

pédé [pede] n. m. • 1836; abrég. de *pédéraste* .

◆ Fam. Homosexuel. ⇒ pédéraste. *Des pédés*.¹

pédéraste [pedeYast] n. m. • 1584; gr. *paidērastēs* → pédérastie .

1 ◆ Homme qui a des relations sexuelles avec de jeunes garçons. ⇒ pédophile.

2 ◆ par ext. Homme qui a des relations sexuelles avec d'autres hommes. ⇒ homosexuel, fam. pédé.

1. péd(o)-

◆ Élément, du gr. *pais, paidos* « enfant, jeune garçon » ou de *paideuein* « élever, instruire ».

pédophile [pedCfil] adj. et n. • fin XIX^e; de 1. *pédo-* et *-phile*

◆ Didact.

1 ◆ Qui ressent une attirance sexuelle pour les enfants. *Une lesbienne pédophile*.

2 ◆ Spécialt Pédéraste (1^o).

En étant vigilant, on peut se demander si le dictionnaire lui-même, ne favorise pas l'amalgame en associant dans son sens premier pédéraste à pédophile. L'assimilation est consommée par le renvoi (qui plus est symétrique en deuxième signification) entre pédéraste et pédophile. Pourtant le *paidēratē*, à en croire le théologien franciscain Jean Benedict, est avant tout un pédagogue: « *Les philosophes qui n'ont point abusé de la loi naturelle ont fort détesté cette abomination (la sodomie), nonobstant quelques pédérastie qu'on veuille attribuer à Socrate, qui était vraiment pédéraste, c'est à dire amateur, non pas des corps, mais de l'esprit des enfants, pour les instruire à la vertu* ».

Concernant le mot pédé, notons que les homosexuels ont pu jouer du retournement du stigmaté en emblème en adoptant la désignation. Les gays se sont eux-mêmes qualifiés de pédés. Du reste des mouvements revendicatifs tel le FHAR² ne s'en sont pas privés (Martel, 2000, p 45). Même démarche, plus récemment, chez les *Queers* (pédales) pour affirmer avec

¹ Pour le Robert, le mot pédéraste apparaît en 1580, datation confirmée par COUROUVE C, op.cit.

² Front Homosexuel Action Révolutionnaire

fierté l'appartenance à un groupe social rejeté. « L'insulteur » devient alors contre son gré le propagateur de l'appellation reconnue par le groupe. Mais ces stratégies ne sont pas forcément comprises en dehors des groupes qui les promeuvent et pour le sens commun, non directement concerné par le problème, elles peuvent même accentuer les risques de confusion.

1.3) Bref aperçu historique : les homosexuels et la (re)construction de leur passé

Cette sous-partie peut, de prime abord, faire penser à un exposé « encyclopédique » passe-partout, indigeste à souhait, trop long, sans relation avec notre projet d'analyse des pratiques actuelles de l'homosexualité à La Réunion. Or, il n'en est rien. Le lecteur pourra en juger lors de notre approche de terrain. Il y retrouvera comment les homosexuels puisent une part de leur légitimité dans la reconstruction d'un passé et dans nombre de références historiques. Des ouvrages tels ceux de Claude Courouve (1985) ou de Michel Larivière (1997) illustrent ce souci de reconstruction d'un passé marqué par un triple travail de légitimation :

- recherche d'un âge d'or,
- mise en relief des histoires des homosexuels célèbres,
- mise en mémoire des persécutions injustement subies.

1.3.1) La forme hellénique

« La pédérastie antique était une homosexualité d'hommes libres – j'entends, où la liberté de chaque homme l'emportait sur la puissance de l'Etat » (Sergent in Tin, 2000, p29). Dans la Grèce classique, la *paidierastia* était une pratique mêlant initiation et éducation. Elle présentait dans son volet sexuel cinq particularités (Brisson in Tin, 2000, p53-54):

- le rapport s'établissait entre un homme adulte et un *pais*, « jeune mâle susceptible de devenir un objet de désir pour un mâle adulte » (idem, 2000, p53). L'âge du *pais* pouvait être estimé entre le début de la puberté (12 ans) et l'apparition de la première barbe (18 ans).
- Le jeune garçon tenait surtout un rôle passif dans la relation. Cependant, un jeune homme pouvait être actif ou passif, au même âge, à la condition que chaque rôle soit

pratiqué avec des partenaires différents. Après la période de la barbe naissante, l'homme (mûr) ne pouvait continuer ses rapports homosexuels passifs sans risquer pour son image¹.

- La *paidierastia* n'exigeait pas une relation exclusive. Après avoir tenu un rôle passif en qualité d'*eromenos*, le jeune homme pouvait adopter un rôle actif en qualité d'*eraste* et ainsi participer à l'éducation d'un *pais*.
- L'*eromene* ne devait pas avoir un appétit de plaisir dans sa relation éventuelle avec l'*eraste*. Seul ce dernier pouvait être mû dans ses actes par un « *désir passionné* ». Il existait donc une « *asymétrie* » entre les deux partenaires.
- L'*eraste* devait séduire l'*eromene*. « *Un homme plus âgé, poussé par l'amour, poursuivait de ses avances un plus jeune qui, s'il céda, était amené à le faire par l'affection, la gratitude, l'admiration, sentiments que regroupe le terme philia ; le plaisir ne devait pas être pris en compte dans son cas.* » (idem, 2000, p55). Il semble que la masturbation inter-crurale² était plus fréquente (Brisson in Tin, 2000, p54) que la sodomie ou la fellation (acte hautement réprouvé). Cette technique permettait de préserver l'intégrité corporelle de l'*eromene*.

Les échanges n'étaient pas essentiellement sexuels. L'*eraste* participait à l'éveil de l'*eromene*. Il s'agissait plus d'une relation de type pédagogique que sexuelle. L'amour et la beauté sous-tendaient l'ensemble de la *paidierastia*.

Pour Benard Sergent (Tin, 2000, p30-37), il y aurait eu trois époques liées aux pratiques homosexuelles. La première période est celle présentée par les céramiques à figures noires du VI siècle av J.-C. On peut y voir des scènes de pratiques homosexuelles illustrées sans pudeur entre *eraste* et *eromene* nus, de taille égale, pratiquant plusieurs formes de rapports sexuels. La seconde est celle des céramiques à figures rouges datées de 530 - 430 av. J.-C. Dans ces représentations, l'*eromene* est plus petit que l'*eraste* et ce dernier prend des allures de satyre. Il faudrait voir, selon l'auteur, une forme de condamnation des pratiques homosexuelles par le biais de représentations infamantes. La troisième période serait celle de la sortie définitive de l'âge d'or liée à une transformation des mœurs, au rôle plus « inquisitorial » de l'Etat dans la vie privée du citoyen. Associés à cet interventionnisme

¹ Ainsi en est-il pour Agaton, injurié et ridiculisé par Aristophane dans les Thesmophories, in Platon, p130-167.

² Insertion par l'*eraste* de son pénis entre les cuisses de l'*eromene*.

croissant, l'essor de classes moyennes et le mercantilisme auraient donné naissance à une forme plus sexuelle des relations homosexuelles.

Des éléments modérateurs peuvent pondérer cette thèse dans la mesure où des représentations de certaines de ces céramiques sont en décalage avec les suggestions annoncées¹. Il faut par conséquent sans doute envisager que les pratiques n'étaient pas uniformes. Certaines échappaient au « politiquement correct » de l'époque. La condamnation de Timarque en 346 av. J.-C. fournit un exemple d'infraction liée au rapport homosexuel mercantile (Dover, 1978, p.28.). Ceci nous amène à relativiser en partie les propos sur la banalisation des pratiques homosexuelles de l'époque hellénique et leur réduction à la *paidēra*stia.

Deux réflexions découlent de cette approche. La première est symbolique et sémantique. Impossible de ne pas prendre en considération les propos de Paul Veyne dans son exposé (« *Témoignage d'un historien hétérosexuel sur l'homosexualité* ») à l'occasion du congrès 1979 d'Arcadie². Au cours de son intervention, l'auteur souligne à quel point il serait impropre de parler d'homosexualité dans l'antiquité grecque en ce qui concerne les relations sexuelles entre garçons. En effet, les grecs « *ne classaient pas les conduites sexuelles d'après le sexe mais d'après la classe sociale et les catégories d'activité et de passivité* » (Eribon, 1994, p270-271). L'autre conclusion est pragmatique, elle tendrait à affirmer qu'ont sans doute coexisté des formes de liberté sexuelle incluant les rapports homosexuels - ayant pour motivation première le plaisir - et la *paidēra*stia, éducation des hommes par d'autres.

1.3.2) La forme romaine

Cette dernière est souvent décrite comme un plagiat décadent de la forme hellénique. Une lecture de textes historiques permet de supposer, là encore, la coexistence de plusieurs systèmes de pratiques. Mais il semble que l'importance éducative accordée par les grecs soit ici minorée au profit de motifs directement sexuels.

Plusieurs récits présentent les mœurs « dissolues » de hauts dignitaires. Le Satiricon de Pétrone en fournit un exemple connu. Selon les différentes versions des traductions de cet

¹ Ainsi, la représentation R-520¹ met en scène un eraste et un eromene sans pour autant grimer l'un des deux protagonistes. D'autres illustrations présentent des adultes et des jeunes hommes sans que quiconque ne soit grimpé. Par contre, la représentation R-295¹ illustrant une tentative de contact homosexuel entre un adulte et un jeune garçon ne nous semble pas relever du domaine de la *paidēra*stia dans la mesure où le contexte est un banquet de type dionysiaque. Il s'agit là, peut être, d'un acte lié au plaisir de la chair plutôt qu'à celui d'une relation à visée éducative.

² Publication Homosexuelle et élément organisateur de débats d'idées.

ouvrage, l'homosexualité prend plus ou moins d'importance. Par exemple, le groupe de mots « *danseur équivoque*¹ » est traduit dans une version plus récente par « *groupe d'invertis*² ». Quoi qu'il en soit, « *Le tableau que nous offre le Satiricon de Pétrone*³ est révélateur d'un relâchement total des mœurs dans une société où les conduites sexuelles échappaient à toute censure et où le culte hellénique du beau s'était transmué en lubricité » (Aron, 1996, p218).

L'empereur Néron lui-même, célèbre pour ces hésitations identitaires, fit châtrer Sporus pour l'épouser suivant les rites du mariage mais devint à son tour la femme de Doryphore. Claude Aron reprend les analyses de Gibbon pour montrer que la bisexualité était loin d'être une exception à Rome (idem, p218-219). Pour Gibbon, « *parmi les quinze premiers empereurs, Claude a été le seul pour qui les désirs amoureux aient été entièrement saints* » (aient été d'ordre strictement hétérosexuel). John Boswell (1996) détaille la coutume des romains nantis qui consistait à posséder un esclave (le *concupinus*) dont la fonction était de satisfaire aux besoins homosexuels de son maître avant le mariage. Le *concupinus* était renvoyé au moment des cérémonies nuptiales.

1.3.3) Une galerie de monstres et de dépravés ?

Les *Gay and Lesbian Studies* dénoncent l'acharnement des manuels scolaires d'histoire, lorsqu'ils le font, à ne présenter que des personnages homosexuels inquiétants. Maurice Lever (1985) propose un historique de ces personnages avec une multitude de détails et de textes illustrant le propos.

Ainsi, dans cette galerie de « monstres », on rencontre inévitablement Edouard II, roi d'Angleterre, homosexuel notoire dont les favoris⁴ résidaient à la cour. Il est surtout connu pour sa fin en 1327 à Berkeley Castle où il succomba à l'introduction dans le rectum d'un fer chauffé au rouge. L'histoire retient aussi inévitablement Gilles de Rays, Maréchal de France, compagnon de Jeanne d'Arc et héros de la guerre de 100 ans. Il finira condamné à être brûlé pour ses perversions, ses crimes sanguinaires et ses pratiques pédophiles. Gilles de Rays commit des crimes odieux tels que tortures et meurtres

¹ PETRONE, le satiricon, traduction par Alfred Ernout, XXI, p18, les belles lettres, 1974,

² PETRONE, le satiricon, traduction Pierre Grimal, 21, p41, Gallimard, 1970.

³ Cette œuvre romaine de l'Antiquité aurait été créée dans une période allant de 116 à 120. Son héros et narrateur est Encolpe, jeune débauché. Elle met en scène lors du banquet de Trimalchion des personnages luxueux représentatifs des nouveaux parvenus affranchis in SARTRE, Maurice, Mais qui a vraiment écrit le « satyricon », revue l'Histoire, n° 264, 04/2002, p25-26.

⁴ Piers Gaveston (fait comte de Cornouailles), Hugues de Despenser (comte de winchester).

d'enfants, dépeçage des corps (parfois vifs), nécrophilie. Le « rang social » offrait bien sûr une protection à celui qui commettait des crimes et, comme le montre Georges Vigarello dans son histoire du viol (1998), les passe-droits de la noblesse ne valaient pas uniquement pour les abus homosexuels.

Quand ils ne sont pas des assassins sanguinaires, les homosexuels appelés à rentrer dans l'histoire se présentent sous les traits de grands « irresponsables » comme Henri III, roi dépensier et adepte du travestissement. Ses passions coûtaient très chers en privilèges et autres récompenses envers ses *mignons*. Ronsard (Lever, 1985, p79-80) dépeint un aspect des mœurs royales dont l'orientation et le coût sont sans équivoque :

*« Le Roi, comme l'on dit, accole, baise et lèche
De ses poupins mignons le teint frais, nuit et jour.
Eux, pour avoir argent, lui prêtent tour à tour
Leurs fessiers rebondis et endurent la brèche.
Ces culs devenus cons engouffrent plus de biens
Que le gouffre de scylle¹, haï des anciens »*

Puis vient l'évocation de *Monsieur*, Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV adepte confirmé du sadomasochisme et du *vice italien*². Travesti notoire, bardache confirmé, amateur des pires humiliations, le conte de Tournon l'appelait « *la plus sottie femme du monde* » (Lever, 1985, p146). Ecarté par son frère pour des raisons politiques et ses penchants pour les hommes, il était épris du chevalier de Lorraine (embastillé par le Roi Soleil en 1669).

« On a rarement vu couple sado-masochiste mieux assorti que celui de Monsieur et du chevalier de Lorraine. Plus ce dernier augmentait ses exigences, plus Monsieur s'offrait à les satisfaire. Plus l'un se montrait dur, méprisant, brutal, plus l'autre se vautrait dans les délices de la peur et de l'humiliation. Cette surenchère de sadisme et d'avilissement finit par faire scandale. » (idem, p147).

¹ En référence au voyage d'Ulysse. Scylla, créature surnaturelle habite une grotte et dévore tout ce qui passe à sa portée. Elle fait face à Charibde, fille de la terre et de Poséidon, représentant un tourbillon. Pour les anciens scylla était un rocher, un récif

² encore nommé le beau vice

L'histoire du chevalier d'Eon (1728-1810) fait figure d'exception dans la longue litanie de portraits de malfaisants. Espion du roi Louis XV, il se rendra en Russie pour une mission en tant que dame de compagnie de l'impératrice Elisabeth. Il fût aussi un vaillant soldat durant la guerre de Sept Ans. Le roi Louis XVI le rappelle à Paris et il devient alors malgré lui Geneviève de Beaumont ; paisible courtisane balafrée au visage par des coups de sabre. Il faudra attendre sa mort pour connaître son sexe anatomique. Sexe (masculin) en contradiction avec celui attribué par son souverain (féminin). De son nom découle l'appellation de certains travestis cultivés qui se nomment des Eonistes¹.

1.3.4) Une source de persécutions religieuses ?

Pour cause d'homosexualité, « *les historiens n'ont pu retenir que 38 peines capitales effectives entre 1317 et 1789* » (Guillebaud, 1998, p30). Ceci est peu en comparaison du nombre total d'exécutions (notamment pour sorcellerie). D'autant peu si l'on prend en compte le fait que dans ces 38 peines capitales effectives, certaines d'entre elles présentaient des chefs d'accusation multiples tels la bougrerie, la bestialité et la sodomie. Cependant, il est nécessaire de prendre en compte comment, en matière de libertés et de contraintes, notre société puise racine dans le terreau des valeurs judéo-chrétiennes. Il convient donc d'envisager l'influence de cette croyance et de ses institutions sur les jugements moraux actuels².

La religion chrétienne s'appuie sur la Bible dont l'église catholique demeure l'exégète « officiel » (en particulier en ce qui concerne le nouveau testament). Elle énonce le bien et le mal. Le libre choix laissé au croyant est celui de faire le bien ou de faire le mal mais pas de les définir.

Dès l'Ancien Testament, deux passages du Lévitique considèrent sans ambiguïté l'homosexualité comme une faute grave.

- Lévitique 18,22 « *Tu ne coucheras pas avec un mâle comme on couche avec une femme : c'est une abomination* ³ ».

¹ Cette référence est utilisée dans la chanson *Sans contrefaçon* interprétée par Mylène Farmer,

² La religion catholique fût à part entière liée au destin de la France jusqu'à deux décrochages successifs : le premier fût celui de la révolution française de 1789 (mais la restauration ne tarda pas), le second en 1905 marqua la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Notons que son influence n'a pas totalement disparue.

³ La Sainte Bible, p88.

- Lévitique 20,13 « *Et si un homme couche avec un mâle comme on couche avec une femme : ils ont fait tous deux une chose abominable, ils seront certainement mis à mort : leur sang est sur eux* »¹.

De mes lectures de la Bible, je retiens en matière de sexualité l'impérieux souci de productivité imposé et la crainte de toute déperdition de la semence de l'homme. Le Livre rejette l'homosexualité d'abord car elle est une pratique sexuelle stérile non destinée à la procréation (Erlich, 1991, p98-102). Le plus important reste de se reproduire, quitte à pratiquer l'inceste lorsque la lignée court le risque d'être interrompue². Il n'y a donc pas lieu pour les homosexuels de se penser comme des cibles prioritaires des Saintes Ecritures ; ils sont ni plus ni moins condamnés parce qu'ils entravent le « croissez et multipliez ».

Les papes ne se sont pas privés de codifier sévèrement cette morale. Constantin II promulgua en 342 une loi selon laquelle « *l'homme qui se comporte au lit comme une femme ...doit être soumis à des supplices atroces et raffinés* » (sans toutefois recourir à la peine capitale).

Thomas d'Aquin évoque tout à la fois la loi naturelle et la loi éternelle pour punir les crimes contre nature. Concernant les relations entre homosexuels consentants, il déclare : « *Ils ne font de tort à personne dira-t-on ? Erreur ! Ils offensent la loi naturelle et à travers elle Dieu lui-même qui l'a voulue et imposée à l'humanité tout entière* » (Lever, 1985, p41). En dérogeant à la loi naturelle, le contrevenant bafoue la loi éternelle³.

L'organisation de l'Eglise fait que la justice religieuse attend la collaboration du peuple. Pour preuve cet extrait du premier recueil de droit coutumier : « *coutume de Touraine-Anjou* » (1246). « *Si quelqu'un est soupçonné de bougrerie, il faut le livrer à la justice qui doit le prendre et l'envoyer à l'évêque ; et s'il en était convaincu, on devrait le brûler ; tous ses biens meubles sont au baron. Et on doit faire de cette manière avec un homme hérétique, s'il y a preuve* » (§78). La condamnation de bougrerie dans cette procédure n'est certes pas explicite quant à son fondement, mais d'autres textes sont plus précis, ou du moins font la différence entre bougre et sodomite. Ainsi, l'imbrication de l'Eglise et du

¹ Ibid, p90

² Loth, victime d'un stratagème de ses filles qui l'enivrent de vin, pratique l'inceste et féconde ces dernières qui ainsi peuvent dire « *nous conserverons [ferons vivre] une semence de notre père* », Génèse 19, 34-35 in La Sainte Bible, version de DARBY, J.N., p13, op.cit. .

³ *Atlas de philosophie*, livre de poche, 1993, p85.

« droit civil » apparaît nettement dans le recueil de *Jostice et Plet* (vers 1260) ou encore appelé « *ancienne coutume d'Orléans* » (Lever, 1985, p48-49)

« Quand on aura soupçonné un homme de bougrerie, il doit être mis en prison. Les personnes d'Eglise doivent faire l'inquisition de la foi sur lui, et lui demander de la foi. Et s'il est damné, le roi le fait mettre à mort. »(I, chap.3, §7)/

« Celui qui est sodomite prouvé, doit perdre les couilles, et s'il le fait une seconde fois, il doit perdre le membre ; et s'il le fait une troisième fois, il doit être brûlé. »

« Femme qui le fait à chaque fois doit perdre un membre, et la troisième fois doit être brûlée. Et tous leurs biens sont au roi. »(XVIII, chap.24, §22).

Suite au quatrième Concile de Latran réuni en 1215, la pastorale chrétienne codifie la répression des sexualités déviantes. Il y a une prise de pouvoir du confesseur sur le confessé. Dans l'aveu, le sexe devient l'objet privilégié de la confession. S'instaure alors une domination de celui qui écoute sur celui qui parle (Aron, 1996, p220.). Cette attitude est renforcée en 1545 par le Concile de Trente. Les pénitentiels sont les manuels des peines à l'usage des confesseurs. Au travers d'actes de dévotion, ils sont chargés de « réprimer dans l'absolution » les vérités avouées lors des confessions. Ici, nulle peine capitale ou incapacitante (mais des excommunications temporaires). Les cas recueillis allaient « *d'attouchements entre galopins pendant le catéchisme au garçon de ferme qui sodomise sa jument* » (Lever, 1985, p38-39).

Il faut attendre la séparation de l'Eglise et de l'Etat (1905) pour espérer voir les mentalités s'affranchir du « prêt-à-penser » religieux. Mais cette rupture dans les textes et les institutions est moins nette dans les esprits. André Rauch (2000, p253) écrit justement: « *Par le prône, par les recommandations des curés et des pasteurs aux futurs époux, l'Eglise contribue à façonner encore aujourd'hui l'image paternaliste de l'homme promoteur et guide de la famille* ».

Ce sont sur ces fondements moraux que la société actuelle a construit ses valeurs. Notre propos n'est bien évidemment pas de porter un quelconque jugement sur l'importance du religieux dans notre société, mais la persistance du fait religieux ne doit pas être éludée au nom du politiquement correct. La religion catholique condamne, aujourd'hui encore comme

elle l'a fait dans le passé, les pratiques homosexuelles. Le discours religieux, sans se constituer comme un discours politique, contribue encore chez certains catholiques à l'élaboration d'une « politique » des valeurs qui, s'associant à celles de la république, participe à un agrégat de préceptes moraux conditionnant leurs jugements. Friedrich Nietzsche (1993, p782-785) était sévère sur cette morale religieuse fondée sur « *l'étouffement des sentiments vitaux, l'activité machinale, la petite joie, celle surtout de l'amour du prochain, l'organisation en troupeau, le dégoût de soi, de l'individu par le désir de voir prospérer la communauté* ».

Les interdits prononcés par les textes bibliques et l'Eglise n'ont cessé de servir d'appui aux opposants aux réformes liées au droit à la contraception ou à l'avortement (Garreau, 2001). Ils ont également servi dans les récentes joutes parlementaires à propos du PACS. Les campagnes de madame Christine Boutin, députée des Yvelines dès 1986, en fournissent un bon exemple. La députée évoque Dieu comme lui ayant porté secours (Martel, 2000). A court d'expertise, on cite la Bible dans l'hémicycle du Parlement français. Anachroniques ? Ces convictions sont pourtant tout aussi respectables que d'autres. Elles illustrent simplement le fait que la religion catholique serait toujours bien présente.

En matière de pratique de la foi, il convient cependant de ne pas noircir le tableau. L'écart est grand entre les prises de positions sommitales du Vatican et celles de la base dans les petites paroisses.

Ainsi, le Cardinal Decourtray, président de la conférence épiscopale de France, se montre hostile au port du préservatif à l'émission *l'heure de vérité* du 1^{er} décembre 1988 (TF1, 1^{er} novembre 1992). « *L'utilisation du préservatif est une solution de facilité, une solution méprisante et méprisante* » (Martel, 2000, p435). Concernant la lutte contre le port du préservatif, Jean Paul II dit et répète dans les années 1992-1993 : « *la fin ne justifie jamais les moyens* » (Martel, 2000). Si des propos (politiques) du Vatican abondent dans le sens du rejet de l'homosexualité, d'autres hommes d'Eglise (de terrain) expriment des opinions ou des réflexions moins « tranchées ». Ainsi, sans avoir le pouvoir que confère un important ministère, le frère Antoine Lion, dominicain, ancien membre de Aides-Alsace, devenu président de *Chrétiens et sida*, est plus compréhensif :

« *Je m'explique très bien que la pensée du Vatican ait dérapée, j'ai été parfois blessé par les critiques insinuant que les chrétiens « feraient mieux de se taire ».*

Je comprends ces réactions, car il y a une véritable responsabilité de l'Eglise sur des questions comme le sida et l'homosexualité. Cela était déjà vrai avant l'épidémie, car il est probablement plus compliqué d'être à la fois catholique et homosexuel. Mais depuis le sida, il était inévitable que l'Eglise soit interpellée, compte tenu de la gravité qu'a prise l'homosexualité et du nouveau rapport à la mort. La réponse de l'Eglise catholique, qui demeure la grande pourvoyeuse de rite, ne peut pas se contenter d'être psychorigide, de saper tout rapport humain, ni d'être une parole abrupte et sèche. On pouvait, par exemple, défendre la compassion qui est un beau terme chrétien, aujourd'hui dévalorisé. Je pense pour ma part que le préservatif peut avoir une certaine valeur éthique parce qu'il introduit des notions de responsabilité et de respect de l'autre qui sont d'authentiques valeurs chrétiennes. Mais ce qui me frappe principalement chez les clercs du Vatican, outre leur rapport mal géré avec leur propre sexualité, c'est l'incompétence de ces gens là sur le sida. Pour moi « ne pas juger » est une parole essentielle de l'Eglise. On l'a un peu oublié » (Martel, 2000, p436-437).

Cette vision d'un homme de terrain, rappelant le message de tolérance, nous montre à quel point l'Eglise peut parfois adopter des points de vues dogmatiques (en apparence) en décalage avec les besoins de certains de ses fidèles. Plus la parole est près de la base, plus elle se veut tolérante. Une telle démarche se retrouve dans les discours consensuels formulés dans la décennie 1990 par Monseigneur Albert Rouet qui se définit en « homme de terrain » .

« Nous aurions dû évoquer le sens de la sexualité, créer des lieux de parole, faire le constat qu'il y a une misère affective et sexuelle colossale dans nos sociétés. Il faut parler de la souffrance des homosexuels, de la peine des couples. Mais l'Eglise doit également apprendre aux gens à vivre en paix avec eux-mêmes. A ce titre, que les homosexuels chrétiens, comme ceux de l'association David et Jonathan, se réunissent est leur droit, et probablement leur devoir. Tout prêtre préfère l'homosexuel venant lui dire qu'il est homo et qu'il n'y peut rien : « Fais ta vie, je vais t'y aider », devrait être sa réponse. Mais si quelqu'un affirme qu'il revendique le choix comme une fierté, on peut se demander s'il ne justifie pas simplement ses tendances. Une personne est plus grande que ses penchants » (Martel, 2000, p440-441).

Sans chercher à mettre en concurrence des discours relevant de la politique du Vatican et d'autres relevant de la vie quotidienne d'ecclésiastes, ni établir une rivalité entre des niveaux d'intervention différents, il convient de constater que les deux coexistent. L'un a un caractère général et s'inscrit dans la continuité de deux millénaires de présence, c'est celui de Rome. L'autre, plus « pragmatique », tente de répondre aux urgences du présent. C'est sans doute un des problèmes que doit surmonter l'Eglise catholique. Les religions issues du Livre fondent leurs réponses non pas sur des analyses sociétales mais sur des dogmes trans-historiques et intemporels. Ils ne peuvent guère évoluer au risque de disparaître. Contrairement à d'autres institutions, l'Eglise a une marge de manœuvre plus réduite quant à ses transformations. Il n'y est pas question de changer de programmes, ni d'introduire de nouvelles matières : ici ni math modernes ni abandon du latin, la Bible reste la Bible.

L'homosexuel croyant souffre bien sûr d'être condamné. Il ressent comme une injustice le fait de ne pas être accepté dans sa différence. Or, l'Eglise catholique ne fonde pas l'appartenance à la chrétienté sur un conformisme sexuel mais sur le baptême. En cela, aucune excommunication pour motif d'homosexualité n'est possible.

Notons que l'Eglise réformée de France (E.R.F.) adopte une position « différente » et qualifiée par certains *homos* comme plus « moderne » vis à vis de l'homosexualité. L'absence de relation entre homosexualité et moralité évoquée avec provocation par Charles Burkowski (1977)¹ trouve dans cette Eglise un regard compréhensif. Le gay est reconnu comme paroissien sans nécessité de rédemption. Il ne rencontre pas la volonté de reconversion vers une voie biblique de la sexualité. Il n'a pas à expier ou renier son orientation sexuelle. Il trouve donc plus aisément dans l'E.R.F. une voie d'intégration à la foi chrétienne. Les différents comptes rendus des rencontres : « *La place des gays et lesbiennes dans les églises* », année universitaire 2001-2002, sont là pour attester de la position novatrice des protestants.

1.3.5) De l'hérétique au psychopathe

La médecine s'est elle aussi chargée de stigmatiser l'homosexualité. Dans les années 1870, l'homosexualité prend le statut de maladie mentale (Bonello in Tin, 2000, p68). En 1886, l'hypothèse de la bisexualité est émise par Krafft-Ebing dans son ouvrage fondamental *psychopathia sexualis*. La réprobation du sens commun pourra choisir entre croyance

¹ « *Il n'y a pas plus de pédés en enfer qu'au paradis* ».

religieuse et confiance dans la science : l'une comme l'autre s'entendant au moins sur l'idée de rejeter l'homosexualité dans les aberrations. Pour Foucault, ce souci de discrimination est dû à la mise en oeuvre d'une morale à la fois bourgeoise, rationnelle et puritaine¹.

Il ne faut pas oublier les mauvais traitements longtemps réservés par les médecins psychiatres. Les chocs électriques, les chocs thermiques, l'hypnose, l'isolement, les pharmacopées diverses étaient jugés irremplaçables. « *Anesthésie du sexuel, rééducation morale sont l'essentiel du programme des médecins qui visent à protéger la société d'un fléau qui la menace fantasmatiquement* » (Bonello in Tin, 2000, p73).

Les « traitements » et la médicalisation de la « maladie » peuvent aujourd'hui encore se rencontrer dans un autre domaine, celui de la psychanalyse. La méta-psychologie n'est pas en reste, faisant porter ses analyses sur le couple mère-enfant autant que sur l'œdipe ou le complexe de castration. Suite aux pressants conseils de mon directeur de thèse m'incitant à ne pas mélanger les genres, je m'en tiendrais à rappeler que se référant à la théorie de la bisexualité originelle freudienne, les psychanalystes mettent en avant la responsabilité parentale dans l'orientation sexuelle de leurs enfants. Dans la mesure où la masculinité n'est pas présente à la naissance, « *le mâle transporte toujours en lui le besoin pressant de régresser à l'état originel d'union avec la mère* » (Stoller in Badinter 1986, p284). Les pulsions homosexuelles sont différemment vécues par les hommes et les femmes. Le sentiment d'être mâle étant moins solidement ancré chez les hommes, l'homosexualité est ressentie comme une menace mortelle de leur identité. « *Au fond, l'attraction d'une union avec la félicité maternelle terrifie et captive les hommes* » (Stoller, 1971).

Un autre versant particulier de l'homosexualité concerne particulièrement la chirurgie : celui du transsexualisme². Le changement de sexe est à la fois décrié mais aussi envisagé par les médecins comme un défi relevé par divers actes de chirurgie plastique associés à des prescriptions hormonales. Pierre-Henri Castel (2003) dresse un panorama des connaissances actualisées sur la transsexualité. L'auteur met l'accent sur le contraste entre les « *discours éthérés* » des experts et le pragmatisme des candidats à la transsexualité. « *Dans*

¹ L'ethnologue VAN GENNEP situe ce besoin taxonomique de manière plus profonde dans la nature de l'homme. « *Chaque société ordonnée classe, de toute nécessité, non pas seulement ses membres humains, mais aussi les objets et les êtres de la nature, tantôt d'après leurs formes, tantôt d'après leur utilité alimentaire, agraire, industrielle, productrice ou consommatrice...* »

VAN GENNEP A., (1920), *L'état actuel du problème totémique*, p345-346, Paris, , cité par LEVI-STRAUSS, Claude, *La pensée sauvage*, p 195, Paris, Plon, 1990.

² Le terme transsexualisme est introduit en 1954 par Harry BENJAMIN in ERLICH, Michel, (1991), *Les mutilations sexuelles*, Paris, PUF.

la sphère éthérée des débats savants, ils (les transsexuels, rajouté par nous) font sentir l'urgence d'une affaire de vie ou de mort, en un court-circuit inattendu entre une question de catégorisation et une atteinte directe à la chair». D'un point de vue médical, « le transsexualisme est actuellement reconnu en France et par l'ensemble de la communauté scientifique internationale comme une entité psychopathologique autonome qui relève d'un traitement en plusieurs étapes comportant une transformation chirurgicale. » (Erlich, 1991, p83). Gilbert Dreyfus (1972, p123) en propose un portrait robot :

« Sujet possédé par un désir obsessionnel de changer de sexe – désir inhérent à la conviction authentique, intime et inébranlable, d'appartenir au sexe opposé, et accompagné d'un véritable dégoût de ses propres organes génitaux. Il ne doute pas d'être victime d'une erreur de la nature qui l'a recouvert d'une écorce masquant la réalité de son âme et de tout son être. Cette profonde anomalie reste cantonnée à la sphère sexuelle et n'altère en rien les activités intellectuelles, professionnelles, sociales ».

Le transsexuel est présenté comme un psychopathe atteint de trouble psychique obsessionnel.

1.4) Les explications biologiques

1.4.1) Les hormones et les gènes responsables ?

Dans une logique d'anatomie descriptive, le docteur Ambroise Tardieu réalise les études cliniques pionnières sur la sodomie intitulée « *Etude médico-légale sur les attentats aux mœurs* » (ARON, 1996, p224). Première en France sur le thème, l'étude révèle les progrès de la médecine légale du milieu du XIXème siècle. Pour scientifique qu'elle soit, en hiérarchisant les crimes et délits, elle donne une image des sensibilités face à la violence. Les traces possibles de violences intimes sont cartographiées. Le corps devient la matière sur laquelle le médecin projette ses propres croyances. Dans la lignée de travaux sur la morphopsychologie de Cesare Lombroso¹ (1876), Tardieu invente des signes. Un clitoris

¹ *L'Homme criminel*, 1876, Cesare Lombroso dresse une typologie et distingue cinq types: les criminels aliénés, les criminels d'habitude, les criminels d'occasion, les criminels par passion et les criminels-nés. Selon ces travaux, la morphologie faciale caractérise la nature criminelle de l'individu.

trop précocement développé révèle une coupable lascivité. Il lit la fellation sur la forme de la bouche. La force de l'agressivité sodomite découle de la forme du pénis. Autant dire que l'approche « scientifique » ne nous dispense pas de l'imaginaire du XIX^{ème} siècle.

Tardieu se fait aussi sociologue pour ourdir le procès de l'industrialisation et celui des villes avec leur promiscuité. La pédérasie comme la prostitution y sont plus importantes qu'à la campagne. L'échelle des violences sexuelles s'appuie à la fois sur les indices corporels des agressions, sur l'âge des victimes et leur état de virginité. L'insistance sur « la passion sodomique », tout en la condamnant au titre d'interdit, témoigne aussi d'un changement de mœurs où dans certains cercles sociaux la peur du « péché » est moins forte que la recherche du vice. Elle signale le progressif recul de la religion au profit d'une indépendance individuelle au prix jusque là trop élevé.

Dès l'abord des explications biologiques, certaines thèses rejouent le débat entre l'inné et l'acquis ; d'autres évoquent une savante alchimie des deux. Voici la position de Gérard Zwang sur les origines de l'homosexualité (in Bell & Weiberg, 1980, p12) :

« Autant qu'on puisse juger en l'état actuel des connaissances éthologiques, l'individu acquiert les notions lui permettant de reconnaître l'aspect du partenaire sexuel convoitable au cours de périodes sensibles ; l'une se situe dans la période péri-natale, l'autre au cours de la puberté, révélant les dispositifs comportementaux mis en place par la première. L'imprégnation hormonale de l'hypothalamus semble jouer un rôle déterminant. Qu'elle soit insuffisante, excessive, prématurée, tardive, mal métabolisée par les cellules productrices ou réceptrices – et le sujet va en subir un dommage. Il peut devenir un de ces très rares pervers prenant son « pied » avec les épagneuls, les brosse à cheveux, les cadavres pas trop faits ou les enfants du catéchisme, un indécis navigant à voile et à vapeur sans trop savoir où est son chemin, ou un homosexuel stable. Cet(te) homosexuel(le) demeurera invariablement déterminé(e) par les instances comportementales de son cerveau des instincts (paléo et méso-cortex). Même s'il(elle) souhaite que ses enfants soient « hétéros comme tout le monde », tous ses arguments de la logique, du bon sens, de la morale, de la justice, de la psychanalyse, si intelligent(e) soit-il(elle), ne toucheront que son néo-cortex, et ne sauraient le(la) désorienter, pas plus qu'on ne convaincra les hétéros de passer

de l'autre bord par la seule force du raisonnement. S'il(elle) transmet son goût, ce n'est pas par contagion, mais par reproduction. Et si l'on peut alors accuser les mères, ce n'est pas comme Freud le leur a trop reproché, du fait de leur mauvaise jocosité, mais à cause de leur possibilité de procréer sans avoir besoin de jouir.»

Nous sommes dans cette hypothèse en présence d'un modèle quasi déterministe. L'inné et l'acquis se conjuguent suivant des facteurs « psycho-socio-neurophysiologiques » avec l'hérédité comme pierre d'achoppement. Plus récemment, l'auteur définit l'orgasme comme le résultat d'un apprentissage. Le désir (Zwang, 2002) est la conséquence de tensions neurobiologiques mettant en œuvre certaines parties du cerveau (notamment les centres hypothalamiques), certaines hormones et des centres nerveux périphériques (centres intégrateurs du névraxe, réflexe myotatique et cerveau basal). L'acteur, dans sa sexualité, ne serait qu'un *homme neuronal*. Zwang renvoie avec assurance la psychanalyse à des « *divagations sur les stades libidinaux infantiles* », qui vont donc à l'encontre de la neurophysiologie la plus élémentaire (idem, p123). Il existe une appétence orgasmique chez l'homme et cette fonction érotique dépasse largement les nécessités procréatrices. Pour Zwang, indépendamment des contextes sociaux et historiques, la proportion d'homosexuels demeurant une constante génétique, l'imputation de l'homosexualité au chromosome X maternel est selon lui très convaincante (idem, p178). Homosexualité et hérédité relèvent d'une relation symétrique. Nous prenons bien sûr de la distance avec une telle affirmation.

La logique innéiste peut aussi prendre appui sur des travaux d'anatomie comme ceux de Swaab et Hofman (1988) concernant les différences entre hétérosexuels et homosexuels au niveau du noyau suprachiasmatique¹ de l'hypothalamus antérieur. Le volume et le nombre de neurones à vasopressine sembleraient plus important chez les homosexuels. Le Vay (in Vincent, 1996, p237) a procédé à des analyses anatomiques chez des homosexuels mâles morts du sida. Il observe une taille plus faible des noyaux interstitiels de l'hypothalamus antérieur. Il note chez les mêmes homosexuels mâles une commissure antérieure (organe mettant en relation les cerveaux droit et gauche) plus développée.

En contrepoint des études anatomiques, Crew (1987) défend l'idée que la production hormonale fluctue avec l'ontogenèse de l'individu. Un embryon mâle qui, par anomalie,

¹ « Interface » entre le système optique et l'hypothalamus, ce système serait impliqué dans le contrôle des rythmes circadiens. Pour une approche plus fonctionnelle : GUYTON A.C., (1984), *Neurophysiologie, Neurologie de la vision*, p274, Paris, Masson,.

n'aurait pas de production d'hormones mâles, achèverait son processus de maturation en tant qu'être femelle. Chez les portées d'animaux, il observe un effet de féminisation de l'embryon mâle lorsqu'il se développe entre deux embryons femelles (et inversement s'il s'agit d'une femelle placée entre deux mâles)¹. Mais cette constatation est peu transposable à l'homme. Ainsi, Dreyfus (1972, p117) propose deux éléments pour contrer la thèse de la cause hormonale de l'homosexualité. L'hypoandrie ne concerne qu'exceptionnellement les invertis et l'hypoandrie majeure conduit plutôt à l'impuissance qu'à l'homosexualité. L'hormonothérapie mâle n'a jamais « ramenée les homosexuels sur le droit chemin » ; par contre, elle augmente leur activité sexuelle.

Enfin, des études en génétique se lancent sur la piste d'une éventuelle transmission héréditaire de la tendance homosexuelle par le chromosome X (Bailey et Pillard, 1991). Une autre recherche (Hamer, 1993) suggère rien moins que l'existence d'un gène de l'homosexualité mettant en cause une « anomalie » du chromosome X.

On ne se lasse pas de souligner les abus interprétatifs de telles recherches. Entre l'homme social, l'*homme neuronal*, voire « l'homme animal », le divorce semble consommé. Par delà leur caractère scientifique et aux vues des variables que ces travaux souhaitent isoler, leur grande confusion consiste à emmêler « rapport aux valeurs » et « jugements de valeur ». Ainsi, définir l'homosexualité comme inévitable et biologiquement déterminée reviendrait pour le chercheur à lancer un appel soit à la tolérance (parce qu'on ne peut l'éviter), soit à l'intolérance (parce qu'on ne peut la faire évoluer). Ce qui revient à se situer sur le plan de la normativité et non sur celui de la compréhension.

1.4.2) Des compromis socio-biologiques insatisfaisants

Partant du constat que l'activité sexuelle fait intervenir de nombreuses zones corticales² John Money (1986 in Vincent, 1996, p233-239) propose dans une perspective « anatomo-fonctionnelo-environnementale », la notion de *carte du tendre*. Cette carte cognitive est l'agrégat de structures anatomiques, d'influence hormonale, d'influences environnementales et des différentes expériences de l'individu dont les chemins pourraient

¹ Travaux repris par ARON, 1996.

² Pour une approche neuro anatomique et certaines interactions, VINCENT Jean-Didier, (1996), *La chair et le diable*, p 227-233, Paris, Odile Jacob.

être modifiés. Selon cet auteur, cette carte en formation serait la plus malléable entre cinq et huit ans.

Michel Erlich (1991, p5-6) propose une pyramide des besoins, sorte de continuum permettant de « *distinguer un sexe biologique et un sexe psychosocial* » :

- premier niveau : les caractères sexuels primordiaux (chromosomes sexuels).

- second niveau : les caractères sexuels primitifs (sexe gonadique, glandes sexuelles indifférenciées qui se sexualisent à partir de la 7^{ème} semaine).

- troisième niveau : les caractères sexuels primaires (sexe gonochorique, conduits et organes génitaux externes dont le développement est subordonné aux hormones).

- quatrième niveau : Les caractères sexuels secondaires (sexe somatique, éléments morphologiques, statur pondéraux, osseux, musculo-adipeux, tégumentaires, pileux, vocaux, ...).

- cinquième niveau : les caractères sexuels tertiaires (sexe comportemental et phénotypique, éléments comportementaux à chaque sexe).

- sixième niveau : les caractères sexuels quaternaires (les genres, les identités sexuelles, les codes et les rôles sexuels, le jeu des relations érotiques et interpersonnelles).

Cette typologie réintroduit la présence du regard et du jugement des autres dans la définition de sa propre identité.

Notons le modèle « utilitariste » d'Edouard Wilson (1978). Selon cet auteur, s'occuper tout particulièrement des travaux domestiques, s'intéresser au bien être du foyer familial et participer très activement à l'éducation de leurs frères et sœurs est la manière pour les homosexuels de contribuer à la survie de leur lignée. L'assistance à la cellule familiale favoriserait la transmission du patrimoine génétique et par conséquent de leur inclination sexuelle. Il fait alors des homosexuels un modèle d'altruisme : « *Je voudrais suggérer qu'il existe une forte possibilité que l'homosexualité soit normale sur le plan biologique, qu'elle est un comportement distinct et bénéfique qui a émergé chez l'être humain comme un élément important des débuts de l'organisation sociale. Les homosexuels sont peut-être les porteurs génétiques de certaines des rares pulsions altruistes de l'humanité* » (Wilson, 1978, p143).

1.5) Approches socioculturelles

1.5.1) Une sub-culture gay ?

Toute culture, qu'elle soit locale, régionale, nationale ou homosexuelle, produit des signes de ressemblance (pour affilier ses membres) et des signes de distinction (pour les distinguer des autres groupes). Le postulat de l'existence d'une culture homosexuelle globale renvoie à l'émergence d'espaces sociaux et à des productions spécifiques gays. Une culture est donc non seulement une production mais encore l'appréciation commune de cette production. La culture ce n'est pas la Joconde ou Proust mais un regard commun porté sur la Joconde ou sur Proust.

Evidemment, à l'intérieur de la sub-culture, les productions ne sont pas toutes appréciées de manières absolument uniformes. Mais elles correspondent à des signes de ralliement et s'inscrivent dans une logique communautariste qui conditionne les goûts déclarés.

Du point de vue social, de nombreux auteurs soulignent les spécificités dans la sub-culture homosexuelle. Elle repose en partie sur la subversion des normes et des lieux ordinaires (il s'agirait alors d'une contre-culture) :

« la logique d'utilisation des lieux donne à lire au chercheur des comportements compréhensibles, des repères partagés, des habitudes communes, des stratégies de reconnaissance, de techniques de drague, dont chaque élément ne trouve sens qu'en compagnie des autres et uniquement dans le contexte du détournement provisoire de l'espace public. En fait, les stratégies de communication sont issues de la société élargie et dominante, mais réempruntées, réinterprétées, remodelées, détournées, transformées selon une nouvelle syntaxe, une grammaire innovante et des codes sémiologiques particuliers, dont le processus n'a de cesse finalement que de nourrir et de fortifier une subculture... » (Mendes-Leite, Porth, De Busscher, 2000, p72).

Elle repose aussi sur des quartiers spécifiques comme celui du Marais à Paris. Il est considéré comme le quartier homosexuel au même titre que Barbès est donné pour celui des maghrébins. A l'intérieur de ce « territoire », la différence s'expose librement par le Kitch des vitrines. Commerces, bars et autres établissements gays ont pignon sur rue. Les conduites

sont celles d'une société dans laquelle l'homosexualité est transparente, acceptée et affichée. Les hommes se tiennent par la main, bras-dessus bras-dessous ; aux terrasses de cafés des baisers s'échangent. L'existence d'un guide *le petit futé du Paris gay et lesbien* des établissements gays parisiens atteste non seulement de la réalité mais aussi de la visibilité de ces espaces et de cette sub-culture. L'existence d'une presse spécifique de journaux français tels *Gai Pied* (lancé en 1979, aujourd'hui disparu) ou *Têtu* (mensuel lancé en 1995 sous l'impulsion de Pierre Bergé¹), pouvant être assimilés à des revues de références, participe à la diffusion d'une sub-culture gay.

1.5.2) Des épreuves spécifiques menant à l'acceptation de soi

L'apparente joie de vivre des rues du Marais ne doit pas masquer les difficultés éprouvées par nombre d'homosexuels². Il leur faut trouver une place dans un monde qui, hors des frontières évoquées, leur reste souvent hostile. De plus, il leur faut en même temps se situer dans la « société » homosexuelle. La grande épreuve liée à la désignation et au regard des autres revient à déclarer ou non son homosexualité. N'est pas seulement en question l'acceptation de son orientation sexuelle par les autres (intégration ou non au groupe) mais également son acceptation de soi par soi-même (estime de soi). Les épreuves passées (réactions aux comportements homophobes, défense de ses goûts culturels, vie de couple) représentent autant de « pas quasi-initiatiques » pour s'assumer pleinement. Cette « *initiation est coexistante à toute existence humaine authentique* », elle est « *crise de profondeur, épreuve, angoisse, perte et reconquête du soi... mort et résurrection* » (Mircea, 1992, p281). Michael Pollak (1993, p223) a pu écrire :

« Dans la mesure où l'homosexualité implique la transgression d'un des tabous les plus ancrés culturellement, on peut dire à son propos ce que dit Pierre Bourdieu de l'entrée dans un univers de croyance : on comprend que l'on n'entre pas dans ce cercle magique par une décision instantanée de la volonté, mais seulement par la naissance ou par un lent processus de cooptation et d'initiation qui équivaut à une seconde naissance ».

¹ Compagnon d'Yves Saint-Laurent, Pierre Bergé est un homosexuel non dissimulé.

² Au sujet du sentiment de rejet de soi même et de sa sexualité, se reporter aux entretiens de Laurent, Loïc, Quentin, Alain et François-René effectués sur la ligne Azur in Mendes-Leite R., Porth B., DE Busscher (de) P.-O., *Chronique socio-anthropologique au temps du sida*, p31.

Ceux qui n'assument pas leur orientation ont besoin de sentir leur identité sociale protégée. Ils trouvent ce sentiment de sécurité soit dans l'anonymat de la grande ville (Goffman, 1975) soit dans la mise en place d'une double vie, la première servant de couverture à la seconde (Martel, 2000, p292). Cette recherche de sexe facilement accessible et « sans prise de tête » explique, pour Frédéric Martel, le succès des backrooms (littéralement arrière salle) :

« Le succès des backrooms illustre une demande de sexualité immédiate qui marque un moment précis de la libération sexuelle. « Tout le problème social de l'homosexualité est magiquement oublié dans ce lieu fermé » (anonyme, courrier des lecteurs libération). En maintenant le secret, en écourtant la phase de séduction et les préliminaires, elles [les backrooms] permettent à un public important, souvent provincial ou d'hommes mariés, d'éviter la visibilité, la drague dans les lieux publics, tout en accroissant la « rentabilité sexuelle ». L'obscurité permet d'autre part une sexualité qui ne fonctionne plus selon l'attraction physique, mais selon la démarche, le toucher, les formes...ce qui offre le plaisir à ceux qui, à cause de l'âge ou de l'apparence physique, en sont le plus facilement privés. Comme l'ont remarqué certains habitués des backrooms de province où les propriétaires laissant une petite veilleuse, celle-ci était régulièrement cassée. « Il faut que le désir ait été bien censuré, nié, châtré, politiquement, socialement, culturellement, moralement pour qu'il ne puisse plus s'exprimer que sous cette forme et avec une telle frénésie» (anonyme, courrier des lecteurs libération) ».

1.5.3) Socialisation à la différence ou mise en conformité malgré la différence

Si les lieux de la sexualité homosexuelle étaient clos et attireraient toujours les mêmes personnes nous aurions affaire, dans la mesure où ils sont stigmatisés, à une sorte de « ghetto ». Or, s'il existe des lieux spécifiques, ces espaces ne sont pas pour autant les seuls. Les gays ne vivent pas qu'entre eux. L'univers du gay n'est plus limité à celui du sexe, qu'il soit exclusivement homosexuel ou pas. Les gays s'inscrivent dans des groupes sociaux mixtes dont les membres sont le plus souvent majoritairement hétérosexuels. En fonction du

degré de publicisation et d'intégration de son homosexualité, l'individu pourra avoir des rapports différents dans un même groupe et selon les groupes rencontrés. Par rapport à l'hétérosexuel pour qui tout est tracé d'avance, les étapes de la socialisation sont pour l'homosexuel beaucoup plus difficiles à franchir. La société est « hétéro-normative » ; la socialisation du garçon suppose des échanges relevant de la camaraderie au sein desquels le désir et son expression sont orientés vers les filles. Toute attitude contraire soulève la notion de « déviance ».

La scolarité propose un modèle de vie hétérosexuel au travers de ses ouvrages¹ et de ses enseignements. Les modèles familiaux véhiculés par les médias sont hétérosexuels. L'incertitude, l'inquiétude et l'angoisse sont au rendez-vous des homosexuels. Certes, ils ne sont pas les seuls à éprouver des difficultés pour « entrer dans le moule », c'est généralement le cas pour toutes les minorités ; néanmoins, pour eux, le poids de la stigmatisation n'est guère allégé par des contres modèles médiatisés. En conséquence et le plus souvent sans aide psychologique, l'homosexuel doit non seulement s'assumer mais également se socialiser au secret. En ce sens, Alain Coulon (1987, p41) invite à pondérer le déterminisme sexuel, « *on naît généralement dans un corps de mâle ou de femelle, mais on doit ensuite culturellement devenir un garçon ou une fille et exhiber en même temps pour l'entourage le caractère accompli de la masculinité ou de la féminité* ». Cette tâche est d'autant plus difficile que l'individu n'opte pas forcément pour l'intégralité des comportements et des stéréotypes définissant son groupe sexuel. Dans la mesure où « *l'individu stigmatisé sous un aspect peut faire montre de tous les préjugés des normaux à l'encontre de ceux qui le sont sous d'autres aspects* » (Goffman, 1975, p161). En paraphrasant Simone de Beauvoir, nous pourrions dire qu'« *on ne naît pas homosexuel, on le devient* » ; cette affirmation induit un véritable apprentissage. Ici plus qu'ailleurs, la socialisation visera l'apprentissage de la « *présentation de soi* » (Goffman, 1973). L'attention initiale (pour savoir quand ne pas révéler le stigmate) et les stratégies de dissimulation finissent par se « fixer » sur l'identité personnelle du stigmatisé potentiel (Goffman, 1975) Cette attention permanente ne se transforme pas en routine mais agit à la manière d'un retour réflexif permanent et déstabilisateur. Goffman (1975, p25) parlait de la croyance que pouvait avoir l'acteur dans ses rôles :

¹ Les illustrations des livres des petites classes montrent le plus souvent la maman à la maison et le papa au travail.

« Quand l'acteur joue un rôle [...] on admet généralement que l'acteur donne sa représentation et organise son spectacle à l'intention des autres personnes. Mais il peut être utile de renverser la perspective et d'examiner dans quelle mesure l'acteur lui-même croit en l'impression de réalité qu'il essaie de créer chez ceux qui l'entourent. L'acteur peut être complètement pris par son propre jeu ; il peut être sincèrement convaincu que l'impression de réalité qu'il produit est la réalité même ».

Suivant la personnalité de l'individu et sa capacité à « jouer » ses différents personnages, il pourra plus ou moins économiser en interrogations sur lui-même..

Chez un individu en recherche de personnalité (par exemple un adolescent), ces jeux multiples sont autant de personnages pour lesquels chaque identification éloigne d'une prise de décision et favorise une « identité caméléon ». Jouer le fils modèle à la maison, l'écolier sans faille (ou turbulent) à l'école, l'équipier sans reproche dans les activités sportives, le camarade attiré par les filles, demande des efforts de tous les instants pour ne pas être découvert au risque d'être mis au rang d'homo. Cette permanence dans la dissimulation développe en contre partie une faculté d'adaptation à des environnements sociaux divers. Cette adaptation se traduit par des capacités d'improvisation permettant de faire face (ou plus exactement de sauver la face). Nombreux d'homosexuels ont intégré l'idée de soumission à leurs stigmates et ceci les conduit notamment à celle de ne pas « faire de vague ». Résignés ou isolés, tout conflit ouvert avec les normes dominantes leur paraît perdu d'avance (certains optent cependant pour l'entrée en résistance). Il est par conséquent très fréquent d'observer chez les homos une haute tolérance à l'homophobie.

Ainsi, la pression sociale provoque des prises de positions telles celles de Dominique Fernandez : *« J'étais persuadé que l'homosexualité était une impasse. L'image que j'avais de l'amour entre garçons était une vie de canaille, de bas-fonds, une vie dans les ports avec les marins. Je voulais être comme les autres. Alors, n'étant pas misogyne, je me suis marié »*. Il a eu deux enfants et a commencé sa véritable vie homosexuelle à 43 ans (Martel, 2000, p256).

Eribon (1999) évoque un double processus de « subjectivation¹ – désobjectivation² » de l'identité. Il suggère également que l'aveu (le *coming out*) ne constitue qu'une épreuve « initiatique » parmi d'autres :

« Le sujet homosexuel a donc toujours une histoire singulière, mais cette histoire elle-même a toujours un rapport à un « collectif » qui est constitué des autres « sujets » qui sont assujettis par le même processus d'« infériorisation »... Si chaque homosexuel est assujetti par des processus identiques qui opèrent en référence aux mêmes normes sociales et sexuelles et produisent dans les esprits et dans le corps les mêmes effets, et si, par conséquent, un gay est toujours déjà inscrit dans un collectif qui le comprend avant même qu'il ne lui appartienne ou qu'il sache ou ne veuille lui appartenir, cela veut dire aussi que tout geste gay, toute participation, fût-elle la plus lointaine, la plus distante, la plus secrète, à la vie gay, met n'importe quel homosexuel en relation avec tous les autres, et avec toute l'histoire de l'homosexualité et de ses luttes. ».

Ce sont finalement les épreuves qui constituent le lien communautaire. Certains courants gays revendiquent une réparation des mauvais traitements subis (au même titre que certains membres d'autres communautés ayant été victimes de répressions). Mais alors que pour nombre d'autres communautés le souvenir de l'oppression n'est qu'un rappel historique, le sentiment d'insécurité sociale et la crainte de l'agressivité des dominants sont pour les homosexuels toujours d'actualité. Nous sommes là face à un mouvement social au sens donné par Alain Touraine (1973) : Le sentiment identitaire en représente le fondement, la confrontation au monde hétérosexuel en est le mode d'opposition, l'alternative sociale homosexuelle y tient le rôle de facteur de modernisation. Ces trois principes transcendent une inclination sexuelle en programme politique.

¹ Le fait de se créer un masque identitaire en fonction du contexte, de « tromper son monde ».

² Processus inverse visant à faire tomber le masque de l'identité subjective pour se révéler objectivement.

1.5.4) L'homosexualité, une perturbation du déséquilibre des forces entre masculin et féminin

Si l'homophobie semble un trait commun à toutes les sociétés modernes, sa virulence n'est cependant pas constante. Certaines sociétés sont plus tolérantes que d'autres. Les représentations attachées à l'homosexuel sont également différentes d'une société à l'autre. Peut-on penser que les sociétés qui autorisent une plus grande proximité corporelle entre hommes soient culturellement les moins homophobes ? Il semble que non. Le fait que dans une société donnée des hommes se prennent par le cou ou s'embrassent (sous la forme d'une bise sur la joue ou un baiser sur la bouche) n'est pas pour autant signe d'une forme de tolérance vis-à-vis de l'homosexualité. L'individu peut du point de vue social adopter des conduites où les contacts physiques entre hommes proches et à la fois condamner l'homosexualité. La « sphère d'interaction » analysée au travers des études portant sur la proxémique (Hall, 1978) semble ne pas se transposer à l'homosexualité. Les méditerranéens (les maghrébins, par exemple), dans les relations entre hommes, tendent à favoriser le contact (se prendre par les épaules, se toucher, parler l'un très près de l'autre à tel point que les halènes peuvent se sentir d'un interlocuteur à l'autre). A l'opposé, les personnes du nord de l'Europe respectent des distances plus importantes entre les individus et évitent le contact. Les maghrébins y voient une preuve d'amitié et de bienséance, les anglais y voient a contrario une attitude agressive et irrespectueuse. Mais il est sans doute plus difficile d'être homosexuel en Egypte (ou l'homosexualité est punie de mort) qu'en Angleterre. Boswell (1996) met en exergue la répugnance des sociétés anglo-saxonnes à l'égard des « *témoignage d'affection entre deux hommes* ».

La simple observation d'usages sociaux ne permet pas d'extraire des indices pertinents en matière d'homosexualité. Si l'observateur ne fait pas taire ses propres normes d'interaction, les usages culturels observables peuvent amener à des contresens. Le baiser sur la bouche des dirigeants de l'ex-union soviétique n'en faisait pas des homosexuels. Les jugements sur le baiser entre hommes peuvent être fort différents selon la situation et l'observateur (timbre de commémoration du baiser Honecker – Brejnev)¹.

Ces différences socioculturelles s'inscriraient sur le fond commun de la domination phallique. Dans ce contexte, l'amour entre hommes remet en cause la notion même de domination masculine de l'homme sur la femme décrite par Pierre Bourdieu.

¹ BOSWELL John, (1996), p288 pour les illustrations.

« Si l'unité domestique est l'un des lieux où la domination masculine se manifeste de la manière la plus indiscutable et la plus visible, le principe de la perpétuation des rapports de force matériels et symboliques qui s'y exerce se situe pour l'essentiel hors de cette unité, dans des instances comme l'Eglise, l'Ecole ou l'Etat et dans leurs actions proprement politiques, déclarées ou cachées, officielles ou officieuses » (Bourdieu, 1998, p124). « La sexualité n'est ni une institution ni un jeu, c'est un socle, un des chapitres fondamentaux des rapports sociaux de sexe » (Bourdieu, 1984).

Dans le couple homosexuel peuvent se retrouver des formes de domination, elles ne mettent pas en jeu le rapport masculin – féminin. Mais pour le mâle dominant, comme le suggère Daniel Welzer-Lang (1996) au sujet des abus sexuels en prison, l'essentiel n'est-il pas de dominer?

La menace de mise à mal de l'ordre de domination conduirait à l'exacerbation des sentiments homophobes. Ainsi, Daniel Borillo (1998, p22-23) suggère que :

« l'homophobie ne peut pas être considérée indépendamment de l'ordre sexuel à partir duquel s'organisent les rapports sociaux entre les sexes et les sexualités. La naturalisation de la différence entre l'homme et la femme est à l'origine de la justification sociale des rôles attribués aux unes et aux autres. L'ordre (dit naturel) des sexes détermine un ordre social dans lequel le féminin doit être complémentaire du masculin par le biais d'une subordination psychologique et culturelle à celui-ci ».

Outre le rapport de domination des hommes sur les femmes, l'homosexualité semble également porter atteinte au couple et à la famille classique.

« Si l'homosexualité recevait, même en théorie, un semblant d'approbation, si on lui permettait, ne fût-ce que partiellement de sortir du cadre de la pathologie¹, on arriverait vite à l'abolition du couple hétérosexuel et de la famille, qui sont les bases

¹ L'homosexualité n'est plus considérée comme une pathologie par l'OMS depuis 1992.

de la société occidentale dans laquelle nous vivons » (Morali-Daninos, 1982, cité par Hocquenghem, p38, 2000).

François de Singly souligne que la famille classique est triplement inégalitaire ; les hommes dominent les femmes, les adultes les enfants et les hétérosexuels les homosexuels. Il indique que les fondements du couple hétérosexuel, au-delà de l'aspect institutionnel ou religieux, sont liés aux rôles des parents. « *Si les femmes refusaient certains arrangements, les séparations seraient plus nombreuses* ». (Singly de, 1993, p110). Le couple homosexuel fonde son existence sur des bases qui n'ont pas de repère historique. Le partage a priori des rôles sexuels n'est pas fixé. Cette absence de définition menace toute morale où les tâches sexuelles sont strictement réparties. Qu'il soit hétérosexuel ou existentiel (Deleuze, Guattari), ou bien encore homosexuel (Foucault, Hocquenghem), le désir est toujours socialement dangereux.

« Si le désir est refoulé [par l'œdipe et la théorie psychanalytique] c'est parce que toute position de désir, si petite soit-elle, a de quoi mettre en question l'ordre établi d'une société : non que le désir soit a-social, au contraire ...Il est donc d'une importance vitale pour une société de réprimer le désir, et même de trouver mieux que la répression, pour que la répression, la hiérarchie, l'exploitation, l'asservissement soient eux-mêmes désirés. C'est tout à fait fâcheux d'avoir à dire des choses aussi rudimentaires : le désir ne menace pas une société parce qu'il est le désir de coucher avec sa mère, mais parce qu'il est révolutionnaire » (Deleuze, Guattari, p138, 1972)

L'homme serait par conséquent encouragé à réprimer son désir afin de le sublimer dans des formes légitimes. Par définition, la pulsion ne le rendrait plus maître de ses actes. La préservation de l'ordre social supposerait donc l'aliénation libidinale de l'individu. Dans une logique voisine, Roland Barthes (1977) évoque la culture de masse comme instrument d'imposition vis-à-vis du libre choix individuel. « *La culture de masse est machine à montrer le désir : voici ce qui doit vous intéresser dit-elle, comme si elle devinait que les hommes sont incapables de trouver tout seul qui désirer.* »

Cherchant à prendre du recul par rapport à ce type de conditionnement la société, Claude Guillebaud (1998, p130) souligne l'illusion qui consisterait à rejeter le modèle social proposé pour se croire soudain libre de ses choix :

« La véritable vérité amoureuse serait : désire librement qui tu veux (homme ou femme peu importe), mais assures toi que ce choix est bien le tien . En d'autres termes, ne désires pas seulement ce que te désignent les autres, ne conforme pas ta conduite en obéissant à cette tyrannie de l'imitation ... chacun croyant avoir brisé ses chaînes se grise de fausse liberté tandis qu'il s'emprisonne peureusement dans l'obéissance à un autre modèle ».

1.5.5) L'amour et le sexe : distinction et lien

Armelle Oger (1992, p306) rapporte qu'à la question « *qu'est-ce qui vous empêcherait d'avoir une expérience homosexuelle ?* », les réponses sont les suivantes:

- 40% la morale
- 3% la sodomie
- 3% le qu'en-dira-t-on
- 13% le sida
- Autre 10%

Outre le fait que nous sommes loin des 100% malgré la case « autre », ces réponses surprennent tant la barrière semble surtout d'ordre moral.

On peut s'interroger en particulier sur les 3% d'individus (seulement !) arrêtés par la sodomie quand on connaît les résultats des enquêtes ACSF. Quelle qu'en soit la cible, la pénétration est un acte qui place l'homme en position de dominant. S'agit-il de sodomie active ou passive ? Au Brésil, par exemple, la sodomie active ne met pas son auteur en situation d'homosexualité. Il en est de même dans certains pays du Maghreb où, « *soumise à un interdit strict, l'homosexualité est cependant largement répandue dans la société marocaine* » (Serhane, 1995, p159). Il faut différencier dans l'imaginaire collectif marocain l'homosexualité active, preuve de virilité, de l'homosexualité passive, source d'humiliation et de dégradation. « *Doublee d'une activité hétérosexuelle, l'homosexualité est tolérée* » (idem, p163). « *La société marocaine (ou arabo musulmane en général), avec ses multiples contradictions, nous pousse à nous demander si l'inversion ne constitue pas une réalité*

profonde – consciente ou inconsciente - du mâle. Il y a chez les arabes toute une psychologie symbolique de la zone anale ; objet de prestige et élément essentiel de jouissance » (idem, p164).

Anne Saouter (2000) décrit l'aspect festif et débridé de la troisième mi-temps du rugby. Dans ce cas de figure, l'homosexualité jouxte des pratiques d'hyper virilité. L'important est de conserver son statut de dominant et de profiter de jouissances multiples.

Les formes festives des relations sexuelles (qu'elles soient hétérosexuelles ou homosexuelles) s'appuient sur plusieurs poncifs :

- l'homme n'a pas besoin de sentiment pour « tirer un coup »
- ses besoins sexuels sont supérieurs à ceux de la femme (Spencer, 1993, p1422).
- « tirer un coup » en passant ne met pas en danger sa relation de couple.

Contrairement aux idées reçues, la sodomie n'est pas une pratique systématisée lors des rapports gays. « *Pour les homosexuels, faire l'amour n'implique toutefois pas obligation de pénétration, comme chez les hétérosexuels* ». Martel (2000, p538) signale qu'au-delà des pratiques quasi systématiques (caresses, masturbation réciproque), la fellation passive ou active est fréquente (72 à 82%), la sodomie n'a pas la prédominance (36% insertive, 28% réceptive).

David Buss (1994, p98) précise en outre : « *l'homosexualité masculine n'est pas soumise aux exigences des femmes en matière de romantisme, d'engagement et d'attachement...le comportement homosexuel donne donc une vision des désirs des hommes ... qui n'est pas déformée par les compromis qu'imposent les stratégies du sexe opposé* ».

Donald Symons (idem, p99) suppose aussi que les femmes sont à la base du contrôle de la sexualité masculine. « *Les hétérosexuels auraient les mêmes tendances que les homosexuels à avoir des relations avec des inconnues, à participer à des orgies dans les établissements de bains et à s'arrêter dans les toilettes publiques pour cinq minutes de fellation en rentrant du travail, si cela intéressait les femmes, mais cela ne les intéresse pas* ».

Foucault (1988) évoque des espaces sociaux où seul le « fonctionnement sexuel » motiverait les rapports sociaux.

« Je pense qu'il est politiquement important que la sexualité puisse fonctionner comme elle fonctionne dans les saunas où, sans que l'on soit emprisonné dans sa propre identité, dans son propre passé, dans son visage, l'on puisse rencontrer des gens qui sont pour vous comme on est pour eux : rien d'autre que des corps avec lesquels des combinaisons, des fabrications de plaisir vont être possibles. Et il est regrettable que de tels lieux d'expérience érotique n'existent pas pour les hétérosexuels. Ne serait-ce pas en effet merveilleux pour eux de pouvoir comme ça, au milieu de la journée ou de la nuit, entrer dans un endroit qui bénéficie de tous les comforts et de toutes les possibilités que l'on puisse imaginer, et d'y rencontrer des corps à la fois présents et fugitifs ? C'est certainement une possibilité exceptionnelle de se désobjectiver et de se désassujettir, peut-être pas la plus radicale mais en tout cas suffisamment intense pour que cela soit important »¹.

L'homosexualité n'est pourtant pas qu'une affaire de sexe, c'est aussi une question d'amour. Même si le contexte est particulier, la réflexion du professeur de médecine Michel Kazatchkine au sujet des patients homosexuels de son service hospitalier en révèle l'intensité :

« Avec le sida, nous avons été confrontés pour la première fois à des couples homosexuels. Les garçons venaient en consultation ensemble. Dans un premier temps cela a été déroutant. Et puis nous avons vu le déchirement de celui qui aime lorsque l'autre est à l'agonie. Cela a été un déclic très fort. Nous ne nous attendions pas à cela : des amants qui criaient, qui se seraient dans les bras. Les personnels ont été bouleversés par la force de l'amour pouvant exister entre deux garçons. Ces relations étaient en contradiction totale avec l'image de la maladie liée à une sexualité multiple» (Martel, 2000, p475).

Constat identique pour le professeur de médecine Christine Rouzioux au sujet des patients homosexuels de son service hospitalier. *« J'ai vu des relations d'amour, des preuves d'amour d'une dimension insensée, d'une puissance que je vois rarement chez les hétérosexuels » (idem).*

¹ Citation de Michel Foucault, (reprise par MARTEL, 2000, p292-293).

La souffrance des homosexuels face à la perte d'un être cher a été une révélation pour ces médecins. Mais il y a d'autres situations moins dramatiques où le sentiment amoureux des homosexuels se dévoile. Par conséquent, l'homosexualité ne se limite pas à une question purement sexuelle, elle implique l'être dans son ensemble et son bonheur global.

1.5.6) Un incident emblématique

Le 27 juin 1969, dans le café homosexuel *the Stonewall Inn*, situé au 53 de Christopher Street à Greenwich Village état de New-York, des gays s'insurgent contre une « descente de police de trop » au cours de laquelle des travestis sont bousculés. Les gays répondent à l'arrivée des renforts de police demandés sur place par des jets d'objets en tout genre, y compris des talons aiguilles (idem, p34). L'émeute va durer trois jours. Elle va être l'objet d'une affirmation de fierté. Cet événement va faire date et sa commémoration va devenir la *Gay Pride*. En France, avec les événements de 1968, les gays vont s'affirmer. Avant ce mois de troubles, le monde gay évoluait dans l'ombre ou la honte. Seuls quelques artistes, dans leurs œuvres ou leurs prestations, ne cachaient pas leurs « goûts particuliers ». Ces écarts n'étaient tolérés que parce qu'ils confirmaient la norme : les artistes n'étaient pas « des gens comme tout le monde ». Jean Cocteau, André Gide, Luis Mariano, Jean Marais, Rudolf Noureev, Marcel Proust, Oscar Wilde¹ en sont quelques figures emblématiques. Pour certains, leur notoriété en art était la possibilité de se moquer de leur stigmatisation. Genet (1978) ne s'en prive pas lorsqu'il se complait dans l'analingus à la fois scatophagique et cannibale. Ses délires littéraires le transportent dans un univers sans limites. L'analyse de son œuvre a de quoi nourrir une phobie sociale vis à vis de l'homosexualité. Genet, l'écrivain homosexuel, s'y transforme (au travers de son héros) en pédophile assassin (1976, p458). Les fantasmes de l'auteur ne peuvent être qu'inquiétants pour un public hétérosexuel. Cette vision obscure de l'homosexuel est décrite par Jean Paul Sartre lors d'un entretien avec Jean Le Bitoux en 1980 (2003, p207) :

« Je pense en effet que l'homosexuel est un traître en puissance. Mais il faut bien comprendre ce que cela veut dire. Le traître, c'est l'aspect noir de la chose ; mais l'aspect blanc, doré, c'est que l'homosexuel essaie d'être une réalité

¹ Pour plus d'information sur des personnages homosexuels célèbres : LARIVIERE Michel, (1997), *Homosexuels et bisexuels célèbres*, Editions Detletraz.

profonde, très profonde. Il essaie de trouver une profondeur que n'ont pas les hétérosexuels ; mais cela même, cette profondeur qu'il essaie d'avoir avec simplicité, avec clarté, eh bien, l'autre côté noir la reprend ; il y a dans l'homosexuel un aspect noir qui le définit, qui se fait sentir à lui et pas nécessairement aux autres ».

Les productions homosexuelles vont aborder un tournant nouveau le 10 janvier 1972 quand paraît dans le *Nouvel Observateur* un article intitulé « La révolution Homosexuelle ». Le texte débutant par « *je m'appelle Guy Hocquenghem. J'ai 25 ans...* » semble une provocation. Cet article et l'ouvrage qui paraîtra la même année vont avoir un important retentissement au même titre que la lecture de l'Anti-Œdipe (Deleuze, Guattari, 1972). Cet essai sera compris et reformulé dans les milieux gays comme : « *Notre trou-du-cul est révolutionnaire* » (Martel, 2000, p34). Nous sommes loin du conformisme de tante Yvonne¹. Ces ouvrages sont à ranger dans un discours militant. Alors que l'anti-Œdipe (qui ne traite pas en particulier de l'homosexualité) prône le dépassement de la dualité homo – hétéro au travers du concept de *machine désirante*, Guy Hocquenghem avance la notion de désir qui dépasse celle plus basique du sexe. Ces productions préfigurent le temps de l'action et de l'émergence d'une communauté désireuse de sortir de l'ombre. Elles attestent de la volonté de proposer des modèles de société alternatifs et radicaux (remis sans cesse en cause car le plus souvent révolutionnaires) face à une moralité issue du siècle précédent et considérée a priori comme immuable.

1.5.7) L'émergence d'un courant culturel spécifique

Les *Gay and Lesbian studies (G&L S)* sont représentatives de la volonté des gays américains de donner une légitimité scientifique à leurs modes de vie. Ce courant apparaît dès le début des années 1980 et propose deux thèmes majeurs. Tout d'abord celui de la domination des homos par les hétéros (au même titre que les *genders studies* mettaient en avant le thème de la domination des femmes par les hommes). Mais aussi celui de la « revisite » des œuvres et du savoir au travers du filtre de l'homosexualité. Eribon (2000, p22) émet un doute sur la qualité scientifique de certains travaux des *G&L S*. Il en justifie cependant la nécessité : « *L'ensemble des travaux publiés et des recherches menées dans ce*

¹ Sobriquet attribué par les « réformateurs issus de Mai 68 » à l'épouse du général de Gaulle.

domaine, sont d'abord et avant tout, dans ce qu'elles ont de meilleurs, des avancées de la connaissance, des incitations à la pensée, des provocations à la réflexion... ».

Un exemple français de ce que peut être une approche *G&L S* est le texte produit par Patrick Négrier (Tin, 2000) qui propose une lecture « homosexuelle » de la Bible (Ancien et Nouveau Testament). L'auteur affirme, au titre d'exégète¹, que les apôtres Jean, André et Judas possédaient une composante homosexuelle de leur personnalité. De plus, « *Jésus ne pouvait ignorer cette composante homosexuelle..., C'est donc en pleine connaissance de cette composante que Jésus intégra trois homosexuels au groupe des apôtres* » (idem, p22). Certes, selon l'analyse de la personnalité de Jésus, Jean-Paul Huchon (2002) écrit : « *Le Christ n'a pas de personnalité sexuellement définie* », « *Ses disciples sont tous masculins* » ; « *Il les attire et vit avec eux. Il accepte les présences féminines épisodiques sans les solliciter* » (idem, p219). Faut-il en conclure que Jésus s'inquiétait de la cause homo ? Le filtre homosexuel est parfois trop puissant et fait voir des homosexuels partout. Ici comme ailleurs, attention aux d'interprétations abusives.

Des auteurs comme John Boswell², Kenneth Dover, David Halperin, ont ainsi scruté les mœurs, les faits historiques, des œuvres artistiques diverses, retravaillant un corpus de connaissances dans lequel certains homosexuels soucieux débusquent des signes identitaires. Ce corpus de connaissances a des niveaux d'exigences scientifiques très divers. En outre, toute production ayant pour sujet l'homosexualité tend à étoffer le corpus des *G&L S*. Tous les travaux cités par les *G&L S* n'ont cependant pas pour origine la volonté de participer à ce mouvement, et l'on fait souvent dire aux auteurs plus qu'ils n'ont vraiment écrit. En France, suivant leur champ de compétence et leurs productions, Daniel Borillo en droit, Bernard Meyer en littérature, Bernard Sergent en histoire et bien sûr le philosophe Michel Foucault, appartiennent a priori à ce courant. En fait, il faut là encore éviter les interprétations hâtives. Certes, Foucault devint et reste le philosophe emblématique des *G&L S*. Sa critique historique des classifications sexuelles en fait un phare de la pensée homosexuelle. Pour autant, Foucault ne s'est jamais déclaré appartenir à la mouvance des *G&L S* et un auteur comme Meyer s'en défend³.

¹ Nos consultations de plusieurs versions de la Bible ne permettent pas au niveau du lecteur objectif de trouver trace des affirmations de l'auteur.

² Auteur décédé du sida en 1994.

³ Confirmation de ce fait en 2002 au travers d'un entretien avec l'auteur.

Les *G&L S* ne doivent pas être assimilées au courant *Queer* qui, d'un point de vue étymologique en langue anglaise, veut dire en premier sens *bizarre, étrange, singulier* mais également *suspect* ou encore *homosexuel, anormal* et péjorativement *pédale tapette*¹. Il se compose de deux parties. La première d'ordre politique vise à s'associer à toutes les causes où l'injustice règne. Eribon (2000, p106-107) est réticent à la « *queerisation* ». Il voit dans cette mouvance politique un risque d'auto dissolution de la cause Gay, mais également le danger du dogmatisme. La seconde est la *Queer théorie*, c'est à dire l'étude de la sexualité en général et la façon dont se sont construites les catégories aux différentes époques. Le but est « *de déstabiliser les identités figées et le système qui les construit comme telles* » (Eribon, idem).

1.5.8) Les années 70 et l'émergence d'une revendication politique

Le mouvement du « *Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire* » fût le groupe pionnier en matière de revendications homosexuelles. Créé en 1971, son appellation officielle en préfecture de Paris est « *Front Humanitaire Anti-Raciste* ». Cette association regroupe des féministes d'extrême gauche rompues aux techniques de la provocation. C'est le temps de la lutte, de la révolution, des mots d'ordres tels : « *vous dites que la société doit intégrer les homosexuels, moi je dis que les homosexuels doivent désintégrer la société* » (Martel, 2000, p37). En 1970, au pied de l'Arc de triomphe, elles avaient avancé qu'il y avait plus inconnu que le soldat : sa femme. En 1971 elles interrompent l'émission radiophonique en direct sur RTL de Ménie Grégoire avec des mots d'ordres tels : « *à bas les hétéro-flics !* » (idem, p36). Très vite les garçons sont tolérés « pour la cause » et des gays tel Hocquenghem vont se joindre à ce groupe d'obédience trotskiste désigné comme « *Scie à découper le réel* » (idem, p41). Les idées et les pratiques du Front dépasseront même les intentions des fondatrices. Son organe de presse, le journal *Tout !* titrera « *Droit des mineurs à la liberté du désir et à son accomplissement* ». Leur auteur de référence est Wilhelm Reich (1968), grand gourou de la libération sexuelle :

« *L'homosexualité des adultes n'est pas un crime social, elle ne nuit à personne. On ne peut la réduire qu'en réalisant toutes les conditions nécessaires à une vie amoureuse naturelle des masses. En attendant, on doit la considérer comme une*

¹ Harrap's Shorter, v2, Anglais-Français, Bordas, 1967.

forme de satisfaction sexuelle parallèle à la forme hétérosexuelle qui, à l'exception de la séduction d'adolescents ou d'enfants, ne doit pas être punie . »¹

A l'époque, ce militantisme n'est pas du goût de tous les homosexuels qui le jugent excessif ; le FHAR est dissout en 1973. Hocquenghem raillera trois ans plus tard dans *Libération* la tendance au sexuellement correct qui envahit les rangs des homosexuels (29 mars 1976) :

« La folle traditionnelle, sympathique et méchante, l'amateur de voyous, le spécialiste des pissotières, tout cela, types hauts en couleur hérité du dix-neuvième siècle, s'efface devant la modernité rassurante du (jeune) homosexuel (de 25 à 40 ans) à moustache et attaché-case, sans complexe ni affectation, froid et poli, cadre publicitaire ou vendeur de grand magasin, ennemi des outrances, respectueux des pouvoirs, amateur de libéralisme éclairé et de culture. Finis le sordide et le grandiose, le drôle et le méchant, le sadomasochisme lui-même n'est plus qu'une mode vestimentaire pour folle correcte...Un stéréotype d'homosexuel d'Etat...remplace progressivement la diversité baroque des styles homosexuels traditionnels. Viendra enfin le temps où l'homosexuel ne sera plus qu'un touriste du sexe, un gentil membre du club méditerranée...Le mouvement est lancé d'une homosexualité enfin blanche, dans tous les sens du terme...Les homosexuels deviennent indiscernables, non parce qu'ils cachent mieux leur secret, mais parce qu'ils sont de cœur et de corps uniformisés, débarrassés de la saga du ghetto...Et chacun baisera dans sa classe sociale, les cadres moyens dynamiques respireront avec délices l'odeur d'after-shave de leur partenaire...Le nouveau pédé officiel n'ira pas chercher d'inutiles et dangereuses aventures dans les courts-circuits entre les classes sociales. » (Martel, 2000, p285-286).

Dans leur grande majorité, les homosexuels ont quitté leur rôle certes stigmatisé mais pourtant « sordide et grandiose ». Des associations ont proliféré, représentant plusieurs centres d'intérêts. Elles se sont parfois même constituées sur la base d'un engagement confessionnel. La structure *David et Jonathan* créée en 1972 regroupe des chrétiens et

¹ REICH cité par HOCQUENGHEM (2000), p156.

entend « *accompagner tous ceux qui sont largués et ont besoin qu'on les aide à respirer* »¹. Le choix de David et Jonathan évoque des personnages bibliques qui se vouaient un amour infini et dont il est fait état dans l'Ancien Testament au chapitre de Samuel. Avec l'apparition du SIDA de nouvelles associations vont voir le jour comme *Aides* (créée en 1984) ou *Act Up* (créée en 1989).

Pour soutenir les revendications du mouvement gay, des revues participent à la diffusion des normes, croyances et valeurs évoquées par Edouard Burnet Tylor (1871 in Delas, Milly, 1997, p178). Arcadie est la plus ancienne de ces parutions. Fondée et présidée à partir de 1954 par André Baudry jusqu'à sa dernière parution en 1982, cette revue offrira une vision universaliste de la société gay. Elle sera considérée par les plus « innovants » comme un vestige de « *l'homosexualité à la papa* » (Martel, 2000, p87). Sa ligne éditoriale restera la même et résistera à toutes les attaques des défenseurs du communautarisme.

Les gays ont aussi leur radio libertaire « Fréquence Gai » (dont la création date de 1981), leur centre de recherche (le Centre Gai et Lesbien financé par l'AFLS, Act Up et la Gay Pride) et un syndicat (le Syndicat National regroupant les Entreprises Gaies, le SNEG, fondé en 1990), (idem, p575).

1.5.9) A La Réunion rien ne bouge sauf...

A la même période, à La Réunion, la revendication homosexuelle est absente. Il faut attendre la fin du siècle pour voir les médias consacrer quelques articles à l'homosexualité. La présence de l'homosexualité est pourtant perceptible au travers des petites annonces. Celles-ci attestent d'une réalité constante et croissante des demandes en matière d'homosexualité. En 2001, elles étaient toutefois loin de saturer les rubriques « rencontres » ou « messages », largement devancées par les formulations hétérosexuelles à caractère « plan sexe » et « plans groupes ». Pour autant, depuis peu (2004), elles ont leur rubrique propre² « Gay homme » et « Gay femme ».

Une première association homo s'est constituée sous le nom de « Run Arc-en-ciel » au milieu des années 90. Une seconde, baptisée « Gay-Union », a vu le jour en 2001. Des actions menées par cette association ont pointé des comportements locaux homophobes.

¹ Citation de Jacques COUGNAUD, responsable dans l'association/

² Annonces gratuites du Quotidien de l'île de la Réunion.

Il est à noter que le 6 mai 2003, devant la préfecture de Saint Denis, a eu lieu une manifestation de travestis et transformistes. Ce rassemblement était une première. « Confidentiel » de part le nombre de participants (une vingtaine), il s'inscrivait dans le cadre du refus de la loi contre la pénalisation du racolage passif avec comme cible l'amende (3750 euros) sanctionnant l'infraction. Les participants, masculins, (certains ayant franchi un pas vers la transsexualité au travers d'implants mammaires), exprimaient (avec des arguments divers) qu'ils n'avaient que la prostitution comme moyen de subvenir à leurs besoins matériels (état de fait consécutif à leur discrimination professionnelle). Ne voulant pas renier leur identité, ils se présentaient comme n'ayant pas d'autre choix que celui de la « professionnaliser ». Les manifestants ne revendiquaient pas pour l'arrêt de la prostitution mais pour une liberté d'action étendue. La prostitution pratiquée par ces individus est moins contraignante que la prostitution féminine¹. Leurs revendications ne portaient pas sur l'homosexualité mais sur le droit au travail, la sécurité, l'hygiène (lieu aménagé pour exercer leur métier). Ils souhaitaient obtenir une dérogation vis à vis de la loi en s'appuyant sur la notion de *translegis identitaire* (l'application de la loi est considérée comme un élément de ségrégation). Comment ne pas percevoir leur sentiment d'injustice dès lors qu'ils estiment ne porter préjudice à personne et participer à la bonne marche d'une société qui leur refuse toute place (mais qui ne peut se passer d'eux). Des représentants ont été reçus par un membre de la municipalité de Saint Denis ayant autorité en matière de sécurité. La manifestation était mentionnée au journal télévisé local du soir et reprise le lendemain dans la presse réunionnaise².

1.5.10) *Coming out* en métropole et à La Réunion : deux poids deux mesures

❖ En métropole

Ce terme d'origine anglaise est un raccourci de « *coming out the closet* » dont la traduction est « sortie du placard ». L'acte consiste pour un individu gay à annoncer ouvertement son homosexualité. Cette annonce peut prendre plusieurs formes et peut aussi se faire dans des cercles relationnels divers. Elle est assimilée par Eric Fassin (in Tin, 2000, p183) à un *rite de passage*. Il existe, à notre sens selon leur degré de publicité, voire de médiatisation, un continuum de formes de *coming out*. La forme ultime est celle des

¹ Informations recueillies par entretien : ils n'ont pas de « souteneur », ils peuvent arrêter quand ils le veulent et vont au « tapin » lorsqu'ils le souhaitent.

² Journal de l'île, mercredi 7 mai 2003, p6, *Elles ne peuvent plus travailler alors elles manifestent*.

déclarations durant des émissions télévisées telle celle faite par un candidat de l'émission du *Loftstory II* en 2002¹ ou de certains « personnages publics ». Viennent ensuite les prises de positions publiques comme celles de Bertrand Delanoé², maire de Paris qui n'a jamais caché son homosexualité³. De l'autre côté du continuum, on trouve les *coming out* réalisés devant un groupe restreint de personnes. Mais on ne peut parler véritablement de *coming out* quand l'individu révèle son identité sexuelle à une seule personne. Il s'agit plutôt d'un aveu ou d'une confidence. L'aveu que fait Gide (1996, p671) de sa pédérastie dans sa conversation de 1918 peut-il être assimilé à un *coming out* ou simplement à une confession ? Où se situe la frontière ? Quoi qu'il en soit, le *coming out* est une étape décisive. Une fois effectué, il n'est pas possible à l'individu de retourner dans l'anonymat. Il n'y a pas de réversibilité envisageable ou alors à un coût très élevé⁴. L'individu est catégorisé définitivement en homosexuel. Si l'homosexualité était considérée comme une forme de sexualité évolutive, il serait possible de reconnaître aux individus un degré de flexibilité potentielle et éviter ainsi tout manichéisme. La sexualité n'étant pas figée, lorsque nombre d'homosexuels font leur *coming out*, ils omettent par exemple de signaler leur potentialité à entretenir des relations sexuelles avec des femmes. Il s'agit d'un engagement. Ce choix questionne l'individu sur son authenticité comme l'a noté Eribon (1999, p156) commentant Sartre :

« Pourtant cette idée sartrienne du choix que l'on fait –que l'on peut ou doit faire- de soi même à tout moment de sa vie, mais surtout au moment déterminant ou l'on choisit ce que l'on sera en lançant ce « projet » dans le futur, ce choix présenté par Sartre comme un choix entre « l'authenticité » et « l'inauthenticité », me semble décrire à merveille la rupture profonde introduite dans les existences gays par l'instant de la décision qui change tout leur rapport au monde et aux autres. Telle est la question, le terrible dilemme auxquels sont, un jour ou l'autre, confrontés les gays : se dire ou ne pas se dire, se choisir soi même ou abdiquer devant la réalité que cela représente. C'est le choix entre la liberté qui s'assume comme telle et la conduite de « mauvaise foi » qui consiste à renoncer à affronter

¹ Benoît, vainqueur du loft 2002 fait son *coming out* (réel ou pas) devant les téléspectateurs.

² Candidat à la mairie de Paris, Bertrand Delanoé affirme être homosexuel dans une émission télévisée en 1998

³ Il serait bien évidemment intéressant de se questionner sur les motivations d'un tel acte dans de telles circonstances afin de juger de l'instrumentalisation éventuelle de l'homosexualité, et plus généralement de l'irruption de la sphère privée dans la sphère publique (problématique abordée ultérieurement : « l'homme politique n'est plus un homme et un politique »).

⁴ Par exemple aller vivre anonymement très loin dans un autre lieu.

sa liberté. Quelle que soit la classe sociale à laquelle ils appartiennent – et même si le choix d’être libre est facilité par le niveau scolaire élevé¹ ou l’appartenance à certains niveaux sociaux -, les individus stigmatisés sont inévitablement confrontés à un moment ou à un autre, dans leur vie quotidienne, sur leur lieu de travail, dans le cadre du cercle familial, dans les relations amicales à la question de savoir s’ils continuent de dissimuler ce qu’ils sont ou s’ils décident de l’assumer devant les autres ».

La conscience des individus semble leur dire : « *Tu dois devenir ce que tu es* » (Nietzsche, 2000, p163) ce qui est indispensable pour « *ne plus avoir honte de soi même* » (idem , p164). Le *coming out* est ainsi un moyen de donner de la cohérence au soi; en s’assurant que « vu de dehors » il sera le même que « vu de dedans ».

Le *coming out* ne doit pas être confondu avec les déclarations d’expériences homosexuelles ponctuelles par des personnages publics tels le chanteur Jacques Higelin, le philosophe Pascal Bruckner ou le présentateur Thierry Ardisson (Oger, 1992, p303). De plus, il ne doit pas y avoir confusion avec le *outing*, acte répréhensible par la loi.²

La multiplicité des formes de *coming out* amène à considérer cette démarche comme plus complexe qu’une simple annonce. Elle suppose chez son auteur l’acceptation bilatérale de deux mondes, hétérosexuel et homosexuel. Faire son *coming out* est tout d’abord accepter son orientation sexuelle et l’assumer (Pollak, 1993, p199). Ensuite c’est affronter le monde hétérosexuel et son regard parfois censeur. La sanction éventuelle s’inscrit, comme l’a noté Carlos Castilla del Pino (1976 in Verdiglione), dans le cadre d’une transaction. « *Ainsi la répression est une forme de transaction, on accepte la norme qui réprime mais en échange on acquiert les avantages que l’appartenance au groupe suppose* ».

Critiqué par certains, passage obligé pour d’autres, décrié comme un acte manichéen, ou célébré comme forme d’authenticité, le *coming out* concourt à la construction de l’identité. « *C’est le développement de ses sentiments (identitaires) qui permet le sens du réel et du présent, le contrôle de soi, la souplesse de l’accommodation, la tolérance à la frustration, l’initiative, le sens de la responsabilité, le sens de la solidarité, la capacité de*

¹ POLLAK Michael, (1988).

² Ce dernier consiste à annoncer publiquement l’homosexualité d’un individu sans son consentement et ce dans le but d’utiliser une information à caractère privé et stigmatisante pour l’impliquer malgré elle dans le mouvement homosexuel.

donner et de recevoir, la capacité de décentration et d'empathie, la capacité de changer (Osterrieth in Mucchielli, 1992, p90-91) ». Selon nous, le *coming out* est effectivement hautement structurant. Il participe à la fois à la construction de la personnalité mais également de manière dialectique au lien entre homosexuels.

❖ à La Réunion

Localement, le constat est simple et rapide : aucun personnage public, quel que soit son sexe, son domaine d'activité ou son niveau de responsabilité n'a, à ce jour, déclaré publiquement son homosexualité¹. Il est bien sûr possible qu'aucun individu ne soit concerné. Soit il n'y a effectivement pas d'homosexuel(le) parmi cette population ; soit s'il y en a, aucun(e) n'a trouvé pertinent le fait de faire un *coming out*. Le contexte insulaire fait qu'il est sans doute plus difficile de se déclarer au sein d'un périmètre restreint et isolé. La pression sociale est sans doute plus importante dès lors qu'il est difficile de la diluer dans la banalisation source d'indifférence. Les individus extérieurs à l'île, sur lesquels le regard des autres revêt une moindre importance, seraient susceptibles d'importer une dynamique innovante. Cela semble le cas car, comme nous le verrons dans l'enquête, les gays qui affichent leur homosexualité sont quasi exclusivement des métropolitains ou des créoles ayant vécu en métropole. Il existerait par conséquent un phénomène insulaire d'inhibition lié à l'étroitesse du lieu.

1.5.11) Des productions artistiques spécifiques

La mode vestimentaire

L'homosexualité elle-même semble faire une sorte de *coming out* dans notre société. Par exemple en imposant une touche spécifique dans les domaines des arts plastiques, de la mode vestimentaire, du cinéma ou de la littérature (Martel, 2000, p719-743).

La mode vestimentaire, parce qu'elle est facilement observable, fournit un bon indicateur de la visibilité de l'homosexualité dans la société (à ne pas confondre avec les transformations des mentalités). Comme l'a noté à plusieurs reprises Vigarello (en particulier dans *Le corps redressé*), les modes vestimentaires marquent la différence des sexes. Les femmes mettant en valeur les courbes et la taille fine (le corset en est un exemple), les hommes la puissance et l'aisance (tant au niveau des épaules que des membres inférieurs).

¹ Il se peut que cela corresponde à une réalité. Dans ce cas, l'île de la Réunion serait en rupture avec la métropole où il est possible au plan régional d'avoir très souvent un exemple de personnage public homosexuel affirmé.

Une des premières à avoir rompu avec cet impératif de différenciation est Coco Chanel avec le pantalon féminin, le pull-over et même le port du béret. Certains critiques diront même que Chanel transforme les femmes en télégraphistes¹ ou en mécanos². Pourtant, Coco Chanel a toujours défendu la féminité. Cette tendance à libérer la femme en lui autorisant une plus grande mobilité corporelle est à rapprocher des mouvements de revendications féminines. La transgression des conventions prendra par la suite un nouvel essor avec le courant impulsé par Yves Saint Laurent et son smoking pour femme. La rupture avec la différenciation vestimentaire venant d'en haut (la haute couture), le prêt à porter va suivre.

A partir de l'uniformisation des années 1980, le souci de différenciation va être porté par les homosexuels. Des lesbiennes vont adopter les vêtements masculins (certaines seront appelées les camionneuses). Des gays vont opter pour les vêtements moulants et les bijoux jusque là réservés aux femmes. Des artistes tels David Bowie, Boy Georges, Freddy Mercury et bien d'autres représentent cette tendance, soit en jouant sur le caractère androgyne, soit en mettant en avant les formes de leur corps (Vermont, 1977). Des stylistes, tel Jean-Paul Gauthier, confirment la tendance au « près du corps ». Le foulard et le bandana constituent autant d'accessoires signifiants de ces modes vestimentaires. Suivant les couleurs ou leur positionnement, les codes³ qui leurs sont associés annoncent les préférences sexuelles ou la disponibilité du porteur (Bussche de, Mendes-Leite, Proth, 2000, p94-100). Il va de soit que l'ensemble des homosexuels ne se reconnaît pas dans ces modes vestimentaires. Le jeu sur les codes n'est effectif que pour une partie de la minorité homosexuelle, celle qui a besoin de signes extérieurs de reconnaissance. Mais ces indicateurs sont parfois récupérés par « les autres ». Par effet de mode ils sortent du groupe.

¹ Paul POIRET in Encyclopaedia universalis, article dédié à Coco Chanel, (CHANEL Gabrielle).

² Janet FLANNER, *ibid.*

³ Par exemple pour les couleurs, rouge : fist-fucking, jaune : urophilie, bleu azur : fellation. Pour les ports, droite : rôle passif, gauche : rôle actif.

La chanson de variété, les courants musicaux, les interprètes

Les textes des chansons de variétés, largement diffusés, sont autant de vecteurs de l'image homosexuelle. Le style disco a véhiculé à la fois de nouvelles tenues vestimentaires, un nouveau son et certaines revendications existentielles. Les tubes du groupe Village People sont représentatifs de la lutte des homosexuels des années 1980. Ces chansons « *sont nourries de phantasmes homoérotiques et d'images qui décrivent les lieux d'initiation à l'homosexualité* » (Pollak, 1993, p200). La chanson Go West en est un archétype. Elton John ou les interprètes de la compilation « Glad to be Gay¹ » ont ouvertement pris position.

Des chanteurs francophones comme Charles Aznavour², Mécano³, Indochine⁴, Mylène Farmer⁵ et tout dernièrement Renaud⁶ ont pris parti pour la cause gay, sans pour autant réclamer leur appartenance au groupe gay comme d'autres l'ont fait (Trénet ou Dave). Avec la fin des années 1990, des DJ's. de la musique techno ont à leur tour pris fait et cause pour les gays. Ce ne sont que quelques exemples qui n'ont de fait aucune valeur probante ; il est néanmoins difficile de nier que le succès des « tubes » ne concoure à un effet de mode. Mosse (1997, p215-216) dans une étude fouillée, évoque l'influence de la culture gay. « *Pendant les années 70-80, une culture gay se créa, qui affronta les valeurs dominantes et joua en interaction avec celle du reste de la jeunesse. Elle réussit à se répandre dans les diverses couches de la population. Les gay se distinguaient comme designers et stylistes, créant des modes colorées, peu orthodoxes* »

1.6) Des tentatives de légitimation

Nombre de gays en quête de légitimité se lancent dans la recherche de tous les arguments possibles afin de déstigmatiser l'homosexualité. Ils revisitent l'histoire pour montrer combien les homosexuels ont largement contribué à l'essor de grandes civilisations. La *paéderastia* hellénique⁷ est souvent mise à contribution et présentée comme une forme de socialisation idéale même si la réalité de la démocratie grecque était bien restreinte. Cette

¹ Ces disques comportent des noms de groupes ou d'artistes, des titres tels : New York city gay men's, Pet shop boys, Bronski beat, Jimmy Sommerville, Coming out crew.

² Titre Comme ils disent, où il est question d'un travesti.

³ Titre Une femme avec une femme où il est question de l'amour lesbien.

⁴ Titre Le troisième sexe où il est question de sexualité indéfinie.

⁵ Titre, Sans contrefaçon où l'interprète déclare qu'elle est un garçon.

⁶ Titre Petit pédé ou la cause homo est traitée sur un grand nombre d'aspects.

⁷ supra, La forme hellénique.

quête angélique d'un passé glorieux ne peut se comprendre qu'au regard du relatif discrédit actuel de l'homosexualité.

C'est ensuite l'observation de la nature, ou bien encore celle des sociétés humaines qui sont mobilisées pour « prouver » le bien fondé de cette pratique sexuelle. Démarche symétrique (et tout aussi ridicule) à celle des hétérosexuels quand ils cherchent dans les comportements animaux les lois qui devraient régir les humains. Il est alors question de trouver des contre exemples au modèle hétérosexuel, telle race d'animaux hermaphrodites ou « homosexuels » sera élevé au rang de généralité. Judith MacKey (2000, p22) annonce dans son *Atlas de la sexualité dans le monde* que « des pratiques homosexuelles ont été observées chez 450 espèces d'oiseaux et mammifères¹ ». Des montes spontanées observées chez les vaches, les rats, les lézards et les primates supérieurs semblent attester de comportements de type homosexuels (Aron, 1996). Dans le règne animal, il s'agit souvent en réalité d'affirmer un simple rapport de force : le plus fort domine les autres. En confondant sexualité et comportement (éthologique) de domination, ces exemples perdent tout crédit scientifique. Les « lois » du règne animal ne peuvent inspirer les nôtres *de facto*, tant la logique du territoire et ses conséquences (fuite/soumission/séparation des espèces pour éviter les conflits) sont prégnantes chez les animaux.

Pour chercher des justifications probantes, des exemples décontextualisés ont même été puisés dans les œuvres d'ethnologues ou d'anthropologues. Bref, rien n'est trop tiré par les cheveux pour qui veut à tout prix légitimer l'homosexualité.

La légitimation de l'homosexualité est en partie gagnée. La société est passée de la condamnation de l'acte à la condamnation de sa mise à l'index. Reconnaître l'homosexualité comme une pratique légale a entraîné la mise en place d'une répression des « anti », vigilants à ne pas inciter les « pour ». L'homophobie est une faute, elle est réprimée par la loi². En ce sens, et au cours d'une courte période, certains citoyens ont pu vivre deux époques opposées quoique presque contiguës : l'interdiction de la pratique et l'interdiction de la discrimination. Ce grand écart se solde par un clivage fréquent entre les jeunes générations (qui consentent à la pratique homosexuelle au nom du droit à la différence), et les plus anciennes (crispées sur la critique au nom de la défense d'une norme unique). Mais ce n'est pas parce que les interdits tout à coup disparaissent, que ce qui les faisait exister s'évanouit également.

¹ Nous n'avons pas pu vérifier la validité de ce nombre ni les critères retenus pour l'interprétation du groupe nominal « pratiques homosexuelles ».

² A cette heure au niveau des instances européennes. En France, la loi est en cours d'élaboration.

Fait notable, les homosexuels se vivent en population opprimée. Leur maître mot, dès qu'il passe du singulier au pluriel et de leur individualité à leur groupe social, reste : le combat. C'est dans le combat qu'ils puisent cohésion. Tout se passe comme si l'intolérance activait en retour chez eux une force unanime de résistance (on verra dans l'enquête qu'il n'est rien).

Nous l'avons évoqué, l'homosexuel doit évoluer dans une société qui ne lui offre pas de modèles incontestables. Ceux qu'il reçoit, venus d'en haut, sont des normes souvent liées à l'interdiction et au refoulement. Comme tout individu, il doit certes s'épanouir, mais dans des formes recevables. De fait, il doit souvent se construire seul, ou presque, en se passant fréquemment de la validation du regard des autres. Dans cette logique d'exclusion, toute gratification, fût-elle d'ordre théorique, sera jugée comme un précieux réconfort : Un facteur qui éloigne de l'anormalité.

Le fait d'être perçu et de se sentir avant tout comme homosexuel incite à faire de gros efforts pour légitimer son inclination. Les homos peuvent se tourner vers plusieurs ouvrages de type « pro-légitimité ». Ceux-ci offrent pèle-mêle des sources multiples de références (mélangeant comptes rendus scientifiques et récits quasi-métaphysiques) dans une logique illustrative d'exemplification plus que d'administration de la preuve. Leur erreur initiale est d'ailleurs de vouloir mimer la démarche scientifique à propos de choix qui relèvent de l'axiologie. Suite à la lecture de tels ouvrages, il est vrai qu'au tout début de mes recherches je suis moi-même allégrement entré dans une telle logique. Pour moi, sans doute par empathie ou sentiment de culpabilité, tout était bon afin de donner raison plutôt que de chercher à comprendre les raisons.

1.6.1) L'anthropologie et l'ethnologie appelées en renfort

Se servir de l'anthropologie ou de l'ethnologie pour justifier l'homosexualité semble à première vue une bonne idée dans la mesure où ces disciplines nous habituent à l'adoption d'une démarche comparative. Cependant, cette ambition donne le plus souvent lieu à des amalgames hâtifs, à des oublis, à des abus de sens. En outre, ceux qui mobilisent l'anthropologie pour échapper aux stigmates et rentrer dans le rang nous semblent bien mal inspirés en trouvant leurs semblables dans des tribus reculées. Plutôt que d'opposer au stigmaté la réalité de leur quotidien *hic et nunc*, pourquoi se disent-ils semblables de l'exotique quand tout nous en sépare ? La seule manière de faire tenir la comparaison est

l'extension de la sexualité à toute la personnalité. Si nous ne sommes que sexualité, et pas aussi échanges marchands, lignées familiales, travail, loisir, alors la comparaison tient ; mais au prix de quel aveuglement !

« Dans un ouvrage où ils passaient en revue la littérature anthropologique, Ford et Beach ont recensé en 1951, parmi soixante-quinze sociétés primitives, quarante-neuf qui toléraient l'homosexualité pour des raisons sociales éducatives, initiatiques et même magiques » (Aron, 1996, p215)

De quelle homosexualité s'agit-il ? Margaret Mead (1963, p329) rappelle que

« si les traits de caractère que différentes sociétés considèrent comme propres à un sexe ou à l'autre ne le sont pas en réalité, mais sont seulement des virtualités communes à tous les humains, et qui ont été attribués en partage, soit aux hommes, soit aux femmes, l'existence de l'individu atypique – qui ne doit plus être accusé d'homosexualité latente – est inévitable dans toute société qui établit un rapport artificiel entre, par exemple, le sexe et le courage, ou le sexe et un égotisme affirmé, ou encore le sexe et l'esprit de sociabilité. Il faut ajouter que la nature réelle du tempérament des individus de chaque sexe ne correspond pas obligatoirement au rôle que la civilisation leur assigne... ».

Enfin, nos mœurs sexuelles sont à mettre en relation avec notre morale. Eviter les amalgames c'est aussi, en la matière, être capable de ne pas porter un regard globalisateur. Sinon, en cherchant à la rapprocher de notre société, que penser de la scène que décrit Claude Lévi-Strauss (1981, p559-560) :

« Nous avons nous même assisté, chez les Tupi-Kawahib du haut Madeira, dans le Brésil central, aux fiançailles d'une homme d'une trentaine d'année avec un bébé de deux ans à peine ; il ne se lassait pas de l'admirer, et de faire partager ses sentiments aux spectateurs. Pendant des années, sa pensée allait être occupée par la perspective de monter un ménage ; il se sentirait réconforté par la certitude, grandissant à ses côtés en force et en beauté, d'échapper un jour à la malédiction du célibat. Et dès à présent sa tendresse innocente s'exprimait par

d'innocents cadeaux. Cet amour, déchiré, selon les critères, entre trois ordres irréductibles : paternel, fraternel et marital, n'offrait, dans un contexte approprié, aucun élément de trouble et rien ne pouvait deviner en lui une tare, mettant en péril le futur bonheur du couple, et moins encore, l'ordre social tout entier ».

Ne pas vouloir s'en tenir à une stricte approche structuraliste (comme c'était le projet de l'auteur), mais chercher à transposer ces résultats à nos coutumes ne peut que déboucher sur des contre-sens. Il faut cependant reconnaître que si notre regard peut s'étonner de telles pratiques, celui de ces sociétés peut tout autant s'interroger sur les nôtres. La « transposition culturelle » n'est pas possible. Chaque société repose sur des croyances, des rites, des normes, des valeurs, des modèles (Tylor, 1871).

Ainsi, des données anthropologiques concernant les rites de passage ou le caractère sacré de la sexualité ont été souvent « récupérées » et mises en avant dans des ouvrages prenant la défense des homosexuels. Or, les masturbations collectives et autres techniques prennent surtout sens à l'intérieur de « rites » qui les dépassent et ne sont pas de véritables choix homosexuels. Ces références sont tout autant abusives que la transposition des « branlotages » observés chez les Bonobos¹ (Zwang, 2002, p119). Dans ce dernier exemple, le titre de l'ouvrage parachève la confusion : *Aux origines de la sexualité humaine*.

J'ai été le témoin de l'emploi de l'ensemble des arguments évoqués lors d'une réunion associative qui se voulait très sérieuse. Les données avancées en direction de parents s'interrogeant sur la « normalité » de la sexualité de leurs enfants, se voulaient être rassurantes en fonction de la logique précitée : l'homosexualité est « naturelle » chez l'animal et chez l'homme. Nous retrouvons, en 2003, de tels propos sous la plume de Bruno Merz². « *On a souvent reproché aux relations homosexuelles d'être contre-nature. Tentons d'examiner ce qu'il en est...[et traitant du caractère naturel de l'homosexualité]...Il dépasse même notre espèce : on observe, chez nos frères les animaux, des rapports sensuels entre mâles et entre femelles* ». Beaucoup de rhétorique peu de science.

¹ Les Bonobos sont des primates chez qui la socialisation et le respect de la « hiérarchie » passent par de nombreux contacts sexuels.

² Sagaie n°9, Le magazine de la vie et de la cultures homosexuelles à la Réunion, février-mars 2003, p10.

1.6.2) Légitimation par le mal subi : martyrs et persécutés

Au même titre que les arguments d'ordre anthropologiques ou éthologiques, la déportation d'homosexuels lors de la dernière guerre mondiale de 1939-1945 fait l'objet d'une mise en avant. Il n'est évidemment pas de mon propos de la nier mais d'en préciser l'ampleur.

La seconde guerre mondiale fût le théâtre d'opérations de déportation et d'extermination par l'appareil de répression nazi (et par la suite soviétique). Les raisons de ces crimes étaient multiples. Les individus concernés étaient classés en fonction du motif de leur déportation. Le signe le plus tristement connu est l'étoile jaune. Le triangle rose était l'insigne caractérisant le prisonnier déporté en raison de son homosexualité. Aujourd'hui, le travail de mémoire de ces crimes se perpétue au travers d'associations. A ce titre, en 1994, certains militants ont voulu célébrer la mémoire des martyrs homosexuels en s'associant aux cérémonies de commémoration des victimes de la déportation. Ils en ont été éconduits par les autres associations au nom du respect de la réalité historique et de l'anti-propagandisme (Martel, 2000, p567). Qu'en est-il exactement ? Lorsque le discours de militants français de la cause homosexuelle évoque ces martyrs, s'agit-il d'une manœuvre de récupération ? Il est certes possible de penser, qu'au motif d'une mesure de protection de l'identité, il y a eu une sous déclaration¹ de certaines raisons d'internements consécutifs à la répression SS. Pollak (1993, p37) ouvre une piste lorsqu'il écrit :

« Le silence des victimes internées officiellement pour des motifs autres que politiques reflète une nécessité de bien se situer par rapport aux représentations dominantes qui valorisent les victimes de la persécution politique plutôt que les autres ».

Mais même pour ceux qui le souhaitaient, il était difficile de faire reconnaître le motif réel de leur déportation. Ainsi, l'alsacien Pierre Seel (1994), interpellé en raison de son homosexualité, demande la guerre finie à bénéficier du statut de déporté pour pratiques homosexuelles, ce qui lui est refusé . Selon l'administration, l'homosexualité n'a pas été un motif de déportation. *In fine*, il obtient le statut de déporté politique (et non d'homosexuel). Est-ce à dire que de nombreuses causes de réclusions ont été modifiées après coup et sont

¹ Sous déclaration des internés eux-mêmes déjà largement submergés par l'épreuve sans y ajouter celle de la honte.

passées d' « homosexualité » à « raisons politiques » ? Là encore la lecture de Pollack (1993 p37) est éclairante.

« Certaines victimes de la machine de répression de l'état SS, les criminels, les prostituées, les asociaux, les vagabonds, les gitans, les homosexuels ont été consciencieusement évités dans la plupart des mémoires encadrées et n'ont guère eu de parole dans l'historiographie »

Tomber sous le coup de la loi suite à une infraction n'est en rien être une victime de discrimination sexuelle (sauf si la loi elle-même est discriminante¹) ; c'est simplement être un citoyen comme un autre. Par contre, être « victime d'une injustice » permet de demander une réparation. En se positionnant en tant que minorité persécutée au même rang que d'autres, le groupe homosexuel attend les mêmes excuses, à commencer par une réparation de leur dignité bafouée. La communauté opprimée renvoie l'opresseur à un devoir de conscience qui le place en débiteur vis-à-vis de l'opprimé. La minorité envoie un signal fort à l'intention de la majorité « opprimante ». Vous qui nous avez opprimés et qui voyez ici les victimes, vous nous devez maintenant reconnaissance et vous devez même participer à la défense de nos droits. Les « martyrs » sont autant de catalyseurs affectifs de la cause. Maurice Halbwachs (1968) évoque l'importance de la mémoire collective dans la mesure où elle renforce la cohésion du groupe. Pour exister, celle-ci doit revêtir en effet deux aspects. Représenter une *communauté affective* partagée et une *entité identitaire* dans laquelle chacun retrouve une part de lui-même.

Lorsque l'on évoque ces déportations, de qui parle t-on ? Etablissons la distinction terminologique entre les camps de concentration² dans lesquels les déportés étaient rassemblés³ et les camps d'extermination⁴ dont la vocation était *la solution finale* : l'assassinat en grand nombre.

Concernant la déportation d'homosexuels, le port du triangle rose a été une réalité, mais les déportés pour motif d'homosexualité n'auraient pas été dirigés vers les camps d'extermination (Plant, 1986). D'après Richard Plant, le taux de mortalité en camp de concentration était certes plus élevé chez les homosexuels (60%) que chez les autres groupes.

¹ Or, l'interpellation pour raison d'homosexualité s'inscrivait dans le cadre légal de la loi de certains pays.

² Les motifs d'incarcération étaient diverses.

³ Ceci ne supprime pas une issue fatale mais pas en tant qu'objectif rationalisé.

⁴ Essentiellement destinés aux juifs et autres populations indésirables aux yeux des Nazis.

Le nombre de disparus avancé est de 20 000 (Plant, 1986). Il semblerait néanmoins que la déportation pour raison d'homosexualité n'ait pas été pratiquée en France. L'Alsace n'était plus Française et la législation en vigueur était celle du Reich dont elle faisait partie¹. Le conflit des interprétations repose sur cette distinction : la France n'aurait pas pratiqué la déportation d'individus pour raison d'homosexualité et ce *a contrario* d'autres pays sous entière domination nazi. Le seul témoignage de déportation pour raison spécifiquement homosexuelle est celui de Heinz Heger (1981). Ce témoignage est cependant controversé. Il persiste un doute quant à son authenticité (Martel, 2000, p570)

Pour ce qui est de l'extermination, d'après Martel (2000, p568-572) aucun homosexuel ne semble avoir été exterminé pour raison d'homosexualité. Pour autant, ceci ne doit pas occulter que dans d'autres pays de l'Europe de l'Est, le fait de déportation pour homosexualité a été une réalité. Ces individus étaient toutefois considérés comme des prisonniers déportés de droit commun.

Dernièrement Jean Le Bitoux (2003, p411-415) mentionne des rencontres avec des historiens allemands. Ces derniers font référence à des déportés français et alsaciens pour raison d'homosexualité. Tous internés sous le coup du paragraphe 175². Ces résultats contredisent les précédents et portent à la confusion. Il est donc bien difficile dans ces conditions de tirer des conclusions définitives et neutres.

1.7) Conclusion de la première partie

La première partie souhaitait répondre à la question : Qu'est-ce que l'homosexualité ? L'ensemble des éléments avancés jusqu'ici incite à prendre de la distance avec les préjugés. Dans homosexualité il y a le mot sexualité, ce terme renvoie à des pratiques sans pour cela s'y résumer. Pour nous, un individu a une sexualité homosexuelle dès lors qu'il ressent à la fois une attirance physique pour un individu adulte identifié de même sexe que le sien, et éprouve l'envie de « concrétiser » cette attirance. La satisfaction de la libido peut relever d'un processus où le désir n'a pas comme unique motivation la recherche d'un plaisir gratuit sans engagement ni état d'âme. Bien souvent, la sexualité ne se résume pas au sexe ou à des

¹ Le procès des SS ayant exterminés les habitants d'Oradour sur Glane le 10 juin 1944 mentionne plusieurs Alsaciens enrôlés de force. Par ce fait, l'argument atténue le crime « intra nation » de Français qui auraient massacré des Français.

² Texte permettant l'interpellation pour cause d'homosexualité durant la période Nazi et entrant dans une perspective eugéniste pro-arienne.

techniques. De fait, les classifications destinées à ordonner les différentes homosexualités se sont centrées à l'excès sur les pratiques sexuelles. D'une part la sexualité n'est pas figée; d'autre part elle est en relation directe avec des formes de socialisation et des modes de relation (distribution ou choix des rôles, luttes pour le pouvoir, pour sa liberté, pour l'égalité, au sein des couples et de la famille). L'homosexualité est présentée comme une autre voie par rapport au couple et à la famille traditionnelle. Voie différente dans la mesure où les homosexuels refusent de se voir appliquer les modèles issus de l'hétéronormativité.

Dans un domaine surinvesti normativement, il est très difficile de trouver des connaissances neutres. Si l'expérience vécue est un gage d'implication, elle peut également conduire à la partialité et au penchant à la victimisation. Dans cette optique, le vécu peut exacerber le ressenti de l'injustice. Il transforme alors le « *plein emploi de la subjectivité* », propre à la recherche de neutralité prônée par Edgar Morin (1985), en une sorte de croisade militante. Un autre travers serait de refuser la pratique homosexuelle comme une aspiration profonde de l'individu et la réduire à des facteurs extérieurs à l'individu. Thomas Speare (1995, p142) évoque l'homosexualité comme « *un vice européen affligé aux africains* »¹ Un bon exemple de ce biais est offert par le mémoire de maîtrise de sociologie de Charles Gueboguo (2002) (« *les manifestations et l'analyse de l'homosexualité au Cameroun* »). Les conclusions renvoient la pratique homosexuelle à des facteurs externes tels la crise sociale et l'appauvrissement (avec pour corollaire la prostitution masculine), le relâchement dans l'éducation, l'appartenance à des groupes ésotériques, l'introduction des mœurs occidentales. Tous ces facteurs expliqueraient l'émergence de l'homosexualité masculine au Cameroun.

Les résultats guident le lecteur vers une conclusion qui ôte toute responsabilité aux homosexuels eux-mêmes. L'orientation sexuelle n'est plus qu'un instrument, un moyen de gagner de l'argent, de favoriser son ascension sociale ou même de pérenniser l'existence de milieux ésotériques ! Les homosexuels camerounais existent mais leur désir homosexuel semble absent. L'association entre homosexualité et prostitution est allègrement effectuée en reprenant une phrase de Maurice Lever : « *Lever n'avait donc pas tort d'affirmer que « le territoire de l'homosexualité a toujours été colonisé par la prostitution. » (1985 : 228)* »². Selon ce travail, tout mène à penser que l'homosexualité est une sorte de fléau inhérent au

¹ SPEARE Thomas, Jouissance carnavalesque : représentation de la sexualité, in CONDE Maryse COTTENET-HAGE Madeleine (1995).

² Extrait du mémoire dans le paragraphe « II- A. BISTROTS, RESTAURANTS ET CLUBS HOMOPHILES DE DOUALA ET YAOUNDE ».

modernisme, une propension de la culture occidentale et une conséquence de sa propagation. L'honneur du Cameroun est sauf...

En outre, être homosexuel n'impose pas d'être exclusivement homosexuel. Le désir homosexuel n'est pas la condition *sine qua non* de l'homosexualité. Il n'y a pas systématiquement incompatibilité entre le désir homosexuel et le désir hétérosexuel. Si l'orientation du désir par la socialisation est très probable, il ne faut pas minimiser son caractère transgressif. Le désir n'est pas très docile.

Nous estimons que toute personne ayant eu plus d'un rapport homosexuel effectif peut être considérée comme ayant une sexualité homosexuelle sans pour autant se prévaloir du qualificatif d'homosexuel. Nous établissons ainsi une distinction entre une *sexualité homosexuelle*, qui relève de la pratique de techniques sexuelles en relation avec un partenaire sexué et le qualificatif *homosexuel* (« gay » ou « queer » suivant l'engagement de la personne dans cette voie), qui recouvre plus largement la personnalité et les interactions globales d'un individu.

Deuxième partie
Problématique et Méthodes

2.1) Emergence d'une problématique

2.1.1) L'identité homosexuelle, une épreuve permanente

Les modèles d'analyses peuvent prendre des formes binaires, identité pour soi/identité pour les autres, soi intime/soi statutaire (Singly de, 2000). Ils peuvent également être ternaires, auto-perception/représentation/désignation (Heinnich, 1999). Pour autant, l'identité repose pour l'individu non seulement dans ce qu'il fait et sur ce qu'en pensent les autres, mais aussi dans ce qu'il s'imagine pouvoir devenir. Le patrimoine des « sois possibles » (Kaufmann, 2004) laisse l'avenir de l'acteur plus ou moins ouvert. Or, à La Réunion, se déclarer homosexuel réduit sensiblement le nombre des « sois possibles ». Il s'agit, contrairement à ceux pour qui l'identité sexuelle est une donnée qui va de soi, de poursuivre un long apprentissage. Pollak (1993, p184) avait eu cette belle formule : « *On ne naît pas homosexuel, on apprend à l'être. La carrière homosexuelle commence par la reconnaissance de désirs sexuels spécifiques et par l'apprentissage des lieux et des façons de rencontrer des partenaires* ». Cette identité n'est pas liée au seul fait de l'orientation sexuelle mais à tout ce qu'elle va conditionner, hypothéquer, et rendre plus difficile. Elle se vit comme une épreuve. Même quand elle repose sur des savoir-faire aguerris (par exemple, être capable d'identifier aisément un partenaire éventuel, être capable de donner le change en milieu hétérosexuel...), elle reste une épreuve.

Cette identité se décline au pluriel. Du macho bodybuildé à la folle, du *queer* à la *drag queen* ; que de sous-identités nourrissent ce « groupe » ! Il nous fallait donc nous limiter. L'intitulé de cette thèse (« *Contribution à l'analyse de l'homosexualité à La Réunion* ») veut témoigner de toute la prudence (et de toute la modestie) que j'ai dû entretenir en travaillant sur un objet si complexe. L'ensemble des questions cherchant à envisager les conséquences des pratiques sexuelles sur la vie de couple ou la vie de famille se sont transformées en un questionnement restreint mais spécifique aux tabous très prégnants à La Réunion : comment faire pour vivre son homosexualité quand le « Gay way of life » semble interdit ou inaccessible.

Lorsque l'on effectue une recherche sur l'homosexualité, que chercher et sous quel axe ? Quelles méthodes employer ? L'observation de l'intime n'est pas chose aisée : impossible de tenir la bougie (Legall, 1997). Dès lors, comment accéder aux pratiques sexuelles autrement que sous formes de récits ?

S'agissant des homos et dans l'optique d'une plus large étude de leurs relations sociales, quels facteurs privilégier : leur apparente frénésie d'expériences et de rencontres ? Quels sens accorder à des facteurs plus classiques comme la mobilité (facilitée par l'absence de contrainte familiale), ou le pouvoir d'achat (souvent supérieur à celui des hétéros du fait d'absence d'enfant à charge) ? En fait, n'est-ce pas autant de points communs avec la vie des célibataires en général ; toutes sexualités confondues ? Où est le particularisme homosexuel ? Tous les homos partagent-ils un même mode de vie ? Si c'est le cas, le font-ils suivant une même logique ? A vouloir tout classer, il y a un risque de tomber dans le piège de la taxonomie outrancière. L'orientation sexuelle est-elle une caractéristique suffisante pour discriminer les us des homos de celles des hétéros ?

La vision structuraliste de *La distinction* (Bourdieu, 1979), croisant les capitaux culturels et économiques pour définir les classes sociales, leur goûts stables et univoques (sous l'effet des habitus), a donné lieu à certaines caricatures comme celle de l'ouvrier bourru et inculte aimant le foot et la bière. Rétrospectivement, la critique de cette sociologie, elle-même critique, est facile et sans grand risque ; nous ne souhaitons pas nous engager sur ce terrain (Lahire, 2004). Pour autant, il ne s'agit pas de cautionner les excès classificateurs au sujet de l'orientation sexuelle. Elle ne permet pas, sauf au risque de vouloir surgénéraliser des exemples, de faire émerger des modes de vie systématiques.

L'enquête ACSF (Spira, 1992) fournit un exemple de ce risque (présent même dans les travaux quantitatifs les plus sérieux), quand elle révèle que le nombre de partenaires est plus important chez les homosexuels que chez les hétérosexuels. Cette donnée brute s'appuie sur des protocoles qui pourraient être eux-mêmes questionnés. A-t-on comparé le nombre de partenaires sexuels chez les célibataires (homos ou hétéros) appartenant à la même tranche d'âge (oui) avec des moyens financiers identiques (non) ? Il conviendrait de se demander d'une manière plus générale : qu'est-ce qui caractérise ce nombre de partenaires : le besoin de changement ? L'envie d'une activité sexuelle variée ? La recherche de la performance ? Une instabilité psychologique ? Le fait d'être homo entraîne-t-il comme corollaire une sexualité importante ou est-ce une appétence sexuelle importante qui débouche sur l'homosexualité ? Aucune donnée ne prouve que les homos ont plus besoin de sexe que les hétéros. Si c'était le cas, comment classer les couples libertins qui en une soirée partagent leurs ébats sexuels avec plusieurs autres, et ce plusieurs fois par mois ?

Il est souvent fait référence à la réussite scolaire des homosexuels au titre de moyen de libération, d'instrument d'évasion du contexte familial et social. Dans cette logique, où

positionner les non diplômés ? Il faut dépasser les simples clichés au risque de porter des ceillères.

Au quotidien, les homos comme les hétéros travaillent, paient des impôts, ont des loisirs, font de la politique et participent à la vie citoyenne. A moins de vouloir extrapoler des stéréotypes avec un subjectivisme normatif extrême, il devient dès lors difficile de faire la part des choses entre ce qui est spécifiquement lié à l'homosexualité et ce qui ne l'est pas. Là comme ailleurs, il faut se méfier de la première impression. La déduction sur l'impression visuelle globale peut être trompeuse.

Le premier exemple illustrant ce propos est tiré de la presse locale¹. Deux hommes sont nus. Le premier passe le bras par dessus l'épaule de l'autre qui est assis entre ses jambes. Ils sont quasiment côte à côte. Les corps sont en contact. Ils exposent leur musculature. Un large tatouage apparaît sur le fessier droit du premier. Tous deux fixent l'objectif dans un regard profond. On ne peut nier une recherche artistique de la part du photographe et des modèles. Cette photographie, découpée et extraite de la page des sports n'est pas du tout ambiguë : il s'agit a priori de deux homosexuels. Replacée dans son contexte, on apprend qu'il s'agit de deux internationaux de l'équipe de France de rugby. Le cliché provient du calendrier officiel du XV de France.



Photo 1: Cliché artistique.

Autre exemple, celui de la surgénéralisation qui conduit à voir partout les effets de l'homosexualité. Donner pour « résultat de l'homosexualité » une importante proportion de bacheliers à la raison que ceux-ci ont de bonnes trajectoires scolaires « *notamment chez les individus d'origine populaire qui cherchent à échapper à l'hostilité de leur milieu* » (Messiah, Mouret-Fourme in Spira, 1992, p1365), revient à vouloir trouver ce que l'on

¹ Le Quotidien de la Réunion, tirage du jeudi 6 novembre 2003, p47, article « Michalak s'impose en vrai patron ».

cherche. Le postulat « les homosexuels sont studieux » se passe dans ce texte de vérifications approfondies.

Il s'agit certes de restituer du vécu et de tenter de le comprendre, mais certainement pas d'en tirer des règles. Il ne s'agit pas non plus de renvoyer dos à dos deux populations construites artificiellement (homo-hétéro) sur la base d'une orientation sexuelle. L'erreur serait non seulement faire le jeu de certains acteurs mais également rentrer dans une logique de partialité en créant une dichotomie. Nous l'avons observé, seuls quelques communautaristes orthodoxes revendiquent le clivage au titre d'élément à la fois identitaire et défensif. Notre propos n'est pas de prendre position, ni même d'envisager qu'il puisse y en avoir une à adopter.

Dans la mesure où aucune donnée issue d'une recherche universitaire concernant l'homosexualité à La Réunion n'était disponible au début de ma thèse, c'est en *terra incognita* que s'est amorcé ce travail. Toutes les données « extérieures » émanant de travaux concernant la France métropolitaine, ou en provenance de l'étranger, ne me paraissaient pas directement transposables. Pourtant La Réunion est un département français, la loi y est la même qu'en métropole. Mais c'était insuffisant pour établir d'emblée une indistinction des différentes formes d'homosexualité. S'il n'y avait pas similitude, pouvait-on identifier des facteurs de spécificités ?

Le peuplement pluriethnique de l'île de La Réunion a débouché à ce jour sur une société au sein de laquelle chaque « population » marque ses différences tout en acceptant celles des autres. Evidemment, aucun de ces groupes ne se singularise par des pratiques sexuelles. Partant de ce constat, l'homosexualité à La Réunion revêt-elle une particularité ? Le contexte insulaire et/ou créole ont-ils des influences dans la façon dont les individus se déclarant homosexuels vivent au quotidien leur homosexualité ? Leurs habitudes ? Leurs joies ? Leurs craintes ? Cette vie s'inscrivant dans des lieux spécifiques, une description ethnographique tentera d'apporter des éléments de compréhension du quotidien.

La méthode inductive ne doit pas pour autant occulter les intuitions, quand bien même relèveraient-elles du truisme. Le chercheur doit savoir où chercher, il « ... *n'à pas seulement à placer ses filets au bon endroit et à attendre qui viendra s'y jeter. Ils doit se montrer chasseur dynamique, talonner sa proie, la diriger vers les rets et la poursuivre jusqu'en ses derniers retranchements* » (Malinowski, 1989, p65). D'où la présence d'hypothèses comme stimulant.

L'hypothèse générale sera que, s'il n'y a pas de différence fondamentale entre la vie homosexuelle à La Réunion (département français) par rapport à celle de la France métropolitaine, il existe tout de même des particularismes (fort tabou, isolement accentué, absence de véritable communauté).

L'hypothèse secondaire est que ces particularismes sont inhérents au contexte insulaire et à la créolité. L'insularité favoriserait la proximité et limiterait l'anonymat. Le souci de se conformer à la norme dominante sous le regard des autres en serait avivé. La créolité induirait des valeurs morales locales liées à l'influence très forte de la religion.

L'ensemble déboucherait sur la peur de la rumeur et la crainte du *la di la fé*. La conséquence serait à la fois une sous-déclaration de l'homosexualité et une « hypocrisie » moraliste sur un sujet tabou. Ce n'est pas tant la pratique d'une sexualité homosexuelle qui pose problème que l'homosexualité. La première relève de la sphère de l'intime alors que la seconde suppose une affirmation.

2.2) Questions de méthode

Les deux difficultés auxquelles je me suis confronté ont été, d'une part de trouver une méthodologie compatible avec mon refus de parti pris et d'autre part dépasser ma crainte de l'observation participante.

2.2.1) Neutralité axiologique

Plus un sujet est surinvesti normativement, plus la neutralité axiologique s'impose. Dénoncer l'homophobie tout en acceptant de poser les questions qui dérangent sur l'homoparentalité suppose en effet de ne pas prendre parti. Au cours de mon observation participante, j'ai eu l'occasion d'être confronté à la discrimination comme les homosexuels en font les frais au quotidien (par exemple en rencontrant des difficultés administratives accrues pour le prêt de salles, ou en essuyant des refus d'attribution de subventions, ou

encore plus prosaïquement en subissant des insultes¹). La blessure de l'amour propre et la conscience de subir un mauvais traitement renforcent l'envie « d'épouser la cause », d'abandonner la neutralité. Il m'a fallu rester vigilant dans l'analyse de mes conduites et de mes élans

Sans renier ma subjectivité, il était pour moi impensable que ce travail devienne un plaidoyer pour la cause homosexuelle. La démarche empathique supposant la mobilisation de puissants affects relationnels, prendre du recul dans la restitution des données devenait « encore plus » indispensable. Plus on est proche sur le terrain, plus il faut prendre du temps pour se distancier dans l'analyse.

Craignant le syndrome de Stockholm, j'ai donc fait de nombreux retours réflexifs, faisant fréquemment le point sur mon questionnement et sur sa neutralité. Soutirer des confidences de mes interlocuteurs m'a également posé un douloureux cas de conscience. En cherchant « à plaire » et à correspondre aux attentes des individus rencontrés aux fins de l'enquête, en jouant plus ou moins un rôle proche de leur souhait, n'étais-je pas en train d'abuser de leur confiance ?.

2.2.2) L'accrochage à mon terrain

Hétérosexuel, il me fallait tenter d'appréhender ce qui me séparait du monde homosexuel pour avoir une chance d'y établir des contacts. La camaraderie et l'amitié étant exclues en raison des délais temporels qu'elles exigent, la seule piste rapide à emprunter pour accélérer le lien relationnel était la séduction. Eduqué à ce que les femmes m'attirent, je ne savais pas vraiment comment attirer le regard des hommes. Mes lectures exploratoires me servaient aussi à me documenter sur les goûts corporels des homosexuels. Je me suis aperçu que je n'étais pas si loin d'un objet sexuel hautement désirable. D'une part, j'étais un hétérosexuel accompli, marié de surcroît. Cela répondait à un « fantasme » réputé être celui de la plupart des homos : « se faire un hétéro ». D'autre part, adepte assidu des activités physiques et expert en sports de combat, j'ai un corps musclé et découpé. Dès mes premiers contacts en boîte de nuit, j'ai opté pour mettre la plastique en valeur. Mon corps mais aussi ma gestuelle seraient mes atouts. Cela pouvait sembler à la fois simpliste et

¹ Au cours de mes instants de partage de certaines activités, j'ai été assimilé à un homosexuel et copieusement insulté ou stigmatisé au travers de gestes obscènes de la part de jeunes hommes très souvent sous l'emprise de substances actives et présentant des signes locaux d'une précarité sociale : capital vocabulaire limité, agressivité latente, comportement outrancier, courage dépendant du nombre.

méprisant envers les homosexuels, mais je formulais cependant l'hypothèse que cela serait suffisant à établir mes premiers contacts.

Je me fixais pour objectif de retourner fréquemment au *Queen's Club*, lieu de mon premier contact, pour « tirer sur ce fil » en espérant dérouler la pelote des renseignements. Dans un premier temps, j'ai joué la carte ambiguë du solitaire original, pris en compte une bouteille et apporté une touche de mystère sur ma personne. Un mois plus tard, me présentant à la direction au titre d'étudiant préparant une thèse, j'ai tout de suite établi un dialogue dans une double optique : recueillir des informations sur le milieu homo et identifier les clients si nécessaire. L'option était la bonne. Le gérant m'a brossé un premier tableau du milieu gay, de ses lieux de rencontre, de ses associations. Le barman quant à lui me donnait des renseignements sur les clients, leurs habitudes, leur identité déclarée, leurs goûts. Ces premiers renseignements ont été capitaux en terme de gain de temps et de bévues à éviter. Le gérant étant en journée dans le secteur de la formation et aimant le sport, les conversations ont très rapidement pu s'engager (la bouteille permanente à mon nom aidait la relation commerciale). Le barman était un peu artiste et danseur. Il trouvait la clientèle un peu « coincée ». Aimant moi-même volontiers danser, je cultivais ce contact à travers de fréquentes « joutes chorégraphiques ». Pour ce qui est des « videurs », à ma grande surprise, je n'étais pas si anonyme que cela. Sans pour autant pouvoir identifier l'origine de « la fuite », ils me sollicitèrent pour leur donner des cours de close-combat. Comment avaient-ils appris mon expertise dans ce domaine ? Peut être par l'intermédiaire d'anciens élèves¹ fréquentant le lieux². Mon refus d'enseigner n'empêcha pas pour autant de montrer de temps à autres quelques « trucs ». Ils furent d'autres alliés précieux dans les premiers moments décisifs d'accrochage du chercheur sur son terrain.

Jusque là, rien de bien insurmontable pour un hétérosexuel ; à condition de laisser de côté un certain conformisme, obstacle rédhibitoire à la démarche. Vouloir faire abstraction de son éducation est plus facile à dire qu'à faire, surtout en matière de sexualité. Ne souhaitant pas avoir d'expérience homosexuelle, que pouvais-je offrir en échange aux individus qui accepteraient de s'investir dans mon enquête ?

Dans cette boîte où le niveau sonore ne se prêtait guère à la discussion, je ne pouvais pas accrocher les personnes en parlant. Il fallait donc intéresser le plus de monde possible

¹ J'ai enseigné et formé à la Prévention et la Sécurité en Lycée Professionnel, ce qui a pu donner lieu à des initiations sur des techniques d'intervention.

² Une élève fille, lesbienne, d'apparence masculine était une habituée. Il m'arriva aussi de croiser d'autres élèves « égarés » dans une boîte visitée pour la curiosité.

grâce à mon corps. Loin de tout vertige narcissique, je calculais dans la crainte chacune de mes apparitions. J'ai opté pour des artifices issus de la mode gay.

Panoplie de vêtements moulants et/ou mise à nu de la musculature par diverses astuces (grosses mailles, échancrures, absence de pans de tissu, etc....) ; port de bijoux : tour de cou, bracelets, bagues dans un style efféminé mais non provocant. Ma garde robe ne se composait évidemment pas d'habits de la sorte. N'ayant par les mensurations d'une midinette, j'ai été obligé de me confectionner des vêtements sur mesure.



Photo 2: Confection de tenues uniques et branchées.

Couturier de circonstance (la sociologie mène à tout) j'ai donc soit créé des pièces originales, soit retravaillé celles achetées dans le commerce au rayon femme afin de trouver des habits moulants. En outre, ces vêtements devaient mettre en valeur ma plastique et affirmer un style particulier.

Je dansais avec des gestuelles résolument ambiguës et/ou provocatrices. Mélange d'ondulations et rotations du bassin, mise en jeu des bras avec port choisi des doigts, prises d'attitudes précises de la tête. L'ensemble, exécuté quasiment sur place dans une alternance d'appuis d'une jambe sur l'autre, caricaturait des attitudes lascives, soumises, mais également énergiques, suggestives et entreprenantes. Tous les genres pouvaient s'intégrer au cours de la prestation.

Souhaitant demeurer en solo, pour échapper aux danses en groupe (dans la majorité des cas simulacres de coïts et frottements divers, à deux ou à plus). J'ai choisi de danser sur une estrade surmontant d'environ 50 centimètres la piste de danse. Cet espace faisait 60 centimètres de large pour 2 mètres de long. Il m'assurait le fait d'être vu et, de cette hauteur, j'avais une vue panoramique sur l'ensemble de la salle.



Photo 3 : Estrade du *Queen's Club*

Le refus systématique de partenaire pour danser a permis de me positionner vis-à-vis de la clientèle comme « un mec à part » avec lequel il fallait être « prudent ». Cette distanciation était favorisée par le port de lunettes aux verres mercurisés. Elles me permettaient d'observer sans pour cela que mon regard puisse être « accroché » ou que sa direction puisse être identifiée.

Un simple coup d'œil sur les revues gays, où le muscle et la jeunesse y sont érigés en critères de beauté, m'avait convaincu qu'un corps musclé ne pouvait être qu'un atout. Certes, pour ce qui est de la jeunesse, en ce qui me concerne, l'heure était révolue. Mais il me restait la plastique et la gestuelle. En donnant des indices contradictoires pour entretenir le mystère et laisser ouvertes les interprétations sur mon identité sexuelle, il s'agissait d'attirer la curiosité et de faire de moi un objet de questionnement. Les machos devraient pouvoir me prendre pour une folle en devenir. Les efféminés devraient être appâtés par les muscles. J'ai conscience que de tels propos peuvent sembler bien ridicules ou d'un narcissisme sans retenu. Aussi, je demande au lecteur de faire le même effort d'abstraction de ses préjugés que celui que j'ai été obligé de fournir pour échapper aux miens.

La non-divulgateion, dans un premier temps, des motifs de ma présence aux clients a permis d'entretenir un mystère autour de ma personne.

Cette phase initiale en appelait bien sûr une seconde. Il me faudrait bien entrer en contact avec des individus et leur parler. Mais pour cela il fallait que je fasse d'abord parti des habitués.

Cette étape franchie, et ayant fait le choix stratégique des contrastes, il me fallait, en quittant la piste de danse, me métamorphoser en l'opposé de ce que j'avais donné à voir jusque là. Je devenais alors quelqu'un de sobre, de réservé et de raffiné. Répondre à la demande de sérieux que l'on attend a priori d'un quadragénaire doctorant à l'Université.

Tout en restant original, il me fallait aussi adapter mes sujets de discussion aux différentes personnes. Je devais puiser dans mes anciennes compétences d'enseignant agrégé et dans mes nouvelles tels la couture et le stylisme. En tant qu'hétéro, je devais également entretenir une barrière, discrète mais perceptible, rappelant mon identité sexuelle et excluant toute homophobie. Je souhaitais être perçu comme un hétéro « à part ».

Une interrogation fréquente animait mes interlocuteurs. « Pourquoi avais-je choisi ce sujet de recherche ? ». Plusieurs raisons m'étaient imputées : curiosité malsaine, tendance voyeuriste, recherche personnelle de nouvelles expériences sexuelles. J'ai été vu par certains comme un pervers, par d'autres comme un membre des Renseignements Généraux, par plusieurs comme hétéro en voie de conversion. Mais ces entretiens ont eu une autre conséquence en modifiant l'image que je donnais de moi aux hétérosexuels. Pour nombre d'hétérosexuels, de collègues de travail, en m'approchant des homosexuels, je devenais moi aussi un « pédé » au sens injurieux du terme.

Il m'a donc fallu à la fois me préserver et dépasser ces assignations identitaires, conserver le respect de moi-même, de la distanciation (Bourdieu, Passeron, Chanbardon, 1968) et de la neutralité axiologique. Cette disposition d'esprit était l'unique voie pour un travail de qualité. Ici plus qu'ailleurs les acteurs ont des jugements a priori. Fait déjà évoqué lors des remerciements, puis dans la première partie du travail, ce sujet de recherche reste sur l'île de La Réunion un sujet tabou. L'homosexuel est souvent considéré comme empreint de perversion, d'immoralité. La stigmatisation est donc très tenace.

2.2.3) Des entretiens de moins en moins directifs

J'avais initialement imaginé un long entretien directif composé de 409 questions. Lorsque j'ai essayé de le tester, je me suis aperçu qu'il n'était pour moi qu'une manière maladroite de chercher à parer à toute éventualité. Il aboutissait à l'inverse de ce que je recherchais. Mon objectif était en effet de créer une relation où l'entretien ne devait pas seulement servir à combler ma curiosité mais aussi être un outil réflexif pour l'enquête. J'ai donc abandonné

cette tentative pour m'en tenir à une forme d'entretien semi-directif où j'abordais principalement sept thèmes :

- 1- la construction de l'identité sexuelle et de l'orientation sexuelle
- 2- la vie de couple et les histoires d'amour
- 3- la vie de famille
- 4- les réseaux amicaux
- 5- la vie professionnelle et l'indépendance économique
- 6- le *coming out*
- 7- les questions d'actualité (PACS, SIDA, Homoparentalité)

Ayant fait auparavant la connaissance des personnes à qui je proposais l'entretien, le plus délicat pour moi restait le choix du bon moment et du bon endroit pour la passation. Pour un bon entretien, l'essentiel est la disposition mentale dans laquelle votre interlocuteur l'aborde. Le choix du lieu a été laissé aux individus de l'enquête. La plupart des fois, le lieu de l'entretien a été le domicile des personnes interrogées. Notons que lors de plusieurs entretiens, des propositions ouvertes ou parfois à mots couverts m'ont été formulées, preuve que pour certains des enquêtés je restais une « proie » éventuelle.

J'ai réalisé 23 entretiens dont la durée a pu varier de 1h30 à 11h (en quatre fois). Cette différence était directement liée au besoin d'expression de l'interviewé. J'ai ainsi pu être considéré comme un simple enquêteur (entretiens courts de moins de 2h, 13) mais parfois aussi comme une sorte d'assistance d'écoute (entretien long de moins de 5h, 8, voire très long, 2).

Comme l'a si justement noté Jean-Claude Kaufmann dans « *l'entretien compréhensif* », la compréhension repose sur l'instauration d'une dynamique relationnelle. Il était par conséquent capital que chaque entrevue soit pour le sujet l'occasion de trouver du plaisir à converser avec moi. Plus mon immersion dans le milieu durait, plus les questions liées à l'appareillage des entretiens (grille d'entretien apparente ou non, avec ou sans enregistrement) se réduisaient. Il devenait évident que la présence d'une grille d'entretien était inutile et que la présence d'un micro serait contre-productive.

En situation, je ne me référais par uniquement à la grille d'entretien. Je devais rentrer dans le jeu de l'interaction et écouter sous une forme non-directive les problèmes existentiels de ces individus à l'identité souvent menacée. Leurs besoins de libre expression étaient très

importants. Je devais parfois jouer le rôle du confident ou celui du conseiller conjugal. J'ai été amené à écouter bien au-delà de ce que prévoyait ma grille.

2.2.4) Pour des retranscriptions dans un vocabulaire « réaliste »

Appelons un chat un chat. Le vocabulaire employé par les homosexuels m'a parfois heurté au début de la recherche de terrain. D'ordinaire, les partenaires des couples hétérosexuels ont rarement tendance à discourir publiquement et sans gêne au sujet de leurs organes génitaux ou de leurs zones érogènes favorites ; en tout cas pas avec des mots aussi crus. Dans le monde gay, sitôt dépassé un niveau minimal de confiance, le sexe est un sujet central de discussion abordé avec humour. La référence au pénis est fréquente, non dans une optique exclusivement provocatrice mais dans une sorte de connivence générale mêlant humour, ironie, dérision, tout en laissant place à une éventuelle invitation. La dissociation sexe/sentiment est très présente dans les entretiens. Les homosexuels sont certes capables d'aimer mais avec pudeur et inquiétude. Pour autant, ils « baisent » en se racontant avec emphase et frivolité. Le vocabulaire employé est donc le fruit d'un très complexe mélange fait d'ostentation et de mécanismes de défense.

J'ai rencontré deux types d'approches verbales du sexe. Le premier repose sur l'allusion au plaisir sexuel. Par exemple, s'agissant une file d'attente, un homosexuel plaisantera associant la taille de la file à la longueur d'un pénis : « même si c'est fastidieux, je les préfère longues », « plus c'est long, plus c'est bon ». Notons que ce genre d'humour est très fréquent dans les conversations entre interlocuteurs identifiés. De plus, la maîtrise du second degré dans le domaine de la métaphore « para sexuelle » est systématique. Dès qu'il s'agit de sexualité, la subtilité dans le langage est un trait commun aux conversations entre homosexuels. La capacité à évoquer sans nommer relève tant d'une forme de distinction que de l'apprentissage de la prudence.

Le second type cite le sexe directement, dans une forme de rupture avec la bienséance de la séduction hétérosexuelle. L'aspect abrupt de l'invitation (qui n'est pas contradictoire avec la maîtrise du second degré) rompt avec les stratégies employées entre partenaires hétérosexuels lors de la drague classique. Nombre d'homosexuels, même les plus raffinés, se passent, dans ces moments là, des subtilités du langage au deuxième degré ou des métaphores. Un style sans ambages prévaut : « Comment est ta queue ? » (dans une

perspective anatomique et fonctionnelle), « tu n'as pas envie que je te suce ? », « t'as un joli cul » sont autant d'expressions mettant en avant le désir sans pour cela être calomnieuses. L'interlocuteur sait qu'il lui est donné la possibilité d'entrer dans une relation sexuelle immédiate et gratuite dans tous les sens du terme. Il est l'objet sexuel désiré. S'il refuse, les choses en restent là, sans offense pour lui, ni rancœur pour l'autre.

J'ai choisi un mode de restitution employant le vocabulaire des individus de l'enquête. J'ai opté pour dire les choses avec leurs mots, non par souci de provocation mais parce que cela m'a semblé la seule manière de rendre compte de leur culture. Les descriptions des situations seront tout autant réalistes¹.

Notons de plus que l'emploi du masculin pourra par moment paraître confus et dérouter le lecteur. Untel sera défini parfois avec « Il » parfois avec « Elle ». En fait, le masculin et le féminin pourront qualifier la même personne en fonction de la manière dont elle ou il se définit sur le moment. Certains acteurs mènent des existences où l'identité est flexible, le genre grammatical se devait lui aussi de l'être.

2.2.5) Une observation participante, jusqu'où ?

J'ai effectué de nombreuses observations ethnographiques dans des milieux différents (associatif, festif orienté gay, spectacles de travestis, lieux de drague). Selon le lieu, j'optais pour être soit spectateur, soit consommateur, soit membre actif voire même co-organisateur. L'immersion dans le milieu, l'observation aussi participante que possible, les échanges compréhensifs en dehors des entretiens formalisés dans un cadre précis, m'ont semblé offrir de nouvelles garanties dans le recueil de l'information. Pour comprendre, il n'est pas indispensable de participer (sinon une sociologie des cosmonautes ou des dictateurs serait impossible), mais le plus souvent, c'est mieux. Loïc Wacquant (2000) décrit par le détail cette démarche et les avantages du partage de l'activité. Restait une question : participer oui, mais jusqu'où ?

Souhaitant conserver une identité hétérosexuelle, je me suis toujours arrangé pour décliner les invitations à la pratique homosexuelle. L'observation la plus coûteuse fût sans nul doute celle du lieu de drague. Il m'a fallu « prendre sur moi » pour en observer le fonctionnement car, pour nombre d'homosexuels, entre la drague et la pratique sexuelle ne

¹ Pour ma part, socialisé par la culture hétérosexuelle et judéo-chrétienne, il m'a fallu un certain temps afin de me rendre compte que le mot « pédé » pouvait avoir plusieurs significations, du mot doux à l'insulte, et ce suivant la personne qui l'énonce et le contexte de cette énonciation.

s'écoule que fort peu de temps. Par conséquent, seule une personne en quête d'expérience sexuelle homosexuelle masculine pouvait « normalement » se rendre sur ces espaces à ces moments donnés. Y aller, regarder et ne rien faire, ne pas respecter les normes internes au groupe, me transformait en « déviant ». Plus que la peur d'être agressé sous quelque forme que ce fût, c'est cette marginalisation qui m'a posé problème.

A l'encontre de toute attente, me contenter de regarder les autres m'a posé sans doute autant de difficultés morales que m'en aurait demandé un passage à l'acte. L'observation n'est pas de tout repos quand elle se heurte à l'éthique. Afin d'éviter d'être surpris et surtout de montrer ma surprise face au spectacle de pratiques sexuelles entre hommes, je m'étais astreint au visionnage de films gays. Au bout de quelques-uns, j'étais sûr de mon impassibilité. Je réalisais plus tard en situation l'insuffisance de ce conditionnement. Il existe une différence énorme entre l'univers aseptisé et immatériel des images d'un film et la confrontation à la réalité.

Comme tout enquêteur, j'ai été confronté à la question de la clôture de mon terrain d'un point de vue temporel. Au moment de la faire, j'ai réalisé que pendant la durée (2 ans) de l'enquête, nombres de situations des acteurs cités avaient changé. De plus, l'enquête, en stimulant l'activité de réflexivité menée par les individus, a parfois eu comme conséquence de modifier leur expérience personnelle. Enfin, le contexte politique et social durant lequel s'est déroulé le travail à lui-même fortement varié. Commencé dans l'accalmie militante (et médiatique) de l'après PACS, il s'est achevé en plein débat de société sur la question de l'homoparentalité.

Troisième partie

Le terrain et ses résultats

3.1) Les lieux : observations ethnographiques

Le choix des sites observés s'est fait sur la base de la plus grande spécificité possible. Il me fallait choisir non seulement des lieux où l'on trouvait des homosexuels mais encore des lieux donnés par eux comme des « hauts lieux ». Il s'agissait de distinguer les lieux de « pleine nature » et les lieux « en ville ». Les sites de drague à Saint Denis ou à Saint Pierre n'étaient pas en cela comparables à celui de la plage de la *Souris Chaude*.

Ce dernier comporte des activités homosexuelles variées tout au long de la journée. Bien qu'ils partagent l'espace avec d'autres groupes sociaux (des surfeurs essentiellement), les homosexuels ont réussi à conserver une permanence au caractère homo de la plage. A la différence, le mode de fréquentation des lieux citadins dépend fortement de l'heure. Espaces publics la journée, ils se transforment la nuit tombée en lieux de rencontre. Ce sont des lieux d'échanges sexuels, basés sur l'anonymat, l'obscurité, l'immédiateté.

3.1.1) La plage de la *Souris Chaude*

Situation et description du site dit de « la *Souris Chaude* ».

Le site dit de « la *Souris Chaude* » se situe après la ravine Trois Bassins à la sortie de la Saline les bains et s'étend jusqu'au *COGHOR*¹. A partir de là débute le site de « la *Souris Blanche* ».



Photo 4: Vue de la zone de la "Souris Chaude"

La dénomination du site viendrait de la présence ancienne de chauves-souris dans la ravine Trois Bassins. Les mammifères sortaient à la tombée de la nuit pour chasser entre

¹ Centre de vacance des personnels hospitaliers.

l'océan et l'entrée de la ravine de Trois Bassins. Une autre étymologie semble remonter aux années 1970. Il désigne un lieu où il était possible de voir des femmes (des « souris ») nues prendre le soleil.

La *Souris Chaude* est une bande d'environ 800 mètres de long circonscrite entre la route nationale et l'océan sur une largeur de 300 mètres en moyenne. La végétation y ressemble à celle de la savane. Des arbres de faibles hauteurs sont épars. L'herbe change d'aspect selon la saison (sèche ou humide). La roche affleure et quelques chemins permettent de se déplacer entre les massifs épineux. Plus proches du rivage, des lianes courent au raz du sol. Entre cette végétation et le bord de mer se présente un sol où alternent galets, sable blanc et massifs de basalte noir formant des petits îlots. Ces sortes d'alcôves permettent de s'étendre (et de s'ébattre) à l'abri des regards.

De jour, assis sur le sol dans cette partie du site, le champ de vision parallèle à l'océan dépasse rarement, 20 mètres. Ces « micro plages » offrent discrétion, sentiment d'isolement et abri au vent. Une fois allongé au sol, l'impression (fausse) d'être seul et « chez soi » est immédiate. Les vagues de l'océan ne laissent que peu de possibilité pour la baignade. Il est toutefois possible de se tremper dans des vasques sablonneuses ou rocheuses, sans risque vis à vis des rouleaux. Nous pouvons distinguer plusieurs zones dont les espaces d'utilisation sont différents de jour comme de nuit.

La journée, le site est partagé entre les surfeurs (qui se concentrent immédiatement après la ravine, soit au nord sur environ 200 mètres) et les naturistes dont de nombreux homosexuels mais de manière non exclusive. Le lieu est public et non réglementé. La cohabitation entre les surfeurs et les autres « occupants » ne se fait pas dans la liesse. Les premiers n'ont de cesse de réaffirmer leur virilité et « n'encadrent pas les pédés ». Ils se plaignent d'être obligés d'observer des hommes nus (confirmé par nous), et parfois même des ébats (jamais vus pour notre part, en journée, alors que nous étions dans l'eau en situation de surfeur). Les seconds voient dans ces hommes aux cheveux longs, au teint hâlé, à la musculature développée, portant des colliers ras le cou ou des bracelets, des « homos refoulés ». Pour s'approprier la plage, les uns comme les autres militent pour un meilleur respect de l'environnement. Les deux parties s'accusent mutuellement de salir la plage. D'une manière systématique, dès qu'une bouteille plastique ou un emballage traîne sur la berge « l'autre camp » est incriminé. La presse relaie la rivalité en publiant des articles aux conclusions incertaines mêlant ragots débridés et accusations sans preuves.

Vers le milieu de la zone est située l'aire de « la grotte ». En forme d'hémicycle, c'est une sorte de fosse de sable emprisonnée par une falaise irrégulière de basalte, parfois abrupte, haute de 5 mètres environ (coté sud), et l'océan.



Photos 5 et 5 bis: Zone de la Grotte (g), intérieur de la Grotte (d)

Vers le centre de la fosse émergent du sol çà et là de petites parois de basalte qui forment des couloirs. Il est à noter que les à-pics de cette fosse sont accessibles et donnent une vue plongeante sur la partie basse. Faisant suite à ce rivage escarpé débute une première plage de sable blanc d'environ 150 mètres de long. La visibilité y est totale. C'est le seul endroit de fréquentation mixte mêlant homos et hétéros. Séparée par une bande rocheuse aisément franchissable d'environ 3 mètres de haut, commence ensuite la dernière partie du site qui est une succession de longues plages similaires les unes aux autres. Les accès sont éloignés de la route et bordés d'habitations. Le naturisme y est pratiqué mais ces espaces ne sont pas « ciblés ».

La nuit, (mis à part quelques samedis soir annoncés comme fêtes pour les surfeurs), le site fonctionne comme un « lieu de drague » et d'échanges sexuels pour les gays. Le parking situé au nord, proche du camion bar qui surplombe le spot de surf, conserve son strict usage d'aire de stationnement. Par contre, si la desserte qui longe la route nationale sert de parking durant la journée, elle se transforme la nuit en lieu de rencontres auprès des véhicules.

Dès le couché du soleil, un incessant va et vient pédestre et motorisé se met en place. Assis sur les capots des voitures ou à proximité, sur des blocs de pierre jouxtant le bitume, des individus attendent, des habitués discutent, d'autres déambulent amorçant un premier constat de l'affluence. Il n'est pas très compliqué de faire une rencontre. Le protocole se limite au minimum : emboîter le pas à distance et suivre un individu. Ce dernier modulera alors sa propre allure de marche pour vous encourager ou vous dissuader. Le suivi pourra prendre l'initiative et amener le suiveur vers un endroit tranquille propice à une suite intime. La question sur la normalité de la démarche ne se pose même pas. En effet, il ne s'agit pas d'un lieu ni d'un moment où cohabitent plusieurs normes comme à pu par exemple le montrer Kaufmann (1995) à propos de la pratique des seins nus. Si on est là, ce n'est pas par hasard ; on sait ce que l'on vient y chercher ; les autres présents ne sont pas différents de soi.

La fréquentation du site, de jour.

La journée, le site est très sauvage, homos et hétéros s'adonnent au plaisir du bronzage intégral. Chacun à sa place comme décrit en amont. Ces habitudes sont assez strictes mais les « nouveaux » ou les individus de passage peuvent commettre des erreurs dans leur installation. Elles sont rectifiées au plus tôt car il n'est pas possible à un individu de ne pas remarquer la fréquentation spécifique des différents emplacements. Côté Saline les bains, seuls des hommes exposent leurs organes génitaux « sans pudeur » ; c'est à dire par exemple, sans suivre les injonctions de contrôle des mouvements évoqués par Kaufmann (1995). Ensuite, sitôt les étendues de sable, la population se mixte et des femmes (rare) ou des couples homme-femme apparaissent. L'irruption d'une femme dans les espaces essentiellement masculins se traduit par deux types de réactions très visibles. De la part des homos, les tentatives de rejet sont observables. Mais autre réaction, il s'opère un regroupement quasi instantané de voyeurs et autres exhibitionnistes hétérosexuels. En effet, le lieu est le seul espace de l'île où les voyeurs et/ou exhibitionnistes peuvent à la fois observer et se masturber au vu et au su de qui veut prendre le temps de s'intéresser à eux. Mon épouse et moi-même en avons fait la singulière expérience au tout début de mes observations.

Les observateurs observés

Mener une observation sur une plage homo n'est pas de tout repos. Par deux fois mon épouse me demanda de partir tant la pression des individus présents devenait difficilement

supportable, même à des fins de recherche. La première fois, en semaine, vers onze heures, nous nous étions étendus nus en zone homo à l'abri de rochers. Nos corps n'étaient pas visibles pour un passant, même proche. Un homme de type cafre vient alors se positionner devant nous, à moins de trois mètres. De taille moyenne, d'allure sportive mais « enrobé », la trentaine, cheveux ras, sans trace de maillot, l'individu nous observe avant de prendre place à nos pieds. Après avoir disposé sa serviette dans le prolongement des nôtres, il s'étend sur le dos. Sa tête appuyée contre un rocher, il nous regarde franchement mais à l'abri de lunettes de soleil, la visière de sa casquette rabaissée le plus possible. Jambes écartées, il exhibe ses parties génitales en passant de temps à autre la main dessus, comme pour vérifier qu'elles sont toujours là. J'observe de temps à autres l'attitude afin de pouvoir confirmer la démarche volontaire jusqu'à ce que mon épouse, mise mal à l'aise par les regards en notre direction, me demande de partir. Avant de quitter le lieu, j'ai pu aisément vérifier que la plage n'était en rien encombrée ni saturée de personnes (nous étions seuls sur plus de 100 mètres carré).

La seconde expérience fût encore plus difficile pour mon épouse. Toujours en pleine semaine, cette fois-ci vers neuf heures, nous avons choisi un lieu où personne n'était présent. A la limite entre la zone homo et la première plage, en direction de la Souris Blanche, nous étions à l'abri des regards entre l'océan et les rochers (la notion l'isolement dans ce lieu est très relative et, bien que sur le qui-vive, on s'y fait régulièrement surprendre par les voyeurs). Sitôt installés, des passants habillés ou des pêcheurs à la canne, surgissent de nulle part. Je persuade un temps mon épouse de rester. Peu après, un homme s'approche de nous. C'est un cafre d'une quarantaine d'années. Il est grand, corpulent, cheveux courts et bouclés. Sa moustache taillée et relevée aux extrémités lui donne un air sérieux et raffiné. Il semble surgir tout droit de la belle époque. Sa tenue vestimentaire se réduit à un short d'athlétisme. Il vient se positionner à une distance d'environ cinq mètres de nos pieds, quitte son short, s'appuie sur un rocher au bord de l'eau et commence à se caresser la verge. En « demi-érection », sans nous quitter du regard, il continue de se masturber lentement comme pour passer le temps, sans gêne ni retenue. Interloqué par autant de liberté, je m'assois et dirige mon regard vers lui. Cela n'interrompt pas son action. Mon épouse s'aperçoit du manège et me demande de partir sans tarder, ce que nous faisons. Une fois éloignés, après une minute de marche, je vérifie si l'homme persiste dans ses actes. Que nenni, ce dernier n'est déjà plus là.

Que tirer comme conclusion de ces péripéties ? Tout d'abord, et mon couple en a été « victime », les exhibitionnistes ne prennent pas de gants. Sans accessoire, ils repèrent leur

cible et l'abordent pour vivre leur fantasme. Les voyeurs les plus complexés peuvent se servir de prétexte, en l'occurrence celui de la pêche à la ligne. Equipés d'un matériel minimal, des individus viennent prétendument taquiner le poisson mais leur regard est tourné vers la plage. La mobilité de ces soi-disant pêcheurs est tout à fait différente de celle des pêcheurs habituels. Les faux-pêcheurs se déplacent beaucoup plus le long du rivage et repassent souvent aux mêmes endroits à quelques minutes d'intervalle. En terme de différenciation ethnique, les « pêcheurs » à la ligne étaient tous de type cafre, sans exception. Quant aux exhibitionnistes qu'il m'a été donné d'observer tout au long de mes séjours sur le site, ils sont également majoritairement (mais pas exclusivement) de type cafre¹.

Impossible bien sûr de dégager des généralités ethnologiques à partir de ces quelques observations. Il est cependant possible de signaler la présence sur l'île d'individus autochtones attirés par le voyeurisme et l'exhibitionnisme. Sans que rien ne vienne le confirmer, il se peut que ces actes soient la conséquence de misère sexuelle. Misère d'une libido non assouvie mais également misère affective, symptômes d'un manque de confiance en soi et dans sa capacité à séduire par les registres habituels. A moins qu'il ne s'agisse plus simplement de « s'approprier » indirectement des proies « hors de portée ».

Fréquentation du site, de nuit.

La nuit, les homos cantonnent leurs pratiques sexuelles du cap de la Ravine Trois Bassins à la première plage. Des couples hétéros viendraient soi-disant s'ébattre avant la première plage mais je n'en ai jamais observé directement. Sitôt la tombée du jour, la fonction sexuelle de la plage saute aux yeux, paradoxalement, en raison de la diminution de la visibilité. Dans la nuit tous les chats sont gris et s'adonnent aux joies du sexe sans détour ni dissimulation. Garanties d'un anonymat total, les pulsions se manifestent. La perte de luminosité plongeant le site dans un univers monochrome s'accompagne d'une amplification des autres sens dont l'acuité auditive. Mais tout est fait pour ne pas troubler le silence. Notons que ce calme est en totale rupture avec le fond sonore qui berce les lieux d'activités nocturnes du reste de l'île. Ce manque de visibilité n'occulte pas pour autant la présence de signes. Un code d'interaction différent s'instaure, code réservé aux initiés. Seuls les gestes demeurent signifiants. Le corps et ses comportements s'expriment.

¹ Pour nous, un cafre est un individu présentant les traits de la créolité au travers d'un morphotype issu d'un mélange comportant des caractéristiques africaines, malgaches ou comoriennes (cheveux bruns et crépus, lèvres et nez épais, peau colorée vers le brun ou le noir).

La fréquentation du site n'est pas égale. Elle fluctue suivant les nuits de la semaine, les périodes estivales et même le calendrier lunaire ! Le site est plus fréquenté le week-end qu'en semaine, pendant les vacances que pendant le week-end et encore plus les soirs de pleine lune. La sous-fréquentation en semaine n'est en rien le fait d'un quelconque biorhythme libidinal mais bien celui de contraintes sociales. En week-end on retrouve certains des clients habitués du *Queen's Club*. La plage est réputée pour accueillir des homosexuels métropolitains ce qui attire particulièrement les locaux (le site est présenté sur l'Internet aux pages de Gay-Union)

Quant à la pleine lune, les raisons ne sont pas à rechercher dans une interprétation « zodiacale » (même si l'imaginaire de la « force vitale lunaire » est une superstition ancrée chez nombre d'individus présents), mais dans une luminosité plus intense et à l'étrangeté du site à ce moment. Il est un fait que la clarté lunaire subtropicale offre une ambiance qui, dans un paysage de sable blanc et de basalte noir, augmente les contrastes ; les nuances monochromatiques transforment ce lieu en univers flou, quasi onirique, propice à l'imaginaire.

Petite galerie de portraits

Tous vont à la Souris Chaude dans l'espoir d'une rencontre. Celle-ci peut prendre plusieurs modalités. La plus abrupte (et la plus fréquente de nuit) correspond à des personnes venues chercher du sexe, le mot d'ordre est : « on se retrouve et on baise *illico presto* ». La plus improbable serait de trouver dans cette espace l'âme sœur, vœu pieux mais rarement exhaussé. Entre ces extrêmes peuvent exister des échanges incertains quant à leur issue sexuelle : « on discute, on partage un long moment, puis en fonction on voit ». La plage a par conséquent des habitués aux motivations diverses. A ce titre, « *l'homme à la radio* » est un bon exemple.

« *L'homme à la radio* » : l'archétype de l'habitué.

Les après-midi, lorsque j'arrivais vers 13h00 sur la partie homo de la plage de la Souris Chaude, « l'homme à la radio » est déjà là. La cinquantaine bien sonnée, de type *zoreil*, moustachu, cheveux courts, mesurant environ 1,80 pour 85-90 kilogrammes, il est fidèle à son image. Toujours installé à la même place, il est également toujours allongé dans le même sens, sa tête appuyée sur le même rocher. Le parasol déployé, lui nu dessous, il porte toujours ses lunettes de soleil et sa casquette à longue visière (même sous le parasol). Il

écoute toujours « France Inter » sur son petit poste de radio, un livre à la main, un panier de plage en paille tressée assurant le ravitaillement en boisson et biscuits. Pour lui, les après-midi s'écoulent entre les lectures, le bronzage, et les rafraîchissements. Son autre particularité est de ne pas se préoccuper de tout ce qui se passe autour de lui. Il ne parle à personne, il ne regarde personne. En ce sens, il se démarque de la majorité des autres hommes présents pour qui la plage est un lieu où l'on est à la fois acteur et spectateur. Ce qui surprend chez cet individu est paradoxalement la totale prévisibilité de ses conduites.

Allison, un style bien à lui.

Alisson a été marié, il est père de plusieurs enfants. Ancien militaire gradé, il a pris la liberté de vivre pleinement sa sexualité une fois ses enfants devenus grands. Il a opté pour le divorce. Depuis, il vit sa sexualité et l'assume. Il est par exemple le seul individu de l'enquête à m'avoir déclaré, sans hésiter, être séropositif. En ce samedi après-midi du mois de décembre 2002, je le vois surgir d'entre les rochers. Trois accessoires lui donnent un style. Une casquette et des lunettes de soleil ; ceux-là n'ont rien d'original, ils font même partie de la panoplie des acteurs qui séjournent à la plage. Plus rare, un « collier génital » enserre sa verge et ses testicules. Sorte de petit arceau de cuir noir d'environ deux centimètres de large, il est décoré de clous saillants aux reflets métalliques chromés.

Nu, son corps sec me rappelle brusquement son état de santé. Je l'interpelle. Il s'approche de moi et m'informe de son étonnement de me voir ainsi (nu) dans ce lieu. Je lui explique les impératifs de la collecte des informations et lui demande des nouvelles. La conversation se porte alors sur sa vie amoureuse et sexuelle. Il ne s'est pas encore tout à fait remis de son dernier « grand amour » passionné pour un jeune mauricien de 18 ans venu faire ses études à La Réunion. Il a rencontré ce jeune musulman dans l'avion en direction de La Réunion. Allison avait été séduit par l'aspect chétif et le tempérament candide du jeune homme. Par dessus tout, il avait apprécié sa jeunesse. A force de patience, il avait fini par l'initier à l'homosexualité. Très vite, le jeune amant s'était révélé nécessiteux de nombre d'objets et avait occasionné des dépenses de tous ordres. Alisson fût contraint de rompre lorsque le jeune homme, de retour à Maurice, se maria dans la tradition musulmane et devint rapidement papa. Blessé dans son amour par le manque de réciprocité, deux ans ont passé et il souffre toujours de la séparation. Forçant le trait en tenant un rôle de cynique, il déclare aujourd'hui, volontiers que « *l'amour entre pédés c'est de la foutaise, la seule chose qui soit vraie c'est la baise* ». Alisson a toujours tenu un langage très réaliste sur sa sexualité.

Pour lui, se basant sur son expérience, « *les mecs peuvent dire ce qu'ils veulent, y'a que le cul qui les intéresse* ». Il m'a constamment décrit les mêmes scènes. Des « siestes volées » où ses amants, libérés pour un instant, venaient « *tirer un coup* » pour repartir ensuite vers leur vie faite d'une irréprochable fidélité envers leur conjoint(e). Selon lui, « *il est difficile de passer une nuit entière avec un mec, alors tu penses si c'est pour plus longtemps...* ». Son discours envers le port du préservatif est constant : « *pas de capote, pas de baise* ». « *C'est une histoire de respect. Je sais qui je suis et ce que je suis. Pas question de faire courir un risque* ». Il me parle alors de son nouvel ami. La trentaine et beau à un point qu'il se demande ce qu'il peut bien trouver chez un vieux comme lui. Il me raconte ses nouvelles expériences dans l'utilisation de la vidéo et la découverte du sadomasochisme. Il semble heureux. Certes, son traitement l'épuise mais il n'a pas le choix. Notre conversation est interrompue par l'arrivée de connaissances communes. Alisson n'est pas resté avec le groupe. Il est reparti vers ses effets de plage restés sans garde et hors de vue.

Bruce, l'homo père de famille

Bruce fréquente le site de jour comme de nuit dans un seul but : « *tirer un coup* ». Chez cet homme, aucune ambiguïté. Pas d'histoire d'amour compromettante, juste du sexe. Bruce est un Zoreil qui a réussi socialement. Pour lui, la vie privée ne se confond pas avec la vie familiale. Il s'est marié par amour et a fondé une famille malgré ses premières pulsions homosexuelles. Il croyait avoir dompté ses « *penchants refoulés pour les garçons* », mais ils ont repris le dessus. Ceci d'autant plus que la sexualité conjugale routinière ne le satisfaisait plus. Il a beau valoriser un idéal d'autonomie pour vivre sa sexualité, il refuse de mettre à mal sa cellule familiale. Il a pris le risque calculé d'informer son épouse de son penchant. Celle-ci, pour sauver la famille, a accepté à contrecœur. De fait, la façade sociale du couple perdure. Dans le principe, il a construit son autonomie sur le mode de la négociation et non de la dissimulation. En effet, il ne s'agit pas pour lui, comme c'est souvent le cas, de s'accorder une liberté qu'il refuserait à l'autre. La femme de Bruce peut, elle aussi, vivre sa sexualité de son côté. Pourtant, leur compromis n'est pas très égalitaire dans les faits. Sa conjointe n'a pas eu beaucoup d'aventures depuis leur pacte (ou très peu)¹. La raison majeure à cela est que Bruce demeure très jaloux. Par delà la liberté de principe accordée, il s'arrange

¹ De manière indirecte, par confidence interposée d'un ami intime au couple, j'ai appris que l'épouse de Bruce ne refusait pas un « *dessert black* » mais que ces instants étaient très rares et qu'il nécessitaient de sa part d'avoir une « *grosse faim* », soit une longue période d'abstinence engendrant un manque certain. Sa sexualité prend ainsi une allure plus « *hygiénique* » que sentimentale.

dans les faits pour que son épouse limite ses activités à son emploi et à sa vie de famille en compagnie de ses enfants. Bruce sort bien plus souvent et profite de sa liberté comme il l'entend. Je l'ai souvent rencontré à différentes heures dans plusieurs lieux homos ; mais quand il faut être le père de ses enfants, il répond présent et est toujours là.

Je lui ai posé la question de l'avenir en relation avec la faiblesse du lien conjugal qui le lie à son épouse. Il m'a répondu que la priorité était pour l'instant de préserver ses enfants. « *Ensuite, on verra* ». Il est vrai que j'ai assisté lors d'une soirée très conviviale et détendue à une réaction sans ambiguïté de Bruce envers son épouse. Cette réaction illustre la situation pour quiconque disposait d'une information suffisante sur le couple. Alors que cette dernière lui passait la main dans le dos suivant un geste de tendresse, ce dernier sursauta et lui demanda interloqué: « *non mais qu'est-ce que tu fais là ?* ». Sous l'effet de l'ambiance chaleureuse, l'épouse s'était sans doute octroyée un droit qu'elle n'avait plus.

Pierre et son couple homo ouvert sur les autres

Pierre vit en couple, c'est un homo qui partage sa vie avec un homme efféminé plus jeune que lui. *Zoreil*, La Réunion a été pour lui l'occasion de rompre avec la métropole et de commencer une nouvelle vie loin de sa famille. Il est conscient de la difficulté à vivre en couple et énonce ses limites. Il garde ses infidélités secrètes. La plage est le lieu où il trouve ses « *bons coups* ». Plutôt du matin, il profite au mieux de sa condition d'enseignant pour aller à la Souris Chaude alors que son partenaire travaille. Cet espace de liberté lui semble nécessaire. Il contribue à rétablir l'équilibre du soi mis en danger par sa vie en couple. Ce n'est pas un dragueur « *effréné* » mais, une fois sur la plage, il se pense en célibataire.

Me rendant pour une fois à la plage dès 9h00 du matin, je remarquais un homme d'une trentaine d'années jaillissant prestement d'entre les rochers en finissant de réajuster sa tenue. Je pensais qu'il venait sûrement de trouver chaussure à son pied... Le temps de tourner la tête, je vois Pierre, une serviette autour de la taille, sortir du même lieu d'où était apparu l'inconnu. A ma vue, son attitude est celle d'une personne surprise et gênée. N'ayant rien observé de concret, seules mes impressions me laissent penser qu'il vient de se passer quelque chose. Prenant tout à coup conscience de son malaise, j'engage la conversation comme si de rien n'était. Mais je sens que son comportement est bien différent de celui que je lui connais en temps normal. Distant, évasif, il ne désire pas la présence d'une personne connue à côté de lui. Je m'installe un peu plus loin et me déshabille. Le temps de sortir mon ordinateur et de l'installer, Pierre était parti. Sans doute s'était-il senti coupable ou agressé

par ma présence en un lieu où il ne m'attendait pas. Il faut dire que Pierre est une personne discrète, pudique, pour ne pas dire « coincée ». Cette attitude contraste avec l'exubérance de son compagnon. Ce fût la seule fois de l'enquête ou j'eus l'impression d'avoir violé une frontière.

3.1.2) Quelques extraits du carnet de terrain pour se mettre dans l'ambiance

Je restitue quasi *texto* des paroles enregistrées à voix basse sur dictaphone lors de mes visites nocturnes à la plage de la Souris Chaude. Reportées de façon brute, elles ont pour but de plonger le lecteur dans l'ambiance du lieu. Elles sont aussi révélatrice de mon accoutumance progressive à une forme de « voyeurisme » et au recul corrélatif de ma pudeur.

Lundi 28 octobre 2002 :

21H05, arrivée sur le parking, aucune voiture sur le parking des surfeurs, 5 ou 6 véhicules sur la route. Je m'engage vers la plage. 21H15, après 200 mètres de plage en partant des surfeurs, jusque là personne. 21H20, une silhouette au loin. Sans plus. J'ai repéré la grotte. Il ma semblé y voir deux corps couchés, je n'insiste pas, demi-tour. Un individu s'approche de moi. Age déclaré: 55 ans, il dit être en vacances. Il me pose directement la question de savoir si je cherche un homme ou une femme. Il déclare ne pas être là pour trouver quelqu'un mais pour regarder. Je lui signale qu'il m'a semblé voir quelque chose en contrebas, il s'inquiète de savoir où c'est. Je sens sur lui une forte odeur d'alcool. Je l'invite à rester prudent et à ne pas trop se pencher. Je coupe court à la discussion et me dirige vers le sud, la plage. Le premier contact a été plus facile que prévu. 21H35, plus personne. Mon contact m'a dit que le lundi il n'y a pas grand monde. Je remonte par le chemin de terre qui est au-dessus de la partie sableuse, les habitations sont à 100 mètres à vol d'oiseau.

En observant mieux, des ombres vont et viennent. Je m'assois sur un rocher sans me cacher, il est 21H50, plus de voitures sur le parking. C'est très calme et semble désert. L'atmosphère est froide. Après une attente, je repars vers le bord de plage. A l'entrée de la première plage, une personne debout appuyée sur un tronc d'arbre, au milieu du chemin, est en train de se faire faire une fellation. Lui type cafre, l'autre très clair, chauve. Je passe près d'eux et, incroyable, cela ne perturbe en rien l'action en cours. Je remonte vers le nord. 22H10, je croise un individu qui semble nu, robuste, bodybuildé, enrobé, 1,65m environ. Je le retrouve à nouveau quelques instants plus tard. Je lui dis bonsoir. Il porte à ce moment là

un caleçon. Je lui demande s'il a trouvé ce qu'il cherchait. Il est fort intéressé par mon bas ventre, il le regarde souvent, se penche pour mieux voir. Il me demande ce que je fais, je lui dis que je cherche, tout court. Il me répond que lui cherche une queue et porte sa main sur mon sexe. Je lui réplique que je ne suis pas là pour ça. Il l'enlève aussitôt, mais dit qu'il fait bon, que c'est la pleine lune et qu'il faut en profiter. Il n'insiste pas, ne cherche pas à savoir qui je suis ni ce que je fais.

Aucune agressivité ni contrainte. Chacun semble libre de faire ce qu'il veut mais pourtant il y a des codes. Je suis, semble t-il, le seul à dire bonsoir, on n'entend jamais de voix. Les individus semblent se comprendre par gestes, pas de communication verbale observable. 22H25, je pars du site.

Dimanche 10 novembre 2002 :

21H20 arrivée, stationnement au parking des surfeurs. Au niveau du camion bar il y a un groupe électrogène et la musique se fait entendre. Je descends vers le sud à partir de ce parking. 10 personnes environ boivent au camion, elles sont debout, musique rock, la boisson semble être des canettes de bière type *Dodo*. Je vais vers le sud. Je m'assois sur un rocher, il est 21H40. Un couple sort du site de la grotte. Il regagne le parking. Je descends voir. J'éclaire ma torche électrique. Dans la grotte, beaucoup de papiers, des mouchoirs jetables, les emballages de préservatif. Je m'approche d'une forme, un individu qui s'ajuste. Je remonte sur le plateau herbeux.

Un individu tout de blanc vêtu, tee-shirt, short, chaussettes, chaussures, casquette s'approche de moi. Je fais mine de ne pas le voir. Il regarde si je porte attention à lui. Voyant mon détachement, il s'en va. Ni un mot ni un regard, rien. 22H35, j'ai passé 15 minutes assis sur une pierre sur le bord de la route je n'ai rien vu de particulier. Le camion est en train de fermer, 5 véhicules stationnent sur le bord de la route.

Samedi 16 novembre 2002 :

22H20, j'ai passé 25 minutes assis sur un rocher pour voir si quelqu'un m'aborde, personne n'est venu m'adresser la parole. Ce rocher est placé face à l'océan, il domine, d'ici je peux apercevoir la grotte à ma gauche. Les vagues venant se briser sur la barrière de corail sont le seul bruit audible. Des véhicules circulent sur la route, on n'entend rien, on ne voit que des phares se déplaçant sans bruit. Beaucoup de personnes passent en s'ignorant. Les tenues vestimentaires de certains individus sont explicites, petit short et débardeur...

D'autres sont là comme on déambule en ville par beau temps, bermuda, tee-shirt. Je suis toujours le seul à dire bonsoir.

22H30, un jeune homme s'approche près de mon véhicule alors que j'attends là. Il s'assoit d'abord sur un rocher à quelques mètres puis tourne autour de la voiture et enfin se décide à m'interpeller en me demandant si j'ai une cigarette. Je lui réponds que je n'ai ni cigarette, ni chewing-gum, que je suis désolé. Poli et courtois il s'éloigne en me remerciant. J'ai sûrement été agressif dans cette façon de le « remballer » mais je ne suis pas prêt à entretenir une conversation avec un homme qui cherche à me séduire. Trop de pudeur, peur de blesser, je dois oublier qui je suis pour voir les choses avec plus de simplicité. Je pars, 26 véhicules sur la desserte.

Samedi 15 février 2003.

21H40, 10 véhicules stationnés, des gens marchent sur la route, d'autres attendent
21H50, je suis passé vers la grotte et ai vu un groupe de quatre personnes en train de faire des attouchements, certains étaient nus. Je n'ai pas modifié l'allure, on m'a jeté un coup d'œil rapide sans m'apporter une attention particulière Je n'ai pas insisté. Je suis tiraillé entre l'envie de voir et le sentiment de voyeurisme gratuit puisque je sais ce qui se passe.

Je viens de regagner le point haut, à ma gauche la grotte, à ma droite la petite plage. Le clair de lune offre une visibilité maximale, suis-je assez discret ? Peu importe, l'endroit est magnifique et silencieux. Tout est monochrome, ce qui n'est pas noir est blanc, seul une légère brise rappelle que l'eau est là. Il y a des gens sur la plage, leurs silhouettes bougent, l'observation est facilitée par les pantalons blancs, on les distingue facilement.

22H05, je suis allé sur la plage située à droite, un couple discute et, à une vingtaine de mètres, un homme attend le regard apparemment perdu vers la mer. Je me suis engagé plus vers le nord, il n'y avait rien mais très rapidement j'ai vu des silhouettes surgir de nulle part. De nombreuses personnes ont croisé mon parcours. Le couple ne s'active pas précisément. A la croisée d'un chemin, mon odorat a été attiré par un parfum pour femme (miss Dior) que j'ai identifié, j'ai suivi l'effluve. La femme en question est un homme.

Miss Dior, c'est un blanc, musculature dessinée, une trentaine d'année, visage triangulaire, habillé de façon suggestive avec des habits moulants noirs, chaussettes et chaussures blanches, il se dirige vers la grotte. Je décide d'aller voir. 22H40, importante activité au niveau de la grotte, il doit y avoir de cinq à sept individus.



Photo 6: Niche aménagée.

Lors de mon passage, je me rends compte que l'une des personnes qui était arrivée quelques instants plus tôt avec une serviette sur l'épaule est allongée sur le sable dans une sorte de faille rocheuse formée de deux rochers réunis à leur extrémité par un mur de pierres et de bois de telle sorte que cela devient une niche à une seule voie d'accès.

Il est nu et allongé sur sa serviette, les pieds sont dirigés vers la sortie. J'avais remarqué de mon observatoire un individu qui s'était déshabillé. Il est là, à genoux devant lui et le masturbe lentement. Je regagne mon point haut. Quelques minutes après, l'acteur retourne vers la grotte alors que l'autre à la serviette reste dans sa niche. De mon point haut je remarque que l'activité a encore augmenté, l'individu de la niche sort de temps en temps pour voir ce qui se passe aux alentours sans quitter son site. L'autre qui le masturbait fait des allées et venues entre la niche et la grotte. Tout à coup, il s'arrête et se masturbe là, face à rien, seul au milieu du site.

23H10, je décide de retourner en bas. En allant au fond de la faille qui fait suite à l'accès à la grotte j'observe la présence de cinq individus en train de se toucher mutuellement le sexe et les fesses. L'espace ne doit pas faire plus d'un mètre carré. Je retrouve Miss Dior, nu et debout face à un autre individu nu. Ce dernier est chauve, son corps est musclé. Ils se font face de près, très légèrement décalés, les visages sont baissés, ils observent ce qu'ils font. Miss Dior se fait masturber et toucher le torse par son partenaire avant alors qu'il fait de même. Derrière, debout, un troisième homme pantalon enlevé se masturbe. Sur le coté, un quatrième individu, short baissé se masturbe en touchant lui aussi le sexe des trois autres nus. Un cinquième homme, plus âgé, habillé et en short, semble caresser les fesses, l'anus et les

bourses en passant la main entre les jambes des personnes qui sont devant lui. Il est penché en avant tant la distance à parcourir avec les mains est grande. Je décide de regarder, me place debout, une main appuyée sur un des pans rocheux de la faille, je suis à un mètre, l'instant me semble irréel.

Le tout se déroule sans bruit, sans parole, ni même un regard dans les yeux. L'anonymat semble total et même faire partie des us. Au bout d'une minute, mon attitude semble perturber certains membres du groupe. Ils laissent les deux protagonistes du fond continuer alors qu'ils s'extraient de la faille rocheuse et se rhabillent en me regardant. Manifestement, ma passivité a semblé une cause de méfiance, peut être de peur face à un éventuel « casseur de pédé ». Je décide donc de ne plus perturber les activités et en partant vérifie si l'individu de la niche est toujours là, il y est.

Sa tactique est simple, dans sa cache, il reste nu et allongé sur le dos, les jambes écartées ; il propose son corps aux « passants ». Je ne lui ai pas demandé la nature de ses attentes, encore un reste de pudeur. Cette zone semble jouer un rôle particulier car elle allie une protection naturelle contre les éléments et les regards de plein champ. Départ à minuit.

Avant cela, j'ai discuté pendant environ 45 minutes avec Dominique, un inconnu qui était assis près de ma voiture. Il m'a demandé s'il y avait eu un problème « en bas » (vers la grotte), car il avait remarqué une importante activité de retour vers le parking. Je lui réponds que non, il s'inquiète de savoir s'il ne s'agissait pas de « casseurs de pédé » qui seraient intervenus. Après lui avoir expliqué pourquoi j'étais là, j'apprends que si son objectif est effectivement d'avoir une aventure sexuelle, cela n'était pas forcément une priorité et que discuter lui plaît aussi. Mais pas trop longtemps parce qu'on peut rater « un bon coup » (Je me souviens alors des lectures de Martel et de la notion de « *rentabilité sexuelle* »¹).

¹ 1.5.2) Des épreuves spécifiques menant à l'acceptation de soi

3.1.3) Le *Queen's Club* » Implantation et description du site



Photos 7 et 7bis: L'entrée du *Queen's Club* (g) et instantané lors une soirée plage (d).

Cette boîte de nuit, située rue Maréchal Leclerc, en partie haute près du « marché malgache », ouvre ses portes sur un parking bitumé en accès libre la nuit. Les jours d'ouverture de la boîte, ce parking se décompose en plusieurs zones en fonction de la luminosité et de la proximité de l'entrée du site. Le bâtiment est ancien.

Constitué de murs épais en pierres, son architecture est celle des bâtiments administratifs de l'époque coloniale. La bâtisse regroupe deux activités. Au rez-de-chaussée « le *Queen's Club* », à l'étage se trouve un bar karaoké considéré comme « le club » de Karaoké de Saint Denis. Au rez-de-chaussée, à gauche, sont situées les toilettes communes aux établissements.

L'ensemble du site est la propriété d'une personne d'origine asiatique. Les ouvertures ont lieu les vendredi, samedi et veille de fêtes, de 23h30 à 5h du matin. La fréquentation est dans l'ensemble stable en terme de flux de clientèle (avec tout de même des pics aux périodes de grandes vacances scolaires).

Lorsque l'on pénètre dans le club, la porte passée, se présente vers la droite une première salle d'environ 5 mètres sur 12.



Photo 8: Première salle du *Queen's Club*.

Elle sert de « salon » dans lequel des sièges bas en mousse et tissus, disposés en arc de cercle autour de tables basses, offrent la possibilité de s'asseoir pour discuter et consommer. Les cinq tables peuvent accueillir au mieux une cinquantaine de clients¹.

Dans le prolongement, l'espace de danse proprement dit est accessible par deux ouvertures basses. Il existe une différence de niveau d'environ 40 centimètres entre les deux salles. Située à droite, une première ouverture permet un accès direct au plancher. La dénivellation est franchie à l'aide d'une pente régulière répartie sur 1 mètre et accompagnée d'un garde-corps. Il est à noter que cet établissement est entièrement aménagé pour l'accueil éventuel des handicapés². L'ouverture de gauche donne accès à une « estrade » en bois de 2 mètres carrés environ, en forme de triangle épousant l'angle de la salle et qui surplombe la piste³.

Cette deuxième salle ne fait que huit mètres de long. Au mur de gauche est fixée tout le long une tablette grâce à laquelle, assis sur de hauts tabourets (une dizaine), les clients peuvent s'asseoir et poser leurs consommations. Au fond à gauche se trouve dans une loge le poste du « DJ » (1,5m x 1,5m). A droite, dans une loge similaire, deux sièges permettent de « s'extraire » de la fumée de la salle (car proche des ventilations), du bruit (car en arrière de la sonorisation et en marge de la salle de danse) et de la promiscuité des corps (car très peu fréquentée et à l'écart). Disposée contre le mur du fond masquant un couloir reliant les loges,

¹ En 2004, une grande cage a été matérialisée dans cet espace. Sa capacité assise a donc diminué. La cage fait face à la première partie du bar et communique avec la salle de danse par l'ouverture de gauche. Sa surface est de 6 mètres carrés. Mes observations étant terminées, je ne sais pas si elle présente un particularisme fonctionnel.

² J'ai pu effectivement observer la présence de personnes à mobilité réduite ou sur un fauteuil roulant.

³ En septembre 2003, 3 barres verticales ont été placées en bordure de cette estrade, coté piste de danse.

une estrade d'environ 2 mètres sur 60 centimètres. Elle offre un autre point surplombant la piste¹.

Toute la partie droite est occupée par un bar qui s'étend de la première salle jusqu'à la loge de la seconde. Cela permet aux barmen de se déplacer d'une salle à l'autre sans pour autant quitter l'espace de vente. La lumière est la même sur l'ensemble du lieu, tant dans l'intensité que dans le style. L'intensité est suffisante pour reconnaître parfaitement les individus, l'éclairage est constitué de jeux de lumières, de guirlandes lumineuses, de tubes fluorescents de lumière noire.

Le volume sonore, croissant en intensité au cours de la soirée, ne permet pas de conversation sans parler très fort ou directement aux oreilles de l'interlocuteur. La musique, quel que soit le DJ (qui peut changer durant la soirée), varie en cours de soirée. Durant la première partie de 23h30 à 1H00², le « lancement de la soirée » réclame du disco, du rap, du ragga. Puis vient le milieu de soirée, de 1h00 à 3h30 où domine la techno remasterisée. Enfin, dans un troisième temps, de 3h30 à 5h00, s'opère un retour aux choix du début avec en toute fin de soirée des slows pour « vider la salle ». En général, la musique locale (comme le séga, le maloya) est absente. Le lieu et son ambiance ne sont pas uniquement le fait des structures matérielles mais également des acteurs salariés. Trois catégories émergent (mis à part le DJ qui est à l'écart dans sa niche) : les personnels de sécurité, les barmen et les gérants.

3.1.4) Fonctionnement du *Queen's Club*

La boîte offre un climat de totale sécurité. Les personnels de sécurité sont d'ethnie cafre. S'ils ont pu changer durant de la période d'observation, ils présentent tous pour caractéristique commune un aspect massif. Leur tenue vestimentaire est le plus souvent un costume à dominante noire. Leur rôle est d'intimider par leur masse devant l'entrée, sur le parking et, de temps à autre, d'effectuer un passage en salle. Jamais je n'ai pu observer d'attitude ou de tendance homosexuelle chez cette catégorie de personnel. Ils ne sont pas à proprement parler des filters dans la mesure où, à contrario des autres établissements de nuit de l'île, ils ne sont pas chargés de contrôler la clientèle. A aucun moment au cours de mes visites dans le « *Queen's Club* » je n'ai vu les personnels de sécurité intervenir pour faire sortir un individu, ni même pour séparer des consommateurs belliqueux. En fait, il ne m'a

¹ Pour une vue, photo 3 « L'estrade du *Queen's Club* ».

² Les créneaux horaires fluctuent à 30 minutes près suivant l'ambiance.

pas été donné l'occasion d'assister à des rixes, fait rarissime dans cet établissement¹. Ce constat repose, outre la dissuasion musclée des videurs, sur la spécificité des clients qui ne viennent pas là pour tester leur virilité en cherchant querelle. On peut aussi se demander si les gays n'auraient pas entre eux une tolérance plus grande au regard et aux agissements de leurs semblables. En tout cas, il semble bien qu'ils se soient écartés des schémas machistes de la boîte comme arène pour déterminer le mâle dominant. Nombre de gays avec qui j'ai discuté ont un regard détaché, sinon teinté de dérision, sur la quasi-nécessité pour certains hétérosexuels d'avoir sans cesse à refaire les preuves de leur identité masculine par des affrontements sans fin. Ils considèrent du reste que ces affrontements n'ont rien d'une preuve d'intelligence mais plutôt d'étroitesse d'esprit

3.1.5) Petite galerie de portraits

David le barman portugais

Si certains barmen ont pu être des « occasionnels » sans relief, « David le Portugais » sort du lot sans conteste. Ce Barman, gogo danseur et strip-teaseur à ses heures², est en outre à ses dires un ancien expert de « free style » en rollers. Il est la première personne qui attire l'attention par sa tenue vestimentaire : String ficelle, nœud papillon au cou et rangers aux pieds. Ce garçon de moins de trente ans mène en parallèle ses activités diurnes (dont la maçonnerie) et ses activités nocturnes (danseur, animateur, serveur). « Gueule d'amour », brun, cheveux courts, petit bouc autour de la bouche, le type latin (sa mère est brésilienne et son père portugais), la musculature fine et découpée, il sait jouer de sa jeunesse, de la beauté de son corps et de ses qualités athlétiques. Il incarne pour les locaux ce à quoi doivent ressembler tous les homos branchés des nuits parisiennes. Pour lui, rien n'est un obstacle, ses facultés d'adaptation lui permettent de répondre à toutes les situations avec une conscience professionnelle avérée.

Il m'a été souvent possible d'observer que sa soirée débute par une « légère fumette », sur le parking. Puis, déjà au trois-quarts nu, il rejoint la boîte sans complexe. Le bar chargé, il

¹ Le vendredi 15 août 2003, pour la première fois, j'ai pu assister à un conflit impliquant des jeunes ivres. Type cafre et créole clair, habillés en « clones du sportwear », ils insultaient les gens et tenaient des propos racistes et infamants à l'intention des homosexuels de tous bords et plus particulièrement des zoreils scandant « deux noires valent une blanche » (référence à la théorie de la musique). Ils demandaient le droit d'entrer, menaçaient de tout casser, de revenir mettre le feu. Ils allèrent jusqu'à proposer au gérant un marché : une bouteille de whisky en échange de leur départ, celui-ci refusa. Le passage d'une patrouille de police appelée par l'établissement fit se disperser le groupe sans une parole.

² Pour une image, photo 12.

se positionne sur la piste et effectue des chorégraphies improvisées mêlant exercices de souplesse et de coordination, des simulacres d'affrontements imaginaires propres aux techniques d'arts martiaux, des pas de hip-hop ou de disco, le tout jusqu'à environ minuit. A partir de cette heure, la clientèle est telle que le bar nécessite le personnel au complet. Enivré par la danse, il regagne son poste pour exercer son rôle de barman avec un dynamisme toujours soutenu. Ses tenues ne sont pas très variées mais il change toujours des détails : collier à clou, poignet de force, petit pendentif, casquette byker, guêtres (en fourrure synthétique) recouvrant les rangers. Il revêt en début de soirée un short ou une sorte de pagne préhistorique en fourrure synthétique¹ qui va très vite laisser place au string. Son torse est systématiquement nu. Il est un « dragueur tout azimut », hétéro passionné, il ne refuse pas pour autant une « petite gâterie » homo. De ses propres dires « *on doit avoir des expériences, il faut vivre la vie sous tous ses aspects* ».

Un baiser en remerciement, quelle ne fût pas ma surprise. Alors que je lui ramenait un string de scène qu'il m'avait demandé de recouvrir de paillettes d'un coup de machine à coudre, il me dit tout content du travail effectué « *tu mérites un strike* ». Et là, devant mon épouse médusée, il m'embrasse sur les lèvres d'un baiser franc avant de me dire « *merci, c'est super* ». Je suis désarçonné par le geste, il enchaîne comme si de rien n'était par : « *qu'est-ce que vous buvez ?* » David est également « organisateur de soirées ». Il m'est arrivé en compagnie de mon épouse de participer à l'une d'elle. Située en plein champ à Saint Gilles les hauts, en fait sur son lieu de résidence, cette soirée regroupait une large cinquantaine de personnes, public très hétéroclite, homo, hétéro, de tous âges et conditions. Au programme musique, alcool et nourriture à volonté. Ici encore le sens de l'organisation et le sérieux étaient à l'ordre du jour. Ce qui était remarquable, c'est que bon nombre de clients du *Queen's Club* avaient suivi son barman et délaissé pour la nuit le lieu dionisien.

Vu sous cet angle, David est un fêtard léger, un gogo danseur, un strip-teaseur sans consistance, toujours prêt à se dénuder pour un oui ou pour un non. Cette facette ne permet guère de voir les qualités de l'homme sérieux et travailleur, qu'il est aussi. Il est néanmoins conscient que ces images multiples, ces diverses « identités », ne sont que des rôles joués.

¹ Pour une vue de la tenue type, photo n°12 : Lors d'un spectacle

Les gérants

Deux frères sont gérants du *Queen's Club*. Ce n'est pas pour eux une activité à plein temps ; l'un est dans l'import-export et l'autre dans la formation pour adultes. Aucun des deux n'est gay. Ils exploitent le créneau homo sur Saint Denis après une expérience malheureuse à Ravine des Cabris, ils ont un projet de réimplantation dans le sud. Leurs motivations sont purement économiques et ils ont une vision sans concession des individus venant au *Queen's Club*. Ce sont des commerçants, pas des militants. Ils ont cependant mis en place des partenariats entre leur établissement et l'association *Gay-Union*. La boîte offre 20% de remise au bar sur présentation de la carte de *Gay-Union*. L'adhésion annuelle à *Gay-Union* étant de 20 euros, c'est à dire bien moins qu'une quelconque bouteille de whisky prise au bar, un petit calcul favorisera peut-être l'élan associatif mais cela demandera vérification ultérieure. Les bons comptes font les bons « militants » (et les « militants » font marcher le commerce). Les gérants tissent aussi des liens avec des sites Internet gays métropolitains à des fins publicitaires. La démarche s'en tient au Web car, dans la rue, la discrétion prévaut. L'Internet parvient à concilier à la fois la diffusion et la confidentialité de l'information. Ce fait correspond à la démarche « marketing » que souhaite adopter les gérants : le club, en tant que produit, doit être accessible, sans pour autant s'afficher au vu et au su des non-initiés.

Ils savent que leur établissement ne pourrait pas fonctionner suivant les schémas classiques des « boîtes hétéro » (gratuité pour les filles avant minuit, entrée payante avec consommation comprise, groupes de garçons célibataires acceptés). Dans une boîte homo, les filles hétéro sont beaucoup moins attractives. Ils ont opté pour la gratuité de l'entrée. Pour eux, une entrée payante placerait le « consommateur » face à une contrainte (celle de payer) et une obligation de résultat (celle d'en avoir pour son argent) au risque d'être déçu et d'aller voir ailleurs. Ils visent au contraire la fidélisation des clients et espèrent créer chez eux le sentiment d'être des « membres ». Selon eux, à partir du moment où le client se sent bien dans le lieu, il consomme. Si le vrai habitué « prend un verre », il le fait sur « sa bouteille ». Toutefois, les « visites éclair », juste histoire de « voir et de se faire voir », restent également possibles. La politique de la gratuité de l'entrée permet aux homos les plus modestes de pouvoir fréquenter le lieu. Ce n'est pas de la part des gérants pur désintéressement, en ouvrant à tous, ils conservent un volume de participation constant et suffisant pour que l'ambiance du lieu soit assurée.

Bien que les personnels de sécurité soient là, se sont les gérants qui assurent eux-même le filtrage de la clientèle. Ils ne laissent cette responsabilité à personne d'autre. Ils ont

une longue expérience du monde de la nuit. En ce sens, la « psychologie de terrain » est pour eux un atout capital. La boîte se veut homo. Il faut par conséquent les favoriser (limiter l'entrée aux seuls homos ne serait cependant guère viable sur l'île).

Toute nouvelle tête est analysée suivant des critères subjectifs qui, avec l'habitude, deviennent des routines de jugement pour repérer les « individus à risque ». Certaines de mes relations (des hommes) à qui j'avais proposé de venir au *Queen's Club* se sont vu interdire l'entrée. Les personnes repérées comme franchement hétéro se voient rappeler qu'il s'agit d'une boîte homo et les risques encourus en tant qu'hétéro (regard insistants, caresses discrètes, invitations diverses). Cela suffit le plus souvent à décourager les égarés. Parfois, malgré ces recommandations, les individus insistent, c'est peine perdue car la décision était déjà arrêtée. Ils sont alors stoppés et invités à fréquenter un autre site. Plus ils sont jeunes, plus les hétéros ont des chances de se faire refouler à l'entrée.

Yolan et Soni deux habitués discrets.

Soni et Yolan forment un couple de jeunes homos du Sud (Saint Louis et Saint Joseph). Ces garçons n'ont parlé de leur homosexualité à personne dans leur famille. Ils viennent quasiment tous les week-End au *Queen's Club*. « Leur » place est située en bout du comptoir près de la loge du fond. Ils sont debout, accoudés au comptoir, parfois assis sur un tabouret haut s'il y en a de libres.

Yolan doit avoir au plus trente ans, les cheveux courts, le visage allongé, des traits taillés au burin, des yeux noirs, il est de type créole malabar. Il doit mesurer environ 1,80 mètre, peser 70 Kg, son allure est élancée. Il porte le plus souvent un tee-shirt ou une chemise ouverte au niveau du col, et des pantalons à pinces. Son allure est « très masculine ». Soni ressemble beaucoup à Yolan mis à part des yeux gris-vert, et un visage d'aspect plus jeune, plus « poupon ». Souvent vêtu d'un tee-shirt moulant au col évasé ou d'un débardeur, il laisse apparaître un collier de type surfeur. Soni, plus athlétique que Yolan, est aussi plus féminin. Alors que Yolan laisse entrevoir des poils sur sa poitrine, Soni est glabre. La douceur qui transparaît de son comportement renforce l'impression de féminité.

Ceci ne lui hôte pas un charme masculin évident qui ne laisse pas le sexe féminin indifférent. Pour preuve l'argument avancé par une femme lors d'une conversation les concernant : « *c'est un très beau garçon qui doit beaucoup plaire aux filles, il a beaucoup de charme et laisse paraître une grande douceur* ».

Toujours réservés dans leurs comportements, ils interpellent par leur discrétion. Le *Queen's Club* a beau être certes un espace de liberté au sein duquel les conduites amoureuses sont monnaies courantes, parfois outrancières, eux ne s'effleurent des lèvres que pour des baisers furtifs. Ces manifestations amoureuses « publiques » sont la conséquence du fait que l'anonymat et l'éloignement de leur chez soi les rassurent, la discrétion de la boîte de nuit aussi. En fait, les gérants souhaitent conserver cette caractéristique. Ainsi, alors que les autres boîtes se lancent dans une surenchère d'enseignes lumineuses et d'affiches publicitaires, rien de tout cela ne concerne le *Queen's Club*. La fréquentation d'une boîte homo n'est pas chose aisée pour tout le monde. Certains homos prennent sur leur courage pour entrer dans ces lieux. Ils le feraient encore moins si ce dernier était exposé plus ouvertement aux ragots et à *la di la fé*. Toute publicité devient gênante. Le parking du *Queen's Club* a lui aussi un particularisme. Il permet protection et anonymat. Une partie du parking offre le jour des places à l'ombre de deux grands arbres. De nuit, cet espace stoppe la lumière artificielle et assure l'anonymat.

Enfin, dernier argument quant à l'implantation du *Queen's Club*, il jouxte le *Karaoké club* avec lequel il partage l'entrée et le parking. Il est donc impossible de savoir si les personnes viennent pour une soirée Karaoké ou une soirée *Queen's Club*. La proximité des deux établissements offre « une couverture » impossible si le *Queen's Club* était isolé.

Gilles et Jacques, les « petits pédés » réservés.

Ce couple d'homo qui approche de la quarantaine se qualifie lui-même ainsi, non pas dans un sens péjoratif mais plutôt pour exprimer la discrétion de leur existence. Ce « ménage », composé d'un *zoreil*¹ et d'un *yab*², est un habitué du *Queen's Club*. Le club n'est pas pour eux un lieu de rencontre ni un lieu de rendez-vous mais un second chez-soi. La faible distance de leur domicile, l'assurance de se retrouver en famille, « entre pédés », contribuent à cette représentation³. Ils n'y viendraient pas vivre une escapade rituelle s'il fallait pour cela traverser l'île. Le *Queen's Club* est pour eux leur quotidien, ils y dansent dans un style réservé, parfois y boivent une bière, et se reposent, s'évadent. En cas de fatigue excessive de l'un des deux, ils repartent ensemble.

¹ Dénomination en créole réunionnais des métropolitains

² Dénomination en créole réunionnais des « petits blancs » aux racines métropolitaine, descendants des petits propriétaires terriens, premiers colons non fortunés, ayant tenté leur chance d'agriculteurs sur les hauteurs de l'île alors que les grandes parcelles côtières étaient la propriété des « grands blancs », influents et fortunés.

³ Il ne fait pas voir dans ce vocabulaire un quelconque dénigrement mais l'emploi des conventions de vocabulaire utilisées par le milieu.

Ceci ne signifie pas que Gilles et Jacques soient enfermés dans leur couple, mais le *Queen's Club* fait partie des routines conjugales. S'ils s'autorisent des écarts, c'est séparément. Doit-on parler d'hypocrisie ou de discrétion ? Le fait est que lorsque le couple se déplace, il reste très uni. Ils reproduisent en cela le modèle du couple hétérosexuel au sein duquel chaque membre donne plus d'importance à l'image de son couple qu'à lui même en tant qu'individu.

Ils peuvent s'aménager des aventures parallèles mais en respectant la règle première du couple : la discrétion. Seule entorse à la règle quand Jacques devient D.P. (initiales de son nom de scène au titre d'amateur qui, hasard ou pas, un fois inversées donnent P.D.). Il se livre alors à toutes les extravagances scéniques. Gilles devient son meilleur fan. Le contexte artistique autorise une levée de la réserve du couple. Les individus révèlent dans cette configuration particulière une partie de leur personnalité. Jacques feint la femme¹ dans ses moindres détails prenant pour prétexte ses imitations.

3.1.6) Travestis, Transformistes et Travelos

Leila est un travesti permanent. La trentaine, elle (nous la considérerons comme un personnage féminin) vit avec son père aujourd'hui à la retraite. Très tôt s'est imposée à elle la nécessité de faire un choix de vie. Elle a opté pour la cohérence, c'est à dire être vue de dehors comme elle se sentait vue de dedans. Bien malin serait celui qui pourrait dire son sexe



Photo 9: Leila (Gay pride 2002, Saint Gilles les Bains)

tant son apparence est féminine. Ses seins généreux (prothèses de silicone), sa chevelure abondante, les proportions de son corps, son maquillage font d'elle une femme à la silhouette agréable. Seul un regard averti sur ses poignets, ou l'écoute attentive de sa voix rauque, peut trahir son secret.

¹ Maquillage, vêtements, cheveux, comportement, Jacques tente de coller au mieux à ses personnages féminins.

Le *Queen's Club* est pour elle un lieu dans lequel elle peut se détendre, se faire voir, retrouver des amis. Elle peut aussi faire des rencontres ayant un caractère professionnel dans la mesure où, et elle ne s'en cache pas, son corps a été sa seule source de revenus. Son passage au *Queen's Club* est systématique. Il ne dure pas longtemps mais semble revêtir un aspect rituel. Arrivée vers une heure, période d'observation à partir d'un point haut avec quelques pas de danse très mesurés (pas plus de cinq minutes), attente debout à ce même point où assise dans les fauteuils devant le bar (mais pas au comptoir) ; enfin, rencontre ou départ, sans traîner.

Leila revendique une identité sexuelle féminine. Cette affirmation dépasse le cadre de la sexualité pour porter sur son genre dans son ensemble. « Elles » sont très peu travestis permanents à La Réunion. Aller avec une femme serait pour elles avoir des relations lesbiennes. Leila n'a pas de problème réputationnel par rapport à son entourage. Elle assume les *la di la fé* concernant sa sexualité. Elle a dépassé le stade de la peur du regard des autres. Elle ne doute pas ni « *ne se soucie des lazzis et des quolibets*¹ ». Elle n'est pas homosexuelle car, selon elle, elle n'est pas un garçon². Dès lors, plus de doute, elle est femme et aime les hommes, ce qui (malgré la présence de son pénis) en fait une hétérosexuelle (presque) comme les autres. Du reste, à l'écouter, sa sexualité serait celle d'une femme. Ses orgasmes résulteraient du fait d'être pénétré, et rien d'autre. Ce qui revient à surjouer la sexualité féminine puisque le plaisir féminin ne se réduit pas au fait d'être pénétrée.

En outre, Leila nous l'assure, il ne faut pas trop réfléchir sur soi ; c'est une règle de survie dès lors que l'on opte pour une forte transgression des normes. La réflexivité peut nuire à la cohérence que cherche à se donner l'individu. On est comme on est ; mais si on commence à trop réfléchir, on accroît le doute qui pèse sur soi-même. Son comportement dans le *Queen's Club* revient à celui d'une femme célibataire dans une boîte hétéro, avec les nuances que cela suppose...

Au même titre que Leila joue son rôle, lorsque Viviane (autre travesti permanent) va au *Queen's Club* avec son copain (père de famille marié en cours de divorce), elle adopte l'attitude d'une femme mariée et très sage. La différence dans leurs conduites est liée à leur statut. L'une est célibataire, l'autre accompagnée (voire dans sa rigueur comportementale « mariée »). Viviane, toujours « tirée à quatre épingles », reste assise au comptoir dans un tailleur strict et impeccable. L'allure hautaine sur son tabouret haut, elle semble inaccessible

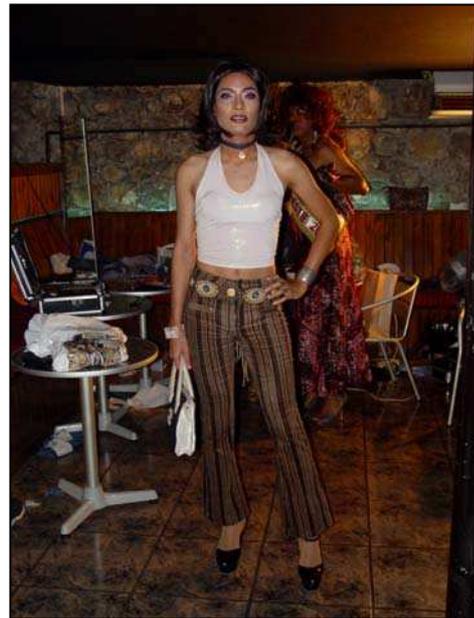
¹ Élément de la chanson de Charles AZNAVOUR « *Comme ils disent* »

² Nous pourrions résumer ce constat par le titre du chapitre de Castel : *Identité sexuelle, sensualité solipsiste et auto-diagnostic*, (2003).

alors que son copain danse. Leila par contre s'autorise la drague, ou du moins ne coupe pas court à toute sollicitation. Un verre à la main, offert ou commandé, elle peut entrer dans une discussion. Selon le cas, cette rencontre finira dans l'intimité d'un véhicule ou ailleurs. Mais elle peut tout aussi bien « remballer » un interlocuteur non désiré d'un ton sec et sans détour. Elle ne va donc pas systématiquement chercher à finir la soirée accompagnée, à « récupérer un cageot ». Son « standing » l'autorise à choisir. Son assurance lui permet de « la jouer classe ».

Sa présence dans une boîte homo n'est pas guidée par sa sexualité (elle pourrait très bien passer pour une femme dans une boîte hétéro) mais plutôt par un moindre risque de tomber sur un homme devenu vindicatif en découvrant sa nature.

Les différents individus travestis qui fréquentent le *Queen's Club* offrent un large panel de cas. Si tous tendent vers le même objectif, feindre l'apparence d'une femme, tous n'ont pas au départ les mêmes atouts pour le faire. Le principal est une silhouette. Certains se rapprochent des modèles de minceur véhiculés par les médias.



Photos 10 et 10 bis : Des corps androgynes.

D'autres ont une surcharge pondérale manifeste, due à une ossature « solide ». Les moins féminins se sentent obligés d'en faire plus au niveau du comportement. Cette outrance, au lieu de les servir, les fait passer pour de « grosses pétasses, vulgaires » qui « insultent l'image de la femme ».

Note ethnographique : une conduite réprouvée

Ce soir un individu s'est fait remarquer par son aspect excessif. Il portait une perruque brune coupée au carré et un fourreau blanc laissant apparaître des bourrelets de graisse sur les flancs et ne couvrant pas des bras épais. Un maquillage outrancier mettait en avant des lèvres épaisses et charnues. Le personnage s'est tout d'abord lancé dans une danse à base d'attitudes lascives et une série de mimes de coït. Alors que j'observais en dansant sur l'estrade la scène, mon bassin étant à hauteur de sa tête, il s'approche de moi. Il détaille mon corps sans réserve avant de m'enserrer les fesses et poser son visage au niveau de mon sexe mimant une fellation effrénée. Sans chercher à être brutal et risquer une situation violente, je me dégage de l'étreinte de l'individu. En le regardant dans les yeux, je lui fais signe « non » de la tête alors que j'interpose une main entre mon pubis et sa bouche. Cette dernière laisse apparaître une langue sortant et se tordant dans une démarche ne laissant aucune ambiguïté sur ses intentions. Voyant que j'insiste dans mon refus, il se lance alors dans une danse endiablée, mélange de soubresauts et de déhanchements, au cours de laquelle il perd sa perruque.

On voit maintenant ses cheveux courts et crépus. Des danseurs à proximité piétinent sans s'en apercevoir sa perruque et à coup de pied, l'éloignent de son propriétaire. Je décide d'interrompre la danse du travesti et de l'informer d'un geste discret de la perte de son artifice. Il ramasse alors le postiche, le rajuste rapidement sur le crane. Dans la hâte et le manque de maîtrise¹, il le replace de travers. Il monte sur l'estrade. Il commence alors une exhibition en relevant son fourreau, il se positionne de dos à la piste et, dévoilant un string, laisse apparaître un postérieur massif. Il se penche en avant et trémousse son bassin dans tous les sens. Soudain, une personne semblant de ses amis vient le chercher et, sans ménagement, lui demande de descendre de l'estrade pour mettre fin à ce spectacle. Si cette scène a revêtu pour moi un aspect un peu gênant, étrange et plutôt pathétique, elle a déclenché dans l'assistance de larges moqueries et des éclats de rire. Le jugement esthétique vaut pour jugement moral. En outre, au *Queen's Club*, que l'on soit beau ou pas, ce genre de conduite n'est pas de mise. Leila et Viviane n'apprécient pas.

¹ Il était manifeste, vu le caractère exceptionnel de la scène, que l'individu en question n'étais plus tout à fait maître de ses actes et assurément sous l'influence d'une substance active.

Quand doit-on utiliser les mots « travestis », « travelos » ou « transformistes » ? Quand les homosexuels les emploient-ils ? Ne s'agit-il pas finalement d'une même pratique jugée plus ou moins positivement en fonction des degrés de l'engagement personnel ? Travesti et travelo sont tous deux rattachés au fait de s'habiller en femme alors que l'on est homosexuel. Etre transformiste suppose en outre vouloir changer de sexe (ou mettre en conformité son apparence avec son identité sexuelle profonde).

Vu de l'extérieur, se « travestir » est connoté avec une touche de dissimulation, il s'agirait pour un homme de masquer sa véritable identité. Or, vu de l'intérieur, Leila ou Viviane n'entrent pas dans cette logique. Pour elles, il s'agit au contraire d'affirmer une vérité profonde. Etre une femme ne se limite pas à l'apparence mais à la personnalité. A mon sens, le terme de travesti est impropre à ces individus ; celui de transformiste (qu'elles ne s'attribuent pourtant pas) me semblerait plus approprié.

Se travestir est un art du déguisement. Il relève plus du masque que de la transformation profonde. Pour le transformiste, l'existence entière du soi dépend de son paraître. Il y a dans le transformisme une prégnance telle de la transformation qu'elle ne se limite pas à l'aspect visuel, pourtant indispensable, mais à l'adoption d'une identité globale. Les agissements de certains travestis sont blessants pour les vrais transformistes. Leila ou Viviane ne sont pas tendres pour le genre de conduite qui, à leur yeux, nuit non seulement à celle du travesti mais aussi à celle de la femme. L'image de la femme est au centre des débats. Elle est la pierre d'angle du travestissement. Leila et Viviane valorisent la femme que nombre d'entre elles, actives et libérées, rejettent. François de Singly (1997) explique en partie la revendication d'autonomie féminine à travers l'élargissement du répertoire des rôles féminins du fait de l'émancipation de la femme liée à son indépendance économique. Les travestis ne visent pas à devenir cette femme là. Ils optent pour celle de la femme séductrice. Non pas que la séduction n'existe pas dans la cellule familiale, mais la séduction corporelle s'exerce plutôt dans les milieux hors du contexte ménager et de ses routines quotidiennes.

Pour plaire, le travesti met en avant des atours qui sont souvent pour la plupart en contradiction avec le courant de libération de la femme. Il y a une recherche esthétique chez le travesti qui diffère du comportement usuel de la majorité des femmes. Alors que ces dernières optent de plus en plus pour un corps libre de ses mouvements, l'aspect naturel de la beauté, le refus apparent des contraintes, les travestis eux recherchent la sophistication, ce qui

les amène à porter des vêtements ou des chaussures limitant les gestes¹. Dans cette quête d'identité, ils se pensent en défenseurs de la féminité car plus « femmes » que les femmes d'aujourd'hui elles-mêmes. Ils revendiquent leur autonomie et pourtant tout à la fois leur assujettissement à l'homme. Si la valeur de la femme tient pour eux dans son apparence, c'est qu'elle doit traduire sa féminité. Voici pourquoi le travesti se doit de paraître toujours apprêté, et d'avoir de la « classe » dans ses gestes.

Mais ce contrôle de soi s'accompagne d'une soumission consentie à la domination masculine, soumission nécessaire pour amplifier la différence des sexes. Leur modèle est toujours celui de la femme-objet construit par les stéréotypes masculins (longue chevelure, maquillage soutenu, seins proéminents). Ils ravivent l'image de la femme soumise aux goûts et au bon plaisir masculin, tant décriée par les féministes.

Quand à l'expression « travelo », il s'agit d'une dénomination péjorative. Elle associe caricature, vulgarité et souvent prostitution.

3.1.7) Le « *Queen's Club* » et les hétéros

Les médias voient dans la fréquentation des homos par des hétéros un effet de mode, peut-on accepter ce constat et cette explication ? Concernant le *Queen's Club*, les homos ne sont effectivement pas l'unique clientèle de ce lieu nocturne.

Première caractéristique, les hétéros qui viennent sont « jeunes » ; seconde caractéristique, ils sont en couple (nous n'avons rencontré que de très rares couples hétéros de plus de quarante ans fréquentant le lieu).

Autre caractéristique, ils viennent à plusieurs couples et forment un petit groupe. Ils restent repliés sur eux-mêmes tant dans l'espace des « salons » que sur la piste de danse. Leurs échanges laissent peu de place aux étrangers. Ils dansent en cercle comme pour se protéger. Plus que tout, ils regardent. Ils ont un regard attentif sur ce qui se déroule autour d'eux. Ils se disent aussi beaucoup de choses à l'oreille et ces entretiens intimes s'achèvent le plus souvent par des sourires complices. Ce regard mi-surpris mi-moqueur marque la confrontation à la différence.

La première source d'attrait de la boîte auprès des hétéros tient sans doute dans leur curiosité et dans la recherche d'imprévu (La Réunion reste une petite île, on a vite fait le tour

¹ Observer sur la photo 12 les talons des chaussures portées par Lilith, Erika et Biche. Les lois de l'équilibre sont exploitées avec expertise !

de ses boîtes). Mais, peut être recherchent-ils ce qui m'avait surpris lors de ma première visite : une impression de liberté. Cette liberté permettant de donner libre cours à l'imagination vestimentaire, à la chorégraphique et aux comportements jugés excessifs ou inappropriés dans les boîtes hétéros.

Enfin autres sources d'attrait, le style musical et la gratuité d'accès convainquent certains visiteurs du Karaoké, leur soirée de chant terminée, à s'aventurer au *Queen's Club* pour « jeter un œil »¹.

3.1.8) Le Queen's Club et les spectacles travestis

Ces spectacles sont de plusieurs ordres. Certains font partie d'une offre commerciale, d'autres sont montés par des associations, d'autres enfin sont simplement à l'instigation de cercles amicaux.



Il m'a été donné d'assister à plusieurs soirées festives au sein desquelles différentes troupes se produisaient. D'abord spectateur, doctorant, photographe, puis ami, l'ensemble des lieux m'étaient accessibles à tout instant.

Photo 11: Prise de note au dictaphone dans les coulisses, Lilith en préparation pour un spectacle.

J'ai pu observer les différentes phases de l'organisation et du déroulement de telles soirées. Une constante m'est apparue : la réelle volonté de faire au mieux est entachée d'un manque de rigueur (c'est toute la différence entre les amateurs et les professionnels).

Les participants survalorisent l'importance de tels spectacles et des marchés qu'ils suscitent. Ne soyons pas dupes : il y bien plus de spectateurs pour un match de football entre deux équipes « réserves » locales que pour voir les meilleurs travestis de l'île. Ils sont

¹ Argument invoqué le plus souvent lorsque le portier les informe du thème du lieu et tente de les dissuader d'entrer.

néanmoins à prendre en considération parce qu'ils font rêver les travestis eux-mêmes d'un mode d'ascension sociale.



Dans ces spectacles alternent défilés de mode, imitations de chanteuses, danses, strip-teases.

Photo 12 : Lors d'un spectacle, de gauche à droite, une danseuse, Lilith, Erika, Biche, la strip teaseuse, David le barman du *Queen's Club*.

Les troupes sont peu nombreuses. Souvent peu structurées, elles ne comportent à ma connaissance aucun professionnel (personne à plein temps). Les lieux des prestations sont les plus divers, les commanditaires également, il n'est pas question de faire la fine bouche.

Le petit cercle d'acteurs à la fois s'épaulent et se dénigrent ; chacun y va volontiers de sa critique pour qualifier la prestation de l'autre. En se conduisant ainsi, ils ne font que suivre, du moins le croient-ils, les usages légitimes dans le milieu du spectacle. Les groupes les plus connus sont ceux de « *Pom's Party* » ou encore l'association « *Allons bouger de Pépita \$ 777* ». En outre, même si les politiques de gestion diffèrent, ce sont souvent les mêmes « artistes » qui s'y produisent, seule la production change.

Les plus célèbres spectacles sont sans doute ceux de Pépita parce qu'ils sont marqués d'improvisations réussies et de ratages réguliers. Il y a toujours un hic. Ces ratés sont les plus divers, d'ordre humain ou technique. Les individus en cause le sont pour différentes raisons qui mêlent la jalousie, l'intérêt personnel, les sautes d'humeur, ou même la crise préméditée !

La personnalité de Pépita n'est pas neutre dans les conflits qui peuvent survenir. Ce travesti¹ marie esprit d'ouverture et autoritarisme sans appel.



Photos 13 et 13 bis: Pépita dans la vie (g) et Pépita transformée (d).

Il peut très bien vous demander conseil et le prendre au sérieux. Mais il peut aussi ne pas en tenir compte et poursuivre dans la voie qu'il s'était seul fixé, au mépris de vos avertissements. Au mieux, il vous avouera plus tard que vous aviez peut-être raison.

Les artistes du groupe supportent mal son « coaching » intransigeant. En effet, loin d'être des professionnels, ils viennent surtout pour s'épanouir. Pépita ne leur facilite pas les choses. Ils occupent des emplois divers, de salarié à petit commerçant, en passant par ceux qui exercent des petits boulots ou sont sans emploi. Leur point commun ? Rêver à un autre soi possible appartenant au monde de la nuit. Ils ne retirent de leurs prestations que de maigres cachets. La gradation varie en fonction du rôle scénique et de la réputation de l'individu. Les mieux payés sont les strip-teaseurs qui peuvent toucher jusqu'à 200 euros pour un numéro d'une dizaine de minutes. Un travesti, pour plusieurs numéros dans une même soirée, se contentera parfois de 30 euros. Il aura eu cependant son quart d'heure de gloire et se trouvera payé par le rêve. Au début du spectacle, chacun, quel qu'en soit le cachet, se retrouve face à la même épreuve de captation de l'admiration du public. Le spectacle est un moment d'exacerbation de l'ego de chacun au sein de la troupe. Les susceptibilités sont à fleur de peau. S'agissant par exemple des travestis, ils refuseront d'être abordés sans considération, prendront toutes paroles ambiguës comme une critique et toute

¹ Suivant notre typologie, nous qualifions Pépita de travesti.. Dans la vie quotidienne c'est un homme. Lui se qualifie de transformiste. Il faut reconnaître que sa féminisation (et non son apparence féminine) est permanente. Pour autant, il ne « colle » pas toujours à l'image féminine qu'elle affiche lors des sorties.

critique comme une atteinte fatale. Il s'agissait donc pour moi, à l'approche du spectacle, de redoubler de diplomatie.

Pépita, exige beaucoup d'eux mais a cependant le mérite de reconnaître leur valeur, chose que bon nombre de leurs connaissances ne font jamais, orgueil mal placé oblige... Son rêve est d'être producteur de spectacles. Pour tous ces artistes, la contrainte temporelle et la pression sont des paramètres mal gérés : le retard est monnaie courante. Pour justifier ces contretemps, Pépita, qui en réalité les déplore, conclut qu'ils font le sel des spectacles réussis tout comme les paillettes et les facéties.

Dans les faits, chacun arrive pour se préparer avec ses affaires, chacun s'occupe des autres, chacun prend le temps et la place qu'il souhaite. Au final, faute de régisseur rigoureux, les loges ressemblent à une brocante balayée par une tornade. On passe plus de temps à chercher des ustensiles égarés et à se gêner dans les préparatifs qu'à se concentrer sur son rôle. En contrepoint, Pépita trop perfectionniste (il se reconnaît volontiers ce trait de caractère) n'arrive jamais à prendre le recul nécessaire dans l'urgence (il le reconnaît mais bien moins volontiers). Mais cette prise de conscience ne l'empêchera pas de recommencer ces mêmes erreurs. Le manque de projection et d'anticipation restent une constante chez lui. S'il peut rapidement entrer en conflit avec les individus « qu'il a dans le nez », il compte sur son pouvoir de séduction pour parvenir à ses fins. Il attribue son « éducation féminine » à sa meilleure amie auprès de qui il s'est socialisé aux usages féminins durant de longues années.

La femme idéale, qu'il aimerait être, est toute en distinction et en élégance¹. Comment ne pas penser, à ces évocations, à l'hexis des grandes bourgeoises (Pinçon-Charlot, 1998). A l'inverse, la masculinité est synonyme de brutalité, de grossièreté de rustrerie et d'obsession sexuelle. Il évoque une différence d'éducation entre « elle » et ses ami(e)s travestis qui n'ont pas réussi à laisser tous leurs travers masculins au vestiaire... En fonction de la réussite de sa transformation (maquillage, épilation, « disparition » de la verge, habillage) chaque individu adapte sa prestation du sensuel au burlesque. Les corps dictent les rôles. La séduction reste d'apanage des plus androgynes et des plus féminins.

Il ne faudrait surtout pas voir dans mes commentaires de sévères critiques. Au regard de leurs conditions de préparation, les prestations face au public sont formidables. Les capacités d'adaptation et d'improvisation de ces amateurs forcent l'admiration. Elles montrent leurs compétences conquises dans l'action et sur le tas. Même si certains

¹ Son modèle de référence est Naomi Campbell

s'inscrivent à des cours de danse, s'investissent dans l'étude de la chorégraphie, investissent financièrement dans des effets vestimentaires¹, aucun numéro ne tiendrait sans l'art de l'improvisation. Cette improvisation est parfois aussi un signe du manque de moyen. Il en découle un sentiment mitigé face au mélange de faste et de pauvreté, de rigueur et d'amateurisme laxiste.

3.1.9) Les réactions du public.

Mis à part les artistes et leur entourage, ce qui frappe le plus lorsque l'on assiste aux spectacles transformistes locaux, c'est le faible nombre de militants de la cause homosexuelle dans l'assistance. Nous aurions pu penser qu'un spectacle mettant en scène des homosexuels attire les homosexuels militants. En fait, loin de là, ils n'y voient qu'une exhibition de « folles » et de « pétasses ». Par contre, ces spectacles attirent des hétérosexuels. Les personnes présentes se veulent pour la plus part « branchées ». Les filles portent des tenues de soirée sophistiquées. Les convives se déplacent en groupes et les tables regroupent en général les amis. L'image idéalisée que le public veut donner de lui-même se retrouve dans l'intitulé de la soirée du 19 décembre 2001 : la *Jet Set*. Pourtant, les personnes présentes sont loin d'appartenir au gotha réunionnais.

Le public est issu des classes moyennes. Employés, artisans, petits commerçants, la seule « personnalité » que j'ai eu l'occasion d'apercevoir était une présentatrice de la télévision locale. Il existe donc un écart entre les positions sociales effectives et les positions sociales rêvées. Mais tout le monde fait semblant d'y croire. Le temps de la soirée, chacun est libre de s'affirmer et de paraître plus qu'il n'est. En outre, il faut aussi souligner une autre raison du succès : le public peut sans crainte « se lâcher ». Ainsi, rires, cris, hurlements, sifflets, percussions avec des bouteilles plastique, artistes apostrophés, participation des convives pouvant aller jusqu'au one-man-show, tout est possible. On est loin de la grande culture telle que la définit Bernard Lahire (2004), c'est à dire une activité imposant la contemplation silencieuse au spectateur. Dès que les artistes entrent en scène, le public se débride et met du cœur l'ouvrage.

¹ L'île Maurice est dans ce registre le lieu de fourniture des articles à paillettes et un petit marché existe dans ce sens. Les prix des « importateurs », qui font leur petit business au cours de voyages, présentent des marges conséquentes et rentabilisent largement le séjour. Pour les chaussures, de nombreuses paires proviennent de la boutique Dionisienne Italrun et il n'est pas rare que le prix dépasse les 150 euros.

Il est intéressant de repérer deux phases de la soirée : « avant » et « pendant-après » spectacle. L'apparition des artistes a un pouvoir incontestable de désinhibition du public. A l'ambiance modérée se substituent les frasques et l'excitation collective. L'immédiateté de ce relâchement interroge. Les spectateurs ne semblent attendre que ce signal pour s'autoriser des conduites festives. Nous sommes amenés à supposer que l'exubérance, le burlesque, la caricature, l'exhibition des corps dénudés, les provocations lascives dépassent tellement tout ce que pourrait tenter l'assistance que son exubérance devient toute relative. En restant un ton en dessous de ce qui se passe sur scène, les conduites demeurent convenables. Les seuils de normalité se redéfinissent donc pendant le spectacle. Le public encourage les artistes à en faire plus, ceux-ci encouragent en retour le public à s'enflammer. Les strip-teases masculins sont, de loin, les numéros qui déclenchent le plus aisément cette sorte d'hystérie parmi le public « féminin ». Inversement, les numéros de strip-tease véritablement féminin se déroulent dans le plus grand calme et contrastent avec les autres numéros. Les spectacles travestis sont quant à eux systématiquement l'objet d'encouragements dont on ne sait s'ils sont fondés sur l'admiration ou la dérision.

3.1.10) Miss travesti Nord 2003

Preuve de mon intégration au sein du milieu transformiste, j'ai été contacté par Logane, travesti et vedette locale (élu en 2002 au titre de *Miss travesti Réunion*), pour tenir le rôle de photographe (là encore la sociologie mène à tout), au cours de la soirée d'élection de



Miss travesti Nord 2003.

Aujourd'hui militant de la cause homosexuelle par le biais du droit à l'homosexualité et à la reconnaissance du travestisme, Logane a connu pour vivre les affres du trottoir. Il est resté comme on dit « nature », ses propos sont crus, directs et sans concession.

Photo 14 : Les candidates de Miss travesti 2003.

Le lieu de l'élection de Miss travesti 2003 était l'établissement nocturne *La Loco* à Saint Denis. Le *Queen's Club* n'offrait ni l'espace ni la disposition adéquate à une telle manifestation. Les conditions d'entrée étaient soit une invitation soit s'acquitter d'un droit de 12 euros incluant un cocktail de bienvenue (en fait un gobelet plastique de punch servi à partir d'un seau). L'heure d'ouverture était fixée à 19h30 pour une fin prévue à 23h00. Une page de promotion était parue dans *Top Star*, un hebdomadaire de programme télévisuel local. Cinq « candidates » devaient s'affronter.

A mon arrivée devant l'établissement, vers 19h15, personne de l'organisation n'était là pour accueillir les spectateurs passifs sur le trottoir devant des portes closes. La présence de plusieurs travestis en ce lieu attirait l'attention des automobilistes mais également des passants, sans oublier le public lui-même. Les acteurs devaient être à l'intérieur en plein préparatifs. Pépita, en bon co-organisateur ne rata pas son arrivée à 19h30. Moulée dans une robe fourreau tirant sur le mauve. Elle m'avait donné rendez-vous à 18h15 !

Les portes s'ouvrent, les spectateurs s'engouffrent dans la salle, une centaine de personnes tente d'entrer en même temps. Pépita tente de contrôler la billetterie. Beaucoup de resquilleurs, peu de paiements. J'apprendrai plus tard que le public fraudait en se passant de l'un à l'autre les invitations qui n'étaient pas visées. Dans les coulisses l'activité est à son comble, les miss avaient été apprêtées. Le maquillage en place, vêtues de robes de mariée, la coiffure amorcée mais non terminée, elles finissaient leurs préparatifs en tentant d'éviter les accros dans leur parements immaculés.



Photo 15 : Erika (g) et Lilith (d) en cours de transformation.

Bien sûr elles n'étaient pas seules et, comme à leur habitude, Lilith et Erika (deux travestis rompus aux techniques de maquillage et aux préparatifs de spectacles) assistaient les « belles » dans leur dernière touche. Ces deux travestis se disent transformistes (ils sont très efféminés tout comme Pépita).

Ils/elles sont des piliers des spectacles de cabaret réunionnais. Leur motivation, l'expérience du contexte local et leur capacité à temporer les sautes d'humeur de leurs partenaires de scène font d'elles des valeurs sûres.



Photos 16 et 16 bis: Erika (g) et Lilith (d).en cours de représentation.

Lilith, de condition très modeste, possède une culture d'autodidacte et un regard détaché sur le monde qui l'entoure. Quelque peu fataliste, pour lui toute chose finit par arriver, et si elle n'arrive pas, c'est que cela devait en être ainsi. Il/Elle a des croyances personnelles qui comportent plusieurs rites (dont certains sont quotidiens). Il/Elle représente pour la troupe de Pépita un chorégraphe et un costumier.

Bien sûr, Logane était là, parée d'une tenue de soirée bleu ciel, son écharpe de Miss travesti 2002 en bannière, toujours pressée, donnant des consignes à tout va et veillant surtout à ne pas rater sa propre préparation. Tout le monde s'activait et, selon son statut ou sa personnalité, donnait des ordres, ou en recevait. Les coiffeurs portaient les dernières touches de laque. Il faut préciser que la coiffure est le domaine réservé des professionnels. Ils sont nombreux sur la place et revendiquent souvent une double expertise, en tant que coiffeur et en tant qu'homosexuel¹.

¹ Aucune étude statistique n'étaye ce propos mais le simple dénombrement du personnel de trois salons confirme la tendance selon laquelle de nombreux garçons exerçant dans les salons de coiffure sont homo ou bi. Cette tendance est confirmée par des entretiens avec des coiffeurs qui selon eux ont été recrutés à la fois pour leur expertise mais également pour leur homosexualité déclarée. L'un d'entre eux allant jusqu'à affirmer que ce critère avait été déterminant dans son recrutement.

Dans le public, toutes les générations sont représentées. C'est la première fois que je vois réunis dans une assemblée autant de travestis et de transformistes, peut-être même des transsexuels. Même lors de la *Gay-pride*, cette densité n'était pas atteinte. Chez les jeunes, la tendance est à la tenue de soirée. Les coiffures sont sophistiquées, les bijoux clinquants. Les maquillages masquent le grain de la peau et mettent en valeur les contours des éléments du visage.

Le jury est composé des commerçants sponsorisant l'événement. Parmi eux, la présence de Gora Patel, membre important du gotha économique de l'île. Par sa présidence, il fait preuve d'ouverture en direction du caractère singulier de cette manifestation. Jury et public s'impatientent, la ponctualité n'est pas au rendez-vous, mais l'ambiance reste bon enfant. Le présentateur fait de constants déplacements pour s'informer du « top départ ».

Le défilé commence, trois phases vont s'enchaîner. Les passages en robe de mariée, en tenue de plage (maillot une pièce) et celui en tenue de soirée accompagné des questions (aucune n'est improvisée et toutes les réponses ont été prudemment apprises par cœur). L'ambiance est très animée tout au long des différents tableaux. Les chorégraphies des cinq candidates sont réussies. Les deux finalistes vivent les derniers instants de suspense en s'enserrant les mains pour se soutenir mutuellement. Et la gagnante est...Fabiola. Remarquons au détour de ce prénom la présence du « a » à la fin. Si l'on songe aussi à Michella, Violetta, Michaella, Pamela, Leïla, Erika, Pépita, Vanessa, souvent l'adoption de la voyelle « a » en suffixe sert à féminiser les prénoms.

Soirée réussie si elle ne s'était achevée sur un incident. L'assistance devait libérer les lieux pour laisser place à la clientèle payante à partir de 23h00. Il y eut alors ce que l'on nomme en créole un « *ralé poussé* ». Des tentatives d'intimidation de la part du public en place qui ne voulait pas partir, des menaces d'appel aux forces de l'ordre de la part de la direction. Tout se terminera dans la rue avec des paroles peu amicales pour le patron de l'établissement (qui est également celui du *Queen's Club* !). Au final, quelques travestis finiront la soirée au *Queen's Club*.

Au moment du bilan, un différend oppose Logane à Pépita ; la première reproche le petit nombre de billets vendus et un manque à gagner. De son côté, Pépita dénonce un manque de considération envers le public évincé de la boîte de nuit. La dispute se passe en créole. Le choix de la langue et du mode d'expression varient en fonction de l'interlocuteur. Pour le travesti, un français posé est de rigueur pour montrer sa distinction. Les intonations

chantantes du créole disparaissent alors au profit d'une expression mesurée correspondant à leurs représentations de la « classe féminine ». Mais lorsqu'ils sont entre eux pour régler un litige ou aborder une conversation courante, le débit de parole augmente et le créole réapparaît aussitôt. Si, à ce moment là, vous faites irruption dans l'échange verbal, une nouvelle métamorphose linguistique immédiate opère le retour au français.

Les remarques de Logane sont considérées par Pépita comme une atteinte personnelle plus qu'un véritable bilan objectif. Sa réaction à l'attaque est sans appel : « *dans une équipe, il n'y a qu'un capitaine, tu fais les choses de ton côté, je fais les miennes du mien* ». S'en suivra rupture relationnelle momentanée. Mais les brouilles ne peuvent pas durer très longtemps, les « artistes » dans le milieu ne sont pas assez nombreux pour s'offrir le luxe de se diviser, ils ont trop besoin les uns des autres. S'ils se disputent, c'est plus pour la forme. Les travestis sont simultanément concurrents et solidaires. A la fois ils se soutiennent et s'évaluent entre eux. Ils doivent gérer ce double rapport à leurs semblables, à la fois rivaux et collègues. Si la hiérarchisation est importante (toutes les « peaux de bananes » glissées pour dénigrer sont autant de points marqués), l'entraide est vitale pour la survie du groupe (il faut savoir suspendre le dénigrement et célébrer la condition partagée).

Les « anciens » veillent à la pérennité du groupe. Ces disputes ne les effraient pas, ils en ont vu d'autres. Ils ne prennent pas parti et souhaitent limiter leurs conseils à l'esthétique et au comportement. En léguant ce patrimoine de savoir-faire, ils transmettent aussi au groupe des normes implicites et fournissent un bornage identitaire. Si du lien social unit ces travestis, l'entraide demeure superficielle. Pourtant, dans un quotidien qui n'est pas à la mesure de leurs brefs moments de « gloire », l'isolement important rend l'existence difficile. Par conséquent, les travestis concilient le plus souvent au moins deux personnalités sociales : Il et Elle qui eux mêmes se conjuguent parfois au pluriel.

Le groupe des travestis se clive autour de trois positions politiques, « ne pas faire de vague », « se faire entendre mais pas à tout prix » et, pour les plus militants, « trouver les moyens les plus efficaces de le faire ». Dans une démarche de reconnaissance communautaire, qui fait le mieux avancer les choses ? Ceux qui visent à l'assimilation (les silencieux) ou à l'intégration (les revendicatifs) ? Les deux tendances cherchent finalement la

reconnaissance et l'acceptation¹. Que penser de ceux qui prétendent qu'il ne faut pas trop en faire et de ceux qui leur rétorquent que sans action d'éclat rien ne bouge ! Dans le cas de Logane (qui n'est pas particulièrement appréciée par une bonne partie de la communauté gay en raison de ses provocations), la lutte pour les droits des homosexuels passe par la médiatisation. Aussi, il juge bon pour la cause tout acte visant à faire parler des homos². Sa participation à des soirées comme celle de l'élection de Miss travesti est pour elle une action positive pour l'ensemble des homosexuels (pour autant certains se passeraient volontiers de ces manifestations). Il évalue l'impact (positif ou négatif) sur l'opinion locale par les commentaires dans les médias. Dans cette « lecture » de l'action des médias, ces derniers ont un rôle de banalisation (dans ce cas les médias font œuvre de validation sociale).

A La Réunion, se demander si l'homosexualité peut constituer un choix personnel commence à être une interrogation acceptable. Par contre, se questionner sur la famille homosexuelle et l'homoparentalité n'est guère envisageable, même à titre de débat. C'est un sujet bien trop dérangeant.

3.1.11) Les boutiques un autre lieu lié à « La mode »

Existe-t-il au plan local une mode homo avec des établissements spécifiques ? Plusieurs constats sont à faire. Si un particularisme homo peut être mis en avant du point de vue vestimentaire, ce dernier n'est pas systématique. Par contre, les goûts étant avant tout des dégoûts (Bourdieu ne s'était pas trompé), on repère de nets rejets vis-à-vis des modes propres à d'autres groupes. Enfin, les choix vestimentaires des homos peuvent tenter des hétéros, mais sous certaines conditions.

Un « look » homo ?

En tant que signifiants, les tenues vestimentaires dans le milieu homo sont multiples. Le look suppose un ensemble de paramètres qui ne se limite pas aux vêtements : la coiffure, la couleur de la peau, la pilosité, la musculature, la prestance participent à donner l'image extérieure de l'individu. Cette représentation de soi peut être plus ou moins en cohérence avec le « soi intime » ou entretenir un écart volontaire. Le climat local autorise en toutes

¹ S'agissant de groupes sociaux, nous pourrions soulever là le débat sur la notion de reconnaissance et l'acceptation dans les différences, ou plus simplement dans l'existence sans particularisme ostentatoire, avec comme corollaire la question sous-jacente : peut-on être différent sans que cela se voit ?

² Ou peut être plus prosaïquement de sa personne.

saisons le dénuement partiel : débardeurs moulants ou autres tee-shirts extensibles. De ce fait, un certain style « standardise » les apparences. Cette « uniformisation » (qui se décline dans des détails assurant une originalité) est un signe de ralliement. En effet, certaines tenues vestimentaires sont si signifiantes que leur port en toute ingénuité et sans l'adhésion aux symboles qu'elles représentent semble impossible. Si ces symboles sont ceux d'autres groupes sociaux (tee-shirt de hard-rock, ou répliques de maillots de grands clubs sportifs), le fait de les arborer revient à s'extraire de son appartenance. Certaines modes conjoncturelles n'ont aucune prise sur les homos, celle du *sportwear* véhiculée par la musique rap en est un exemple. Les archétypes du rap (tels que les montrent les *clips* vidéos) font bon ménage avec les valeurs machistes où l'homme est hétérosexuel et dominateur. Il s'agit de concilier ses goûts et les symboles.

Par plaisir personnel, certains homos (au même titre que certains hétéros) font des frais de lingerie masculine. Ces articles de lingerie se scindent en deux grandes tendances. L'une est guidée par l'érotisme et l'exhibitionnisme (strings en tous genres, culottes de dentelle, coordonnés plus ou moins travaillés et ajourés, nuisettes affriolantes), l'autre par la priorité accordée certes au confort mais dans le souci du détail esthétique (boxers sophistiqués). Comment acheter discrètement de tels articles (aucune boutique exclusivement masculine n'existe sur l'île)? L'homme peut toujours envoyer une comparse, ou aller avec elle dans le magasin. Mais se rendre seul dans une boutique de lingerie à La Réunion peut valoir d'être l'objet du *la di la fé*. Si pour certains gays entrer dans une boutique féminine et choisir un article n'entraîne aucune gêne, cela n'est pas le cas pour d'autres. Surtout lorsqu'à la gêne de l'acheteur semble s'ajouter celle du vendeur dès lors que les produits pour hommes demeurent discrets en vitrine, il faut demander...

La gêne se lit aussi dans les emballages, qui comme ceux des sex-shops, ne doivent pas pouvoir renseigner ni sur le produit ni sur le lieu d'acquisition. Deux vendeuses de deux boutiques différentes de Saint Denis m'ont confirmé la tendance au souci de discrétion : si certains d'hommes entrent tout de même et regardent longuement les articles lorsque la boutique est vide, ils semblent ne pas oser acheter, et si tout à coup une cliente entrait...

« Monsieur nous préférierions que vous repassiez quand le magasin sera vide »

Restituons ici une anecdote personnelle pour dire la gêne du personnel de vente. En vue de peaufiner mon image séductrice, je me suis mis à la « couture ». Je cherchais des

vêtements propres à ma démarche et notamment des pantalons. Or, trouver un pantalon moulant extensible pour homme n'est pas chose aisée d'où l'idée d'aller m'habiller dans des boutiques féminines. Lors d'un essayage dans boutique du centre ville de Saint Denis, une vendeuse s'approche de moi et me glisse d'un air gêné : « *monsieur, la patronne ne souhaite pas que vous fassiez des essayages alors que nous avons des clientes dans le magasin. Elle pense que cela les gêne et les fait partir. Nous préférierions que vous repassiez plus tard pour essayer vos articles, lorsqu'il n'y aura plus personne, quand le magasin sera vide.* »

En d'autres termes, un homme n'avait rien à faire dans une boutique pour femmes dans l'optique d'acheter des effets. Il va de soit que j'ai obtempéré (mais quittant ma neutralité j'ai également décidé de ne plus fréquenter cet établissement). Cet incident ne s'est produit qu'une fois. Les autres boutiques tolèrent. Il n'y a sur l'île que deux boutiques revendiquant à la fois un caractère « branché » et homo. Celle située à Saint Pierre est tenue par Erika, l'autre à Saint Gilles est managée par Pom.

Planète shop

Pom trône à la caisse. Cette petite surface de vente propose des articles très « tendance ». On y trouve des robes de soirée (pièce unique dans la lignée des produits de *jeunes créateurs*) jusqu'à des dessous masculins au look agressif. Ces derniers sont volontairement découpés, recousus de façon grossière, maculés de fausses tâches ou de peinture. Les prix sont conséquents mais le client est assuré de ne pas retrouver son vêtement sur le dos d'un autre. L'ambiance est résolument techno. La musique, le décor composé d'éléments de tuyauterie, de mobiles, de mannequins provocateurs, participent à établir un décalage d'avec l'extérieur de Saint Gilles, la station balnéaire réunionnaise. La boutique possède un site sur internet.

DDD

Il s'agit d'une petite entreprise artisanale composée d'une seule personne. Ce garçon revendique le statut d'unique styliste-modéliste masculin déclaré sur l'île. « *Pour moi, les autres sont des tailleurs classiques. Ils sont vieux. Je suis le seul à être jeune. Dans ce créneau (celui de la mode locale) je suis le seul garçon* ». DDD a connu un parcours exemplaire de ténacité et de rigueur. Orienté vers la couture par défaut (il voulait être pâtissier) il remporta toutefois des prix d'apprentissage. Il achève sa formation à Paris, puis fonde son entreprise à La Réunion.

Discret et pudique, il ne rechigne pas pour autant à participer à divers salons et défilés de mode. Son ardeur professionnelle est en décalage avec sa retenue. Cette discrétion se retrouve dans ses choix vestimentaires. « *J'aime être habillé mais de manière sélecte, il faut rester dans le classique tout en ajoutant une touche d'originalité. Mes clients apprécient cette note à la fois moderne et décalée par rapport au prêt à porter. Les réunionnais aiment avoir des vêtements uniques, c'est une façon de montrer sa différence et son style* ». Sans prendre d'énormes précautions pour dissimuler son homosexualité, il ne souhaite pas non plus la crier sur les toits : « *Je suis homo mais je protège ma famille, je ne veux pas lui attirer d'ennuis, ma mère est au courant mais cela suffit. Je ne me cache pas, si on le sait tant mieux, mais cela ne regarde pas les autres. De toute façon je m'en fous* ».

Pour de nombreux homosexuels réunionnais, toute la difficulté est dans la recherche de la bonne distance à soi même. Comment ne pas se renier si l'on n'affiche pas sa différence ? Mais comment ne pas se renier non plus si l'afficher revient immédiatement à passer pour du prosélytisme ?

3.1.12) L'association *Gay-Union*

- ❖ Individus et communautarisme : une association, pas un kibboutz

Cette structure associative est née du schisme de l'ancien bureau de *Run Arc-en-Ciel*, première association gay de l'île. L'annonce de la naissance de l'association s'est faite au *Queen's Club* le vendredi 8 mars 2002 à 18h30. Ce jour là, quelques membres de la jeune structure avaient invité la presse écrite, les représentants des associations de lutte contre le sida, et ceux d'associations défendant les droits de l'homme. Aucun élu convié n'était présent. L'assemblée se composait d'une vingtaine de personnes.

La présentation s'appuya surtout sur deux éléments originaux :

- le site Internet de l'association qui revendique plusieurs rubriques et une formulation trilingue (anglais, créole et français).
- la publication *Sagaie*, revue proposée gratuitement afin de diffuser de l'information mais également pour tenter de rapporter des subsides à la structure sous la forme d'encarts publicitaires.

La presse écrite, par un article rapportant les vœux des membres fondateurs, avait relayé l'événement dans chaque quotidien. L'ambiance était à la liesse.

Quelques jours se sont écoulés et le bureau de l'association envisage déjà avec enthousiasme un calendrier d'activités diversifiées. Repas, randonnées, conférences, projections de films, activités sportives diverses, pique-niques, la dynamique est telle que les espoirs d'une vie communautaire semblent raisonnables. De nombreux bénévoles se proposent d'organiser des activités. Signe de cet investissement, l'assemblée générale d'août 2002 rassemble plus d'une quarantaine de personnes alors que l'association compte moins de cinquante membres. La fréquentation des différentes activités est importante. Une seule lesbienne est présente lors de l'A.G. d'août 2002¹.

L'ambiance lors de ces activités est bon enfant. Le respect des participants est une donnée essentielle. Pour autant, rien n'empêche les allusions ou les propositions ouvertes et « plus si affinité ». Chacun son rythme, chacun ses goûts, chacun son style. L'étonnant est qu'un étranger à l'association, s'il ne prêtait pas une attention soutenue, aurait du mal à en définir son objet. Certes, les garçons se font la bise en signe de civilités, ils sont parfois en couple, mais rien de très marquant dans leurs interactions ne permet de distinguer leur inclination sexuelle. Quand ils sont entre eux et n'estiment pas avoir « à en rajouter », nombre d'homos ont des conduites identiques à celles de hétéros.

Après un lancement triomphal, les effectifs continuent à croître mais la participation donne des signes d'essoufflement. Les chiffres « parlent d'eux-mêmes » (même si la lecture de sociologues comme Alain Desrozières (2000) nous apprend que l'on fait dire à peu près ce que l'on veut aux tableaux statistiques). En conséquence, si les chiffres peuvent a priori

¹ Nous rappelons que le terme Gay, s'il indique d'ordinaire les homosexuels mâles, est en fait un terme générique qui désigne plus un style de vie attaché à une sexualité homosexuelle que des individus précis. A ce titre, les pionnières du mouvement lesbien revendiquaient ce qualificatif (supra). Voilà pourquoi Gay-Union ne porte pas dans sa dénomination une quelconque ségrégation homosexuelle et accueille les hommes comme les femmes.

toujours être l'objet de discussions, ils n'en demeurent pas moins révélateurs. *Gay-Union* a organisé trois débats ayant pour sujet l'homosexualité. L'un portait sur l'image des homosexuels¹, un autre sur les rapports entre la religion et l'homosexualité² et enfin un troisième sur les problèmes liés à l'homosexualité lors de l'adolescence³. Au premier débat, une quinzaine de présents pour une trentaine de membres ; au second, plus de cinquante personnes ; au troisième, ils n'étaient qu'une vingtaine alors que l'association comptait cent quarante membres.

Le noyau dur n'a pas su attirer les autres membres dans une participation active. A trop vouloir s'en tenir à une logique communautaire, les responsables de l'association auraient-ils pris le risque de voir plafonner les effectifs ? En outre, si l'individu adhère à cette communauté, comment éviter qu'il y perde le sentiment de sa liberté ? Dès lors que des acteurs souhaitent former un groupe, jusqu'où peut aller l'engagement dans ce contrat moral ? Certes, c'est à chacun de décider, mais le sentiment de liberté est très fort et va à l'encontre d'une vie collective qui risque toujours d'être perçue comme du collectivisme (l'association ne doit pas devenir un kibboutz). Ce sentiment d'enfermement a été décrit comme étouffant par plusieurs membres qui refusent de se priver de leur libre-choix.

En d'autres termes, fini pour eux le temps des sacrifices et de leur individualité pour des idéaux et des utopies. Certains membres de l'association trouvent dans cette logique communautaire réduite une sorte de « ghettoïsation » plus proche des mouvements d'extrême gauche des années 68 que de la liberté dont elle se réclame. La sensation d'enfermement est d'autant plus prégnante que le cercle de participants reste restreint. Plusieurs homos critiquent l'équipe dirigeante. Les critiques principales à l'encontre du noyau dur sont : « *ils tournent en rond* », « *on voit toujours les mêmes* », « *ils disent la même chose* », « *c'est tout le temps pareil* ».

L'association est alors vécue comme une structure où les prestations de service seraient insuffisantes. Les individus qui critiquent ne portent pas de solution au problème. Ils se plaignent mais n'ont pas pour autant d'alternative. Cela supposerait en effet deux conditions : s'investir et avoir l'approbation du comité directeur. Faute de s'engager, ils « zappent » parmi les activités et refusent une logique qu'ils perçoivent comme quasi-coercitive.

¹ Samedi 1 juin 2002 dans une salle municipale de la Ravine des Cabris.

² Samedi 28 septembre 2002 dans une salle municipale de Saint Denis

³ Vendredi 27 juin 2003 dans une autre salle municipale de La Possession

Appartenir à une structure, à une communauté, sans pour cela participer « de force » à toutes ses activités, voilà ce que défendent ces « dissidents ». Les membres du noyau dur ne l'entendent pas ainsi et pensent que les membres sont surtout des « consommateurs » qui se nourrissent des activités du groupe sans pour cela lui donner. Ils leur reprochent de ne pas « jouer le jeu ».

Il est possible de conforter la tendance à la désaffection en se reportant à la participation aux différents pique-niques. Le premier pique-nique organisé en juin 2002 sur la plage de la Souris Chaude rassemblait une trentaine de personnes. Celui sur la plage de Cap Homard en date du 22 mars 2003 n'en regroupait que onze dont quatre issus d'une famille hétérosexuelle. Les premiers repas au restaurant faisaient salle comble, aujourd'hui il y a



toujours des places disponibles. La dernière assemblée générale rassemblait quatorze membres sur les cent quatre vingt deux inscrits sur la liste d'émargement (quorum non atteint). Le repas pris sur place se limitait à douze convives (dont 4 lesbiennes et quatre hétérosexuels) !

Photo 17 : Pique nique nocturne sur la plage de Cap Homard (2004).

Situons ces comportements d'un point de vue théorique. Pour défendre l'idée d'un « individualisme négatif », les membres du noyau dur activent des arguments proches de ceux des auteurs de la première vague d'essais sociologiques sur le narcissisme (Sennet, 1979, Lasch, 1981, Barel, 1984) qui dénoncent la révolution individualiste comme une forme d'égoïsme. A la différence, pour promouvoir un « individualisme positif », les dissidents se rapprochent des arguments des auteurs de la deuxième vague (Kaufmann, 2004, De Singly, 2003, Duret, 2004). « *Je suis communautariste, quand je veux et où je veux, si cela m'arrange* ». C'est cette liberté critiquée par le noyau dur en terme d'opportunisme et d'irresponsabilité qu'il convient de discuter.

En effet, l'individu dont l'objectif premier est soi se trouve, dans notre société, chargé du poids de la responsabilité de son devenir. Les trois ouvrages d'Alain Ehrenberg (1991, 1995, 1998) avancent cette même idée force : en rentrant dans une société promouvant la culture de soi, nous entrons en même temps dans une société de la responsabilité personnelle.

Les propos de ces gays en quête d'une autre voie que celle du communautarisme en tiennent compte. Ils ne sont pas si irresponsables que ça mais savent que le poids de la responsabilité a changé d'épaules. En outre, ils souhaiteraient une nouvelle forme associative où la sexualité ne soit pas l'élément catégorisateur. Ils soulèvent en tout cas la question des relations entre communautarisme et dépendance en milieu homo.

Des stratégies d'actions pour le futur

La dernière assemblée générale a été l'occasion de rapporter de vive voix des actes d'homophobie commis à l'encontre des membres de l'association et d'en tirer des plans d'actions. De nombreux membres ou des sympathisants ont été, selon eux, victimes d'actes homophobes (en fait seul un tribunal serait à même de qualifier un acte d'homophobe, par conséquent, les propos reportés n'ont pas de valeur juridique). Sont cités la difficulté à ouvrir un compte postal, à contracter une assurance responsabilité civile, à faire intervenir les forces de l'ordre sur la plage de la Souris Chaude, avoir l'accès à des locaux afin d'organiser des manifestations culturelles. Mais également des retards très importants et injustifiés dans l'obtention de dossiers de PACS sans parler des mésaventures plus « personnelles » telles les insultes.

Jusqu'à présent, le comité directeur a systématiquement réagi à tout ces « manquements » (que les auteurs appellent après coup des « maladroites ») par des relances de courriers accompagnés parfois d'encarts dans la presse. Jamais aucune affaire n'a été portée devant les tribunaux. Or, si les médias semblent un argument de persuasion efficace, seul un jugement pourrait qualifier les faits. Il n'en demeure pas moins que les pièces des différents dossiers s'accumulent avec méthode et précision. Le mot d'ordre est de relater systématiquement tout acte donné comme homophobe afin de le mettre à l'index.

Les dirigeants vont donc tenter une remobilisation à partir de la lutte contre l'homophobie. *Gay-Union* propose une campagne d'information en milieu scolaire pour faire de l'information aux adolescents. (Information générale sur l'homosexualité, et non spécifiquement contre l'homophobie). Projet important et judicieux si l'on en croit les

résultats de l'étude de Thomas Chaimbault (2002), à propos de l'homosexualité dans la littérature destinée à la jeunesse. Ce dernier met en évidence la nécessité de donner de nouveaux repères aux jeunes :

« La représentation de l'homosexualité s'est lentement améliorée, surtout depuis le début des années 2000, depuis une image pessimiste voire tragique à une autre beaucoup plus épanouie. L'homosexuel n'est plus seulement un malade du Sida, mais peut être cet-te adolescent qui vit comme tout jeune de son âge sa première histoire d'amour. Cette histoire est singulière parce qu'encore tabou. On évite d'en parler. Et c'est encore le silence qui plane sur les premiers romans qui abordent des histoires homosexuelles, un silence symbole de la difficulté de communiquer et qui fait le jeu des intolérants et des homophobes. Pourtant, au même titre que tout autre jeune, un adolescent homosexuel a besoin de représentations et de repères. Ayant pu adopter un comportement asocial, c'est dans les livres qu'il va trouver les réponses à ses questions ; en fait non pas tant des réponses que des orientations qu'il sera à lui ensuite d'assimiler et de réinterpréter. Les fictions ont ce rôle de découverte du monde, des autres, de soi. Ainsi, elles demeurent réalistes et parlent de la difficulté de s'accepter puis de s'affirmer homosexuel face à la société en majorité hétérosexuelle, face à l'incompréhension voire la nette opposition des amis ou de la famille. »

Gay-Union intervient et diffuse son information par le biais des missions locales. Dans une optique culturelle, une médiathèque a vu le jour au sein de l'association. Si elle ne possède pas encore à cette date de local ; elle propose plusieurs films d'auteurs sous CD Rom. *Gay-Union* a demandé des subventions afin de proposer des actions de plus en plus efficaces et diversifiées, d'acquérir un fond pour la médiathèque et tenter d'installer une permanence. Cette dernière serait à la fois une cellule d'écoute, un secrétariat, un point de réunion et ce avec l'emploi d'un personnel.

De toutes les collectivités territoriales sollicitées, seule la mairie de Saint Pierre a accordé une subvention.



Photo 18: Le podium de la Gay Pride 2004.

Aussi, à l'heure où les droits de l'homme et le respect des libertés constituent le cheval de bataille des élus, Gay-Union a décidé de demander à chacun d'exprimer sa position vis à vis de l'homosexualité¹.

Habile manœuvre qui va certainement plonger dans l'embarras beaucoup d'entre eux à moins qu'ils n'adoptent la vieille stratégie du passager clandestin décrit par Mancur Olson (1987): profiter d'un mouvement collectif (tendant ici vers la libération des idées et l'évolution des mentalités) sans pour cela prendre le risque de la singularisation (se faire mal juger par les électeurs conformistes).

Les politiques qui se sont jusque là exprimés l'ont fait en souhaitant un « retour de l'ordre moral ». Argument qui irrite particulièrement les homosexuels car, comme tout un chacun à La Réunion, ils n'ignorent pas que ces donneurs de leçons morales sont compromis dans des « affaires ». En tant que citoyens et que contribuables, les gays ont bien du mal à accepter de tels discours quand les procès pleuvent autour des « moralisateurs ». Ainsi, à La Réunion, « être homo et l'afficher » peut être qualifié par certains politiques d'atteinte grave à la morale, alors qu'être sous contrôle judiciaire pour différents chefs d'inculpations ne semble pas leur poser problème².

¹ Le Dimanche 27 juin 2004, lors de la Gay Pride s'étant déroulée à Saint Denis, la Région, le Conseil Général et le Parti Socialiste se sont exprimés sur le podium, en public, en faveur des droits des homosexuels.

² Après 7 ans d'instruction, le député dont il est question comparait avec d'autres membres de sa famille devant le tribunal correctionnel de Saint Denis de la Réunion pour 3 chefs d'inculpation : abus de biens sociaux, prise illégale d'intérêt et complicité de faux et usage de faux en écriture publique.

3.2) Les entretiens

3.2.1) Pression normative accrue par l'insularité et la distance

Le sentiment d'insularité repose d'abord sur l'isolement de la mère Patrie. Puis, à 10000 kilomètres de la métropole, on ressent plus l'éloignement de Paris que depuis la Bretagne ou l'Alsace. Si l'on demande aux Réunionnais de hiérarchiser leur identité, nombreux sont ceux qui se sentent Réunionnais d'abord, Français ensuite. Ce sentiment « régionalo-nationaliste » est très présent¹, Paul Vergès le Président de région est un peu le Président, tout court. Les bulletins d'information des chaînes nationales sont introduits au titre de « l'actualités en France », comme si ce n'était pas la nôtre. Ici on chante la Marseillaise dans les rues quand la France gagne la coupe du monde de foot.

Pour des métropolitains, il est sans doute difficile d'appréhender ce que peut-être la condition d'insulaire. Pour un individu « extérieur », pour un touriste par exemple, l'idée d'avoir à vivre sur une petite terre isolée fait sans doute partie des charmes de La Réunion. D'autant plus que l'île est présentée comme un éden pluriethnique, loin de toute tension culturelle. Pourtant ici aussi les tensions existent et pour les apaiser les réunionnais ont recours à certaines valeurs refuges communément célébrées comme celles liées à la famille. Le poids de la culture traditionnelle accentue les phénomènes de rejets des tendances novatrices en matière de mœurs. La famille est une institution. Alors que l'insularité et le petit nombre d'îliens pourraient favoriser la co-production de nouveaux modes de vie, le microcosme insulaire donne beaucoup de poids à la tradition et aux normes forgées par des institutions (l'église et l'école) cependant qu'elles semblent en déclin en métropole (Dubet, 2002). Ce contexte culturel est la grande différence avec laquelle doivent compter les homosexuels de La Réunion par rapport à la vie des homosexuels métropolitains.

Ici, tout n'est pas permis. La métropole passe pour beaucoup plus (ou beaucoup trop selon les jugements) libérale en matière de mœurs. La « pression culturelle » qu'exercent les normes insulaires expose les individus à des choix cruciaux. Le tabou dominant quant à l'homosexualité semble « imposer » aux homosexuels soit de composer avec la norme (en dissimulant son penchant) soit de se lancer dans des processus identitaires extrêmes (dans une surenchère d'affirmation ostentatoire).

Cette perspective de déchirement plonge l'individu dans un processus réflexif. Soit il respecte la « loi insulaire » et au prix de cette soumission se sent intégré, soit il se révolte au

¹ Cependant, inversement à la Corse ou aux Antilles, on est réunionnais d'abord sans bouffée indépendantiste.

prix d'un sentiment de perte d'une partie de son patrimoine identitaire. Emancipation vécue, ou en tout cas perçue par les autres, comme une trahison « sanctionnable » et souvent sanctionnée par l'exclusion.

La Réunion, avec ces 700 000 habitants répartis en quatre principales zones géographiques, n'est qu'un « gros bourg » où tout se sait, où tout se voit.



La crainte de s'afficher dans une Gay Pride illustre le propos. Toute personne identifiée prend le risque de la stigmatisation.

Photo 19 :Cortège non déguisé de la Gay Pride du 29 juin 2002, Saint Gilles les Bains

Il y a plus de spectateurs « impliqués » que d'acteurs défilant.



Photo 20 : Ensemble du cortège, 29 juin 2002.

La situation des homos est proche de celle décrite par Eugen Wilhelm à propos des homosexuels de province du début du XX^e siècle (Hirschfeld, 2001, p143). Cependant, même lorsqu'il réside dans un village métropolitain, l'homosexuel peut se soustraire au regard de ses voisins en prenant la route de l'évasion, ce qui sur une île est impossible. Le « gros bourg » est clos sur lui-même. « *Ils ont l'esprit étroit* ». « *Où que tu ailles, tu tombes sur quelqu'un que tu connais* ». « *Tu sais, ici c'est petit, tout se sait* » : autant de remarques d'interviewés exprimant l'étroitesse du lieu et des mentalités. Aussi, faut-il faire des choix qui permettent de concilier ses propres options de vie avec celles de la morale communautaire insulaire.

Tout le monde n'est pas prêt à affronter le *la di la fé*, même si tout le monde y est soumis. La hantise du *la di la fé* participe à l'imposition normative. Le *la di la fé* est l'un des piliers de la culture locale. C'est une puissante force implicite de régulation des modes de vie. Cette imposition de normes prend des allures non autoritaires, le choix de s'y soumettre ou pas reste ouvert. Mais c'est prendre un risque d'exposer soi-même ou les siens à la calomnie, à la vindicte et au rejet. Il sera toujours possible d'objecter qu'une autre manière de résister à la pression normative de la communauté insulaire serait de constituer une sous-communauté homosexuelle (voir chapitre sur l'association *Gay-Union*) ; ni les mentalités, le nombre ou l'espace ne le permettraient.

Les homosexuels résidents qui assument le plus ouvertement leur homosexualité ont pour la plupart passé un long séjour en métropole. Toute absence prolongée de l'île se solde par un regard neuf : l'île semble plus « petite »... Certains ont attendu d'être en métropole pour vivre leur homosexualité et en reviennent plus libres et plus sûrs d'eux. D'autres ne peuvent vivre pleinement leur sexualité qu'en métropole et reviennent dans l'attente du prochain séjour sur le continent.

Ces derniers se soumettent à la norme insulaire. La fibre de l'appartenance locale pèse bien plus sur les natifs de La Réunion que sur les « Zoreil » fraîchement arrivés. L'*arbre* de *Georges Brassens* nous rappelle que, sans être des *imbéciles heureux qui sont nés quelque part*, nos racines nous sont précieuses¹. *La mauvaise réputation*² guette ceux qui n'acceptent pas les règles de la tradition.

¹ Cette phrase est un triple clin d'œil à un auteur-compositeur français ayant plaidé la liberté mais aussi l'importance des racines

² Chanson de Georges BRASSENS.

3.2.2) Il est plus facile de prendre des risques quand on est fonctionnaire

Pour Romain, jeune trentenaire qui cherche un emploi, il n'a pas à parler de son homosexualité parce que « *cela ne regarde pas les autres* ». Pour Dan, commerçant en activité, « *je le dis au compte goutte, cela pourrait choquer des gens et nuire à ma clientèle* ». Ces individus ont en commun la nécessité de masquer leur identité intime pour conforter leur identité statutaire. Les ressources les rendant indépendants financièrement sont conditionnées par leur réputation. Par contre, Kepha, jeune professeur des écoles, fonctionnaire, déclare « *maintenant que je suis autonome, je ne cache plus mon homosexualité* ». Loïc, professeur certifié, lui aussi fonctionnaire, adopte cette même démarche : « *affirmer son homosexualité c'est devenir soi aux yeux des autres, se sentir sans pression, vivre sa vie* ». Gilles avance la même logique : « *à mon retour, j'ai décidé de ne plus me cacher. Je suis fonctionnaire, mon long séjour métropolitain m'a permis de m'éloigner de la peur du la di la fé* ». Le point commun à ces trois témoignages ? Ils émanent tous de personnes autonomes du point de vue culturel (nombreux voyages, séjours prolongés en métropole) et indépendantes du point de vue financier (fonctionnaires sans compte à rendre pour gagner leur vie).

Les plus précaires sur le plan économique semblent aussi, dans un espace exiguë, les plus à la merci de la morale dominante.

3.2.3) La rupture sans concession

Certains candidats à l'affirmation sortent de leur réserve et se mettent en marge de la bienséance. C'est le choix des travestis et transformistes¹. Ils revendiquent d'autant plus ouvertement le droit à la différence qu'elle est aussi leur source de revenus. Ils mettent en cause l'hypocrisie locale. Leila, Lilith, Logane, ou Pépita se disent au-dessus du *la di la fé* :

« *les autres, on s'en fout de ce qu'ils pensent. Moi, j'ai dépassé ça* » (Leila)

« *si ils sont aussi petits, c'est leur problème, pas le mien* » (Pépita)

« *on est comme on est, c'est tout* » (Lilith)

« *ils n'ont qu'à sortir de l'île, cela leur ouvrira l'esprit. A Paris, on a dépassé ça depuis longtemps* » (Logane).

¹ Selon nos informations il n'y aurait pas de transsexuel « reconnu » sur l'île

Viviane a refusé d'avoir un entretien formel. « *Tu comprends, je vis avec un homme en cours de divorce, je ne voudrais pas lui attirer des ennuis, il y a la gamine en jeu. Même si cela reste anonyme, je ne veux pas prendre de risque, il est connu de par sa profession. Nous sommes heureux comme ça et je ne veux pas faire de publicité ou faire parler ni de lui, ni de moi* ». Ce transformiste est connu et s'affiche avec son ami ; elle se montre avec lui mais semble refuser que cela se divulgue. Que comprendre ? Il faut s'interroger sur la sociologie du couple homosexuel. Qu'en est-il des relations durables ? En quoi le couple homosexuel se distingue-t-il du modèle hétéro ? Autant de questions qui trouvent une amorce de réponse au travers d'exemples locaux.

3.2.4) Atouts et difficultés des « couples ouverts »

A La Réunion, l'image de la femme au foyer, placide et soumise, ne résiste pas à l'observation. Il s'agit d'une société où les femmes non seulement travaillent mais prennent les grandes décisions de la vie familiale. Pourtant, en matière de sexualité, persiste le double standard, permissif pour l'homme, interdictif pour la femme (Bozon, 2002, Duret, 1999). L'adultère masculin et féminin n'ont jamais été considérés sur le même plan. L'émancipation féminine porte en elle une ambivalence. Comme l'a montré Nathalie Heinich (2003), elle peut revenir à se calquer sur des modèles qu'elle critique par ailleurs. Dans *Etat de femmes*, ce même auteur dresse une typologie des statuts de la femme au dix-neuvième et au vingtième siècle. L'épouse était la « première », la maîtresse la « seconde », la « tierce » la fille sans liaison durable. La première était là pour la famille, la seconde pour l'amour extra-conjugal, la tierce pour la bagatelle. L'homme pouvait, et peut encore, vivre à la fois en tant que père responsable, en tant qu'amant passionné et enfin à l'occasion s'encanailler pour devenir un « chaud lapin ». La femme ne peut cumuler ces trois conduites. Une « première » qui commet l'adultère n'est certes plus aujourd'hui menacée de déchoir en « tierce » ; mais pour l'opinion qui prévaut largement à La Réunion, elle reste une « belle salope ». Le couple homosexuel échappe à cette morale.

Antony Giddens a distingué la sexualité reproductrice de la sexualité sans autre but que le plaisir. François de Singly et Karine Chaland (2001, p283-300) ont prolongé ces propos en exprimant très justement que « *la liberté sexuelle serait davantage tolérée sous la forme d'infidélités passagères que sous la forme d'une double vie* » (idem, p291). S'agissant des hétérosexuels, « les infidélités passagères » seraient donc aujourd'hui du domaine du

tolérable. Pourtant, jouer de la distinction sexe-sentiment n'est toujours pas vraiment une justification recevable pour demander sa liberté sexuelle dans une union hétérosexuelle, et ce d'autant plus si elle est consacrée d'un point de vue religieux. Les entretiens auprès des couples de notre enquête montrent une première grande différence entre les homosexuels et les hétérosexuels. Pour les homosexuels « aimer » ne revient pas imposer à l'autre l'exclusivité sexuelle. Quand dans le couple homosexuel les infidélités arrivent systématiquement, sont-elles mieux tolérées dans les faits ? C'est à dire par delà les déclarations de principe sur la liberté de celui qu'on aime ? Ces individus réussissent-ils à s'épanouir dans un « couple ouvert » ? Les couples homosexuels conservent une structure dyadique au sens où deux personnes (et deux seulement, il ne s'agit pas d'une communauté) choisissent de vivre ensemble ¹. La liberté de chacun des deux peut faire l'objet d'un contrat préalable, explicite ou pas, sur les conduites à tenir en matière de sexualité. L'aventure hors couple est inscrite dans le champ des possibles à condition que le pacte « d'amour-assistance » ne soit jamais altéré. Si l'on demeure ensemble, c'est parce que l'on se soutient. La fidélité sexuelle n'est plus une condition à l'amour. L'amour est ce qu'il reste quand tout le reste (en l'occurrence le désir) à disparu. Il y a une nette distinction entre l'amour et la sexualité ; en l'occurrence pour le dire comme mes interlocuteurs « *la baise n'est pas l'amour* ». Même si les deux peuvent se rejoindre au sein du couple, l'écart extérieur est d'autant mieux toléré qu'il ne s'agit que d'une histoire de « baise ».

Cette forme de sexualité ouverte à l'extérieur du couple peut également ne pas relever d'un contrat préalable. Lors d'entretiens, deux principales raisons d'un tel comportement sexuel m'ont été données. La première est l'insatisfaction sexuelle : A rejette la faute sur B, son manque de désir et d'appétence sexuelle. Pourtant, B me déclare aller sur les lieux de drague pour palier à ses manques sexuels. De quoi parle t-on, de sexualité interne au couple ou du désir d'avoir des échanges sexuels. Pour résumer, chacun trouve en l'autre les raisons du manque de fidélité. La seconde est celle du « copain de passage » quand « l'autre » est hors de l'île ; « ça ne peut faire de mal à personne ».

Ces deux raisons sont de l'ordre de la justification et véhiculent leur lot de culpabilité. Les membres des couples rencontrés sont pétris de contradictions et poursuivent des valeurs hétéronomes.

¹ Cette structure paraît évidente mais elle est culturelle, dans d'autres sociétés la cellule nucléaire familiale peut être différente dans le cas de la polygamie ou de la polyandrie.

Fernand, qui a quitté Etienne pour un nouveau copain me dit sans gêne : « *si tu veux qu'on fasse un truc ensemble, enfin pour jouer, juste un moment, il n'y a pas de problème par rapport à mon nouveau copain, on est très libre* ».

Le même Fernand quelques semaines auparavant se plaignait d'Etienne : « *avec lui il n'y a que la baise, il lui faut tirer tout ce qui bouge, cela a fini par me forcer à le quitter, il faut un minimum de respect dans la notion de couple* ».

Paul clame avec force sa prise de position pour le couple ouvert mais Romain explique hors entretien « *je voudrais, pour mettre du piment, introduire parfois un troisième mec pour une petite partouze mais Paul ne veut pas, il est très jaloux* ». Et Paul, de son côté déclarera sur de lui « *parfois, pour Romain, on cherche des mecs baraqués, moi je comprends* ». Bref, chacun cherche à se donner le beau rôle. Les compagnons rapportent des conduites prouvant qu'ils assument pleinement la morale sexuelle qu'ils se sont fixés. Cependant, ils ne donnent jamais la même version. In fine, une réalité apparaît, la notion de couple « fermé » semble ne pas convenir aux homosexuels rencontrés.

Pour « modéliser », nous dirons que chaque couple gère son information en trois parties distinctes : ce que je garde pour moi (ce que je cache), ce que l'on partage (ce que je montre et ce qu'il (elle) montre), ce qu'il (elle) garde pour lui (elle). Les informations partagées ne sont que la partie visible de l'échange. Le couple repose aussi sur une part cachée et propre à chacun. Chacun sait qu'il ne sait pas tout de l'autre. Le troc conjugal est existentiel. Il ne peut être trop formalisé au risque de rappeler l'échange marchand. Le tout restant implicite, je peux échanger la réception d'un ami¹ de mon compagnon en espérant en retour sa présence à mes cotés pour aller voir l'un de mes amis².

Nous allons maintenant décrire plusieurs couples.

Le couple de Biche et Pierre, l'union des extrêmes

Entre Pierre et Biche³, ce n'est pas l'aspect financier qui prédomine dans la stabilité du couple. Issus de milieux sociaux différents (Pierre est d'origine plus aisée) ils sont également d'ethnies différentes (Biche est d'origine comorienne). Leur union est celle des extrêmes. Pierre dit assumer la plus grande partie des dépenses du ménage, alors que Biche

¹ Que je n'apprécie pas nécessairement mais je me « force » pour lui faire plaisir.

² Qu'il (elle) n'apprécie pas non plus mais c'est sa contre-partie de l'échange.

³ Pierre a 15 ans de plus que Biche.

serait capable, sur la base de son seul salaire, de subvenir à ses besoins. « *Mon salaire c'est mon argent de poche, j'en fais ce que j'en veux. Parfois j'achète un truc pour la maison mais en général je fais des folies avec* » (Biche). La communauté d'intérêt tient surtout à la complémentarité des personnalités très dissemblables. Alors que Pierre est rigoureux, pondéré, affable, casanier, introverti, sa « moitié » est aux antipodes. Toujours pressé et empressé, exubérant et extraverti, incapable d'être seul, Biche apporte dans la vie de Pierre un facteur d'instabilité pour lequel ce dernier est en permanence partagé entre fatalisme, « ras-le-bol » et émerveillement. Le résultat et le maintient d'un équilibre global du couple ; chacun reste sur ses positions quand il ne les extrême. S'ils vivaient séparément, Pierre serait sans doute un peu plus fantaisiste et Biche un peu plus rigoureux.

Entre eux, les dénominations intimes fluctuent du traditionnel à la provocation. Pierre appelle Biche « ma femme » ou « ma moitié », Biche dénomme Pierre « mon mari ». Pour autant, les sobriquets peuvent être plus bruts, « ma grande folle » ou « mon mec » sont également du registre courant.

Pierre se fait malmené en permanence, les critiques ouvertes et publiques abondent. Il a oublié d'acheter ceci, a mis beaucoup de temps à faire cela. Il n'est pas apprêté au moment de partir, il a oublié qu'ils dînaient chez untel ou que tel autre devait passer. Bref, Pierre est responsable de tout. Pourtant, c'est Biche qui casse tout dans la maison et Pierre est le seul à réparer les dégâts. C'est lui qui fait les courses au supermarché. Il reste sans protester au logis quand Biche sort au *Queen's Club*. Il gère toute la partie administrative du ménage, assure les trois-quarts des revenus. Chacun se plaint de l'autre, chacun parle de partir, mais aucun ne le fait. Or, à les entendre, ils n'ont que l'embarras du choix.

A mieux y regarder, l'on constate que Pierre est libre d'agir à sa guise et de gérer ses moments de loisir comme il l'entend. Il trouve dans les folies de Biche une fantaisie qui lui donne une part d'imprévu. Il domine intellectuellement son partenaire dans de nombreux domaines, ce qui accroît son sentiment de sécurité. C'est lui qui dépense le plus pour le couple mais il est libre de gérer le budget à sa guise tout en assurant une rigueur pragmatique.

Biche assume le rôle de la maîtresse de maison. C'est lui (elle) qui est chargé de l'accueil lors des visites et en profite pour faire valoir sa fibre artistique. La quasi-absence de jalousie de Pierre lui donne toute latitude en terme de sorties. Il sait qu'il peut compter sur la générosité de Pierre, qui lui dédie la plus grosse partie de son salaire. Au plan sexuel, Pierre est essentiellement actif alors que Biche, bien qu'exprimant le fait que « *moi, je suis un mec et ma bite je m'en sers* », est passif dans leurs échanges. Si de façon régulière ils se plaignent

de la libido de l'autre, ils s'octroient avec discrétion des « écarts » hors couple. En fait, l'un et l'autre ont trouvé une forme d'équilibre auxquelles les plaintes et les protestations contribuent.

Le couple de Gilles et Jacques vers la tendresse

Un autre couple, celui de Gilles et Jacques fonctionne également sur le même principe de complémentarité, mais avec d'autres critères. Les âges sont proches, les milieux d'origines et la structure familiale également (fratrie nombreuse, problèmes d'emploi, problèmes d'alcool). Les humeurs sont égales dans la constance et dans le sens de la mesure. Pour autant, ici encore, les divergences (en terme de complémentarité) sont également des éléments moteurs de l'union. Là où Gilles revendique le plaisir de la réflexion et se définit presque en intellectuel, Jacques déclare ne pas supporter les activités où la réflexion prime. Le partage des tâches ménagères se divise en secteurs cloisonnés sans intersection. Comme l'a parfaitement noté Kaufmann (1992, p167-172), « *La place de chacun n'est pas anodine et est signifiante, ces rôles valorisent la personne en indiquant l'incapacité de l'autre à produire un résultat identique* ». Jacques fait la cuisine, Gilles bricole. Gilles prend des initiatives, Jacques se complet dans le rôle d'accompagnateur. Alors que Jacques peut passer des heures devant l'écran de télévision, Gilles propose toujours de nouvelles activités. Gilles aime se donner en spectacle et réalise ce que Jacques, discret à la limite de l'effacement, n'ose pas faire mais apprécie au titre de premier fan.

Les disputes ne sont pas des envolées verbales ou des coups d'éclat. On se tait, on va prendre l'air et tout revient dans l'ordre. Le poids de l'ancienneté de la relation pondère l'emportement. La vie en célibataire semble impossible pour tous les deux ; alors, inutile de se jouer la grande scène du départ (de toute façon retrouver un partenaire devient avec l'avancée en âge une tâche bien difficile). Un contrat explicite de liberté mutuelle leur assure leur part d'indépendance. Il constitue une soupape à l'enfermement sexuel décrit par nos couples homos comme fatal.

Le couple de Paul et Romain, une joute permanente mais sans conséquence.

Leur différence sociale est très importante. Paul est issu d'un milieu métropolitain cultivé, aisé, alors que Romain est un métis « cafre-malabar » d'origine très modeste. Paul a un emploi stable bien rémunéré alors que Romain est en quête d'une insertion professionnelle. Pour autant, Romain revendique, grâce à des aides sociales qu'il perçoit, une

indépendance financière tant dans les frais domestique que dans ceux des loisirs. Romain refuse de rentrer dans le rôle de « *la boniche pendant que monsieur est dehors* ». Malgré ce refus, il passe plus de temps que son conjoint à entretenir le domicile. Paul est un personnage bien connu dans le milieu gay. Il consacre nombre d'heures à une association. Trop de temps aux goûts de Romain. Ce dernier revendique plus d'attention de la part de Paul et s'insurge sur la prégnance du soi statutaire de Paul sur son soi intime (Singly de, 1996). Paul, parce qu'il est dominateur, tente également d'imposer sa supériorité intellectuelle à Romain. Ce dernier refuse de la reconnaître, et réclame d'être son égal. Mais faire de l'égalité une revendication prouve justement qu'on ne l'a pas atteinte. Là où Paul, de par sa formation, peut asseoir ses actes sur des démonstrations scientifiques, ou tout du moins parfaitement rationnelles, Romain tente de lui tenir tête avec ses seules émotions et ses seuls ressentis. Il en résulte des affrontements verbaux souvent violents. Dans ces scènes de ménage, Romain s'emporte alors que Paul joue la modération. Romain affirme que Paul prend plaisir à le dominer alors que Paul lui impute en retour de l'ingratitude et de la paranoïa. Pour finir, Paul, maître du jeu, apaise le conflit par des mots doux (il est le seul que j'ai vu appeler son compagnon « *ma biche* » ou « *chéri* »). Tout rentre dans l'ordre, et un nouveau cycle : mise en tension- explosion- retour au calme, peut commencer.

Fait notable, tous deux se sentent bisexuels. Leur attirance pour les filles est présente à leur esprit ; mais comme ils disent, « *il faut faire un choix pour la stabilité* ». Romain, à son grand regret, est totalement passif avec Paul. Le couple tient des propos divergents sur les origines de leurs désirs mais s'accorde sur un fait : aucun n'est satisfait sur la sexualité du couple. Il y a dans ce couple, malgré les tentatives d'emprise et de domination, un refus de faire payer l'autre pour les fautes qu'on lui attribue, qui permet à chacun de poursuivre cette union.

Le couple de Fernand et Etienne, chronique d'une mort annoncée

Etienne a douze ans de plus que Fernand, ce couple a duré cinq ans. Fait anodin ou pas, la séparation (juste à la fin de mon terrain) correspond à la stabilité professionnelle tant attendue par le plus jeune des deux (Fernand). La raison invoquée de la rupture est la recherche systématique de relations sexuelles du plus âgé (Etienne). Une fois le couple séparé, j'ai été à plusieurs reprises invité par Fernand à « jouer¹ », sans sentiment, alors

¹ Il faut comprendre par le terme « jouer » une invitation à partager une activité sexuelle, sans autre but qui sous-tendrait une quelconque implication sentimentale.

qu'Etienne ne m'a jamais sollicité. Pour autant, la relation de confiance établie avec les deux protagonistes me semble similaire. Or, Fernand voyait dans Etienne un véritable obsédé sexuel. L'argument invoqué n'est peut-être pas le bon. Deux hypothèses sont envisageables. Fernand, longtemps en retrait par rapport à Etienne, à subitement pris confiance en lui grâce à son indépendance et a « réglé ses comptes ». Ou bien sa soudaine autonomie (associée à sa nomination dans une autre partie de l'île) l'a poussé à envisager une autre conception du couple, sans logis commun.

3.2.5. Quand tout est négociable, rien n'est solidifié

La négociation de la sexualité des individus du couple homosexuel participe à sa fragile alchimie. Mais, alors que cette discussion n'est pas souvent à l'ordre du jour dans les couples hétérosexuels, elle est ici à rejouer en permanence. Ce qui accroît certes le sentiment de liberté mais aussi celui d'inquiétude. La croissance des ruptures de jeunes unions homosexuelles avive ces craintes. Une manière de désactiver ces craintes est de s'y résigner par avance et de faire de la séparation précoce une fatalité inévitable. Sans négociation, les couples homosexuels seraient voués à la séparation ; et ce d'autant plus qu'il leur manque le ciment des couples hétérosexuels : les enfants. Ainsi, les témoignages d'Alisson et de Bruce sont sur ce point précis. Le couple homosexuel est pessimiste sur son avenir.

La comparaison des visions du futur entre couples hétérosexuels avec enfants et couples homosexuels sans enfant constitue donc une grande différence. Les hétérosexuels ne se privent pas de se projeter (en terme de lignée) dans le devenir de leurs enfants, puis de leurs petits enfants. Les perspectives du monde homo ne sont pas celles du monde hétéro. L'avenir du couple hétérosexuel est déjà en partie écrit dans la famille et les routines qu'elle va imposer. L'évolution du mari en père, ou de l'épouse en mère, ne trace aucune perspective de soi pour les homos. Il semble que dans une logique compensatoire, la sexualité demeure le moteur essentiel du couple homosexuel (mais on pourrait aussi inverser la proposition et dire de la famille qu'elle est compensatoire de la perte de la sexualité dans le couple hétérosexuel). Les couples décrits dans les pages précédentes n'avaient prêté aucun serment de fidélité, mais parmi d'autres qui l'ont fait, cette promesse n'a jamais résisté au temps. Même Alain, ayant juré fidélité éternelle à son ami allemand qu'il allait retrouver plusieurs fois par an, n'a pas résisté à la tentation permanente du sexe au quotidien.

Dans le couple homosexuel, la dissociation entre l'amour et le sexe peut-être très poussée. C'est le cas dans l'union de Pietro. Son ami est un individu séropositif refusant tout

rapport avec lui afin d'éviter de prendre le risque de contaminer celui qu'il aime. Pietro continue cependant à vivre avec ce dernier, à l'aimer, à lui être fidèle dans son esprit alors qu'il assouvit ses pulsions sans remords avec d'autres, hommes comme femmes.

3.3) Questions de plasticité identitaire

En tenant des rôles, on peut engager plus ou moins de ressources identitaires. Parfois, un rôle n'engage pas grand chose de soi (chacun se compose d'une face acceptable au sens de Goffman). Mais les rôles, en tant que choix dans des répertoires et dosages personnels, contribuent souvent à moduler les identités. Ils supposent donc une certaine plasticité de l'identité. Reste à savoir si nous sommes des soi-multiples (multiple-self) ou non ?

Ceux qui se pensent multiples

Joe (cadre supérieur) ne dévoile pas son homosexualité dans son environnement professionnel. Pour autant, et sans révéler son identité, il fera lors d'un débat ouvert au public mais dans un lieu privé une sorte de *coming out*. A cette occasion, il affirmera son amour pour son partenaire. Ce qui ne l'empêchera pas certaines nuits, sur la plage de la Souris Chaude, de proposer anonymement sa verge à qui veut la prendre. Il se perçoit à chaque fois comme autre. Cloisonnés dans des espaces et des moments différents, ses sois semblent en apparence ne pas interférer les uns sur les autres : il est pleinement un cadre de haut vol, il est pleinement un amoureux épanoui et fidèle, mais par moment il est pleinement un « corps » voué uniquement à son plaisir. Pour autant, aucun cloisonnement n'est jamais parfait ni totalement hermétique. C'est bien sûr le cadre qui jouit du sentiment d'être un compagnon fidèle, du courage qu'il lui a fallu pour opérer un pseudo *coming-out*, ou qui se satisfait de ses performances sexuelles dans l'anonymat de la Souris Chaude. L'identité est l'ensemble des facettes, et ce d'autant plus que l'on peut la modifier à sa guise et que l'on est soi-même la source du changement de registre voulu et non subi.

Biche (coiffeur, transformiste, artiste à ses heures, conjoint) passe d'une conduite relevant d'un sérieux professionnel irréprochable aux emportements de la folle hystérique. Il alterne également une présentation de mâle poilu des jambes qui « *n'oublie jamais de se servir de sa queue* », à l'individu parfaitement épilé, passif et soumis aux fantaisies de son

partenaire qui « *utilise parfois un godemiché pour jouer* ». Les variations naissent ici du plaisir des contraires.

Bruce est à la fois un père de famille modèle, présent auprès de ses enfants et de sa femme, mais ne renonce pas à aller draguer le soir à la Souris Chaude ou à partir en vacance avec son « casse croûte » (terme macho utilisé avec parodie pour désigner un petit ami).

Citons encore Dan, soucieux d'être conforme aux règles, qui ne trouble jamais l'ordre public, célèbre les valeurs de la famille, mais s'accorde un petit ami de seize ans alors qu'il affiche à ce jour quarante trois printemps.

3.3.1) Refuser l'ancrage de l'identité au risque du « zapping » ?

Plus l'individu se sent réduit à sa définition sociale, plus il tente d'échapper à cette assignation au risque de l'inquiétude sur sa propre normalité. L'homosexuel, pas plus qu'un autre, ne peut se passer d'un « hors norme dans les normes ». Il ne peut pas affronter tout seul les normes dominantes ; à la fois la vie communautaire l'étouffe (voir les causes de difficulté de l'association *Gay-Union*) mais en même temps elle le reconforte face au dénigrement social. Faute de choix idéaux, il louvoie entre déclaration d'individualisme absolu et appel à la solidarité communautaire. Réussir à conserver d'un côté sa sécurité et son bien-être, et de l'autre sa liberté et son libre-choix, nécessite une savante alchimie qui conjugue affirmation de soi et concessions .

Les variations intra-individuelles des conduites culturelles sont à la mode, il est également à la mode d'en faire la théorie (Lahire, 2004) ; on peut toutefois se demander si ces variations ne sont pas proposées en « kits » à l'individu. Mode vestimentaire, vocabulaire spécifique, conduites relationnelles, sont des manières partagées par tous pour se singulariser sans totalement sortir des normes. Sans grand investissement, ces variations permettent d'être soi parmi les autres et de se penser confortablement à la fois semblable et différent. L'engouement pour les champions de la proximité que sont les vainqueurs de la *star académie* ou de *loft-story* atteste de ce fait (Duret, de Singly, 2003). La notoriété, source de gloire, semble à portée de main pour tout un chacun. « Zapper » d'un intérêt ou d'un événement à l'autre, d'une relation à une autre, semble la conduite la plus confortable pour prendre soin de soi. Il est plus simple d'être ému par son propre sort que de se responsabiliser pour celui des autres. L'éphémère et le refus de l'attachement sont donnés comme la source

de toutes les solutions. Cette faculté à l'oubli, à tourner la page, à s'offrir un nouveau départ, est un avantage pour les homosexuels.

3.3.2) S'adapter ou périr : caméléons et clandestins résistants

Les gays sont des champions de la plasticité. Certains ramènent leur art du camouflage social à un jeu. Ce qui est donné comme une aptitude ressemble en fait à un nécessaire apprentissage puisqu'il s'agit d'une condition *sine qua non* pour échapper à la stigmatisation.

Plusieurs passages d'entretiens l'illustrent.

- « *Quand j'étais jeune, personne ne m'a expliqué ce qui m'arrivait lorsque je prenais du plaisir à voir mes camarades se déshabiller dans les vestiaires, j'ai appris à faire semblant tout seul, je faisais semblant de m'intéresser aux filles* ».

- « *Quand mes parents me questionnaient sur ma vie amoureuse, je leur disais que j'avais une petite amie. Ainsi, ils me laissaient tranquille* ».

- « *A l'école, les autres se foutaient de moi et me traitaient de fille. Je leur en veux encore, cela m'a fait mal. J'ai dû me débrouiller tout seul* »

La vie sociale des gays de l'enquête, souvent très active et très mouvementée, leur a appris à faire face aux vicissitudes. Plus leur tissu relationnel est important et plus ils peuvent aménager des « couvertures ». Chacun de leurs rôles est une issue de secours. Ce sens de la survie est valorisé par l'individu « caméléon » alors qu'il est un mal nécessaire pour le « clandestin résistant ». *In fine*, le plaisir de jouer leurs rôles sociaux distinguent les « caméléons » des « clandestins résistants », les premiers y voient une source d'évolution personnelle, les seconds une entrave.

Le respect des normes hétérosexuelles impose parfois l'adoption d'une vigilance de tous les instants. La liberté d'être, parenthèse existentielle, est un luxe qui n'est pas permanent. Les rôles sont alors protection mais aussi coercition. Pierre vit dans un monde professionnel tolérant ; pour autant, il doit masquer impérativement sa sexualité au risque d'une stigmatisation sans retour possible. Lorsqu'il est à la plage de la Souris Chaude, il doit demeurer attentif à ne pas se placer « à découvert » pour ne pas se faire prendre sur le fait par un « étranger » au lieu. La rencontre fortuite reste possible, elle doit cependant se limiter entre initiés partageant les mêmes goûts. « *Entre nous, il n'y a pas de problème. Un pédé qui*

en rencontre un autre n'est jamais dangereux. Si tu ne t'en étais pas aperçu, c'est rare mais cela peut arriver, tu te dis simplement : eh bien celui-là, il cachait bien son jeu». Dans le domaine de la séduction, un homme qui s'intéresse à une femme peut voir se solder sa tentative par un échec, l'affaire s'arrête là. Un homme qui s'intéresse à un homme voit en outre sa tentative soldée par la calomnie et la « mauvaise réputation ».

3.4) La sexualité comme ressource identitaire

Les « caméléons » et les « clandestins » reconnaissent que leur inclination homosexuelle pourrait être cultivée comme une distinction, mais c'est un luxe qu'ils ne peuvent s'offrir. Ils en feraient volontiers un symbole d'excellence. Une sexualité ne permet cependant pas d'évaluer la valeur d'un l'individu ; n'est-il pas aussi ridicule de considérer l'homosexuel comme supérieur que comme inférieur ? Le dénigrement est une ressource identitaire employée d'autant plus aisément que l'on n'est pas sûr de ses propres qualités.

3.4.1) Un groupe stigmatisé, pas de véritable communauté mais une demande en hausse

Affirmer l'existence au niveau local d'un groupe social homosexuel étant de l'ordre d'une communauté serait une grave erreur. L'observation des différents acteurs, de leurs modes de vie, des relations qu'ils entretiennent entre-eux et avec le monde hétérosexuel, atteste de la plus grande diversité. Globalement, être homo sur l'île relève plus du fardeau à assumer que de la fierté qui soutient. Aucun espace hormis ceux restreints et décrits (une boîte de nuit, deux magasins, une plage et quelques lieux épars connus des seuls initiés), aucun quartier (du type du Marais à Paris), aucun penseur ni artiste « gay », pas de figure emblématique ni de personnalité publique. Non pas que la concentration soit un facteur nécessaire, mais le nombre sécurise. Ne plus se sentir seul est non seulement rassurant mais aussi stimulant.

Bien qu'elle n'existe pas dans les faits à La Réunion, la plupart des homosexuels de notre enquête se réfèrent à une mythique communauté gay : par delà les frontières, par delà les barrières sociales, les gays seraient tous frères. Etre homosexuel ferait endosser un héritage commun, réel ou virtuel. Ferait compatir à des souffrances communes en nommant des

victimes (les homosexuels) et des persécuteurs (les hétérosexuels)¹. En cela, nombre d'homosexuels rencontrés sentent bien la nécessité de s'unir face à une société hostile, et de lutter. Par exemple, le souhait de Gay-Union de voir les hommes politiques prendre position s'inscrit dans cette perspective. Les hommes politiques sont sommés de dire s'ils sont avec ou contre. Pour autant, lutter n'est pas synonyme d'affrontement mais parfois plus simplement de rassemblement pacifique. Aussi, il ne faut pas généraliser, cette exacerbation de la différence ne fait pas l'unanimité, certains homosexuels refusent la dichotomie homo-hétéro, surtout parce que qu'elle s'inscrit dans une logique de guerre.

De leur côté, les créoles semblent marqués par une recherche empreinte de virilité. Le créole mâle aime à se reconnaître « macho ». Citant Speare, Maryse Conde et Madeleine Coettenet-Hage (1995, p13) soulignent que pour le créole mâle auquel la littérature attribue des prouesses viriles surhumaines, la femme et l'homosexualité ont un statut inférieur au sien vis à vis de la libido. Comme l'a noté Pascal Duret (1999, p143) la virilité s'accompagne du mépris pour les homosexuels car le « pédé » caractérise explicitement celui qui est soumis aux normes féminines. On ne devrait pas trouver de trace de demandes homosexuelles dans une telle société. Pourtant la lecture des petites annonces dans les hebdomadaires et sur les sites de rencontre du Web démontre une nette augmentation des sollicitations envers les homosexuels. De plus, des couples hétéros forment des souhaits croissants envers des hommes bi ou des travestis. Les entretiens avec les travestis se prostituant sur Saint Denis confirment cette tendance ; on ne peut limiter la pratique homosexuelle masculine aux seuls homosexuels connus et reconnus.

3.4.2) Une ségrégation interne

Certes, les homosexuels sont en général tolérants. C'est l'une des raisons pour lesquelles ce travail a été entamé. Pour autant, ils ne le sont pas sur tout ni envers tout le monde. Il existe entre homos, au-delà des discours sur la tolérance, une véritable classification des individus. Suivant leur style de vie, leur âge, leur appétence sexuelle, leur comportement, apparaissent des critiques, des quolibets, voire un silence d'indifférence. Les

¹ La volonté de marquer son opposition au monde homosexuel est nette dans les moments de célébration communautaire. La Gay Pride, par exemple, pour renforcer la fierté homosexuelle exacerbe le clivage homo/hétéro. Les défilés pride servent à raviver la mémoire de la répression des homosexuels en rappelant leur martyre.

jeunes stigmatisent les « vieux » en quête de nouvelles aventures. Les plus âgés jugent comme outranciers ou immatures les propos de jeunes fiers du nombre de leurs amants. Les plus « masculins » fustigent les plus efféminés. Les travestis sont laissés pour compte au motif de donner une image dévalorisante de l'homosexualité masculine.

La tolérance des homosexuels entre eux est donc toute relative. Elle est directement liée à la nécessité qu'ils en ont pour vivre leur propre sexualité. Comment ne pas être permissif pour les autres quand on attend la même permissivité pour soi ? L'homophobie peut ressurgir là où on l'attend le moins et faire partie à un certain degré du registre homosexuel. La lutte pour la survie a développé à la fois la tolérance et l'intolérance. Deux grandes tendances se dessinent dans les relations électives entre homosexuels : les amitiés entre travestis et les amitiés entre « non travestis ». Les deux groupes se fréquentent peu et lorsque c'est le cas, le couple travesti/non travesti sert de trait d'union.

3.4.3) Des amitiés toutes relatives

La règle d'or consiste à ne compter que sur soi ; l'entraide fait du bien mais savoir s'en passer rend plus fort. Pour Lilith, seuls les plus forts s'en sortent.

« La vie ne m'a pas aidé, cela a toujours été dur de se cacher. L'école ne m'intéressait pas. Petit, tout le monde se moquait de moi. Tu sais, quand tu dois te battre toute ta vie pour pouvoir être ce que tu souhaites être. Et qu'au bout du compte tu finis victime d'un truc pour lequel tu y es pour rien, ça rend méfiant et ça fout la haine. La haine pour un système injuste. A la fin, ç'est chacun pour soi. Ceux qui ont échoué n'avaient qu'à être plus forts. J'y suis arrivé alors que je n'aie rien d'extraordinaire. La vie est comme ça coco ».

Pour ma part, afin de tester la résistance du lien que j'avais tissé avec mes interlocuteurs, j'ai volontairement pris de la distance avec le groupe homosexuel. Cette distanciation me semblait un gage de sérénité quand l'enquête devenait trop impliquante. Cela devait aussi me permettre de savoir si ,au-delà de ma présence, je comptais pour eux. Est-ce que nos liens étaient fragiles ou durables ? Que resterait-il des jours entiers passés sur le terrain ?

Produit de la mémoire et en partie aussi de l'imagination, le souvenir fait exister l'autre. Le souvenir que j'ai laissé dans le milieu homo me réduisait à bien peu de chose. Mon absence physique a rapidement réduit les liens que nous entretenions à distance (plus d'appel téléphonique, plus E-mail) au point d'être plongé dans un quasi-isolement vis-à-vis du groupe avec lequel j'avais pourtant passé trois années d'intense activité. A partir du moment où j'ai été physiquement absent, j'ai cessé d'exister pour ceux qui n'avaient pourtant eu de cesse de me déclarer leur fraternité et parfois une forme d'amour. Plus de nouvelles, plus aucune information sur les péripéties de chacune des personnes que j'avais pu côtoyer. Ce silence me menait à la conclusion que dans ce milieu, on est aussi vite oublié qu'adopté. A l'exception près d'une véritable amitié (*philia*) durable, les autres relations et toutes leurs déclarations n'étaient en somme que flatteries. Flatteries mais pas pour autant tromperies. Dans le milieu homosexuel, la flatterie semble en effet une simple forme de courtoisie nécessaire à l'entretien du lien social. Le « bonjour-bonsoir » est remplacé par le « comme tu es beau, non c'est toi le plus beau » ; non pas simple politesse, irrespect et goujaterie, mais porte ouverte à toute suite frivole. Cette frivolité rend plus difficile à discerner les réelles amitiés entre hommes.

Les homosexuels de La Réunion partagent une existence qui, vécue de l'intérieur du groupe, est perçue comme joyeuse, triste, et même parfois dramatique. Mais ce groupe qui se plaint d'être ostracisé vit replié sur lui-même. On y est frère de sexualité, on écoute les vicissitudes des uns et des autres, mais avec fatalisme.

3.4.4) L'ethnie et l'argent, deux sources de hiérarchisation dans une société donnée comme un Eden

Le modèle pluriethnique local a toujours mis en avant son absence de racisme et les scores dérisoires du F.N. aux élections. L'exception faite à la tolérance semble être la sexualité. Or, si pour les différentes sous-populations de l'île il est possible de parler d'une cohabitation tranquille, aller plus en avant relèverait du discours. Des tensions existent dont les cafres ont souvent fait les frais. Témoignage de ces tensions le représentant d'une récente structure défendant l'ethnie cafre. Invité au journal télévisé « d'Antenne Réunion » du 12 juin 2004, ce dernier déclarait que le racisme à La Réunion n'était pas qu'un mirage. Les cafres, victimes de la politique coloniale, seraient la part de population la plus dénigrée. Jean-

Louis Bonniol (1988, p51) aborde ce sujet sensible sans tabou. Ses propos introduisent l'aspect pluridimensionnel du racisme :

« La notion de race fondée sur des caractéristiques morphotypiques (groupe humain qui est défini ou se définit comme différent en vertu de caractères physiques inné et immuables, Van der Berghe, P.L., Race and racism, a comparative perspective, 1967) mais aussi au travers de « relations raciales » (groupes sociaux ou alignement d'individus fondés sur une croyance, TUMIN, M.J. comparative perspective on race relations, 1969) établit dans les populations métissées une représentation hiérarchique au sein de groupes non constitués, avec aux extrêmes de cette différenciation les groupes constitués « indignes du mélange » ».

Dans le cas de La Réunion, malgré un fort métissage, subsiste une hiérarchisation des groupes ethniques qui s'exprime parfois à l'intérieur d'une même famille. Le premier critère sur laquelle elle se fonde renvoie à la couleur de peau (1988, p521) et explique le paradoxe du métissage créole.

« Le métissage renvoie à des notions identitaires dans la mesure où l'individu ne peut, malgré son morphotype se prévaloir d'un patrimoine génétique. En ce sens, il y a dans la classification du groupe noir non pas une explication biologique mais une pure création identitaire, on rejette le blanc pour s'attacher au noir car franchir la limite et passer dans le groupe blanc (pure illusion car ce groupe blanc ne l'est pas) s'est exclure du groupe. C'est pourquoi les formes de métissage relèvent de présupposés idéologiques. »

Un autre critère est lié aux représentations et stéréotypes des statuts sociaux visés par tel ou tel groupe. D'où un croisement entre d'une part la couleur de peau et d'autre part le statut social représenté. Les blancs sont vus en tant qu'anciens colonisateurs (yab' et gros blanc). Les cafres sont les plus anciens résidents mais sont réputés dominés au plan du statut social¹. Les zoreils (venant de métropole) sont perçus comme des « profiteurs » et des

¹ D'un point de vue économique, les créoles blancs, issus des grandes familles, sont représentés dans les groupes de production agro-alimentaires et de distribution de grandes surfaces. Les chinois occupent les

« mercenaires ». Les autres ethnies (chinois, zarab et malbar, anciens travailleurs indépendants), participent également à ce métissage. Enfin au plus bas de l'échelle, les comoriens, à la peau noire et au statut professionnel très faible, sont perçus en « envahisseurs » et en « voleurs ». Les travaux du CURAPS ont en partie confirmé ces tiraillements (DURET et coll, 2000, p14-15). Les auteurs parlent de quasi-racisme à l'égard de la communauté comorienne (dont les membres, en travaillant au noir et sans papier, s'attirent les foudres des chercheurs d'emplois ou leur servent de prétexte pour ne pas en trouver). Ils notent que le « droit à la différence culturelle » et l'affirmation de la créolité s'emploient parfois « de manière ambiguë » en donnant priorité aux autochtones sur les Zoreils. Ce double critère (ethnique et économique) permet à tout un chacun de se positionner dans la société réunionnaise si harmonieuse en apparence. Le critère économique peut faire oublier le critère ethnique (cafre fortuné, je me pense au dessus du chinois de condition modeste).

Mais lorsqu'on est démuné du point de vue du capital économique on peut toujours surinvestir dans le « joker » de « créolité » comme capital identitaire suprême. Par delà les couleurs, et les statuts (il s'agit là bien sûr d'un mythe) la terre et les origines constituent la source centrale de l'estime de soi. Chacun (hormis les zoreils) trouve son compte dans cette dernière construction. La force d'intégration de la société réunionnaise repose plus sur le chacun chez soi sans déranger l'autre que sur le partage et la mise en commun. La tolérance n'est rien d'autre que ce respect de l'autre dans la stricte mesure que lui aussi me respecte. Il existe un consensus sur la nécessité de pérenniser un contexte social propre aux avantages de chacun.

L'équilibre est précaire mais il existe. Les homosexuels, en souhaitant faire prendre en compte « la différence dans la différence », risquent de le compromettre. Aussi introduire une inconnue de plus dans cette équation identitaire n'est pas une mince affaire. Seul un critère valorisable par (presque) tous, comme la créolité, peut transcender les barrières ethniques et socio-économiques.

Pourtant, en pratique, lors de mes diverses observations, je n'ai jamais vu de couple homosexuel de la même ethnie ni du même niveau économique et culturel (mis à part les

secteurs des professions intellectuelles, de la distribution et de l'appareillages techniques. Les malbars se retrouvent dans les travaux publics, les transports et le bâtiment. Les zarabs sont orientés vers le commerce et les zoreils sont surtout des fonctionnaires de l'éducation nationale.

zoreils). La mixité ethnique assure une fuite par rapport au groupe d'origine mais au prix d'introduire « l'autre » dans le couple. L'espoir de vivre une relation intra-ethnique homosexuelle s'amenuise. Ce constat se trouve bien sûr pondéré par le métissage de la créolité. Avoir recours au thème unificateur de la « créolité » libère l'individu de ses spécificités ethniques et élargit son confort de pensée. L'acteur s'affranchit de son choix « exogamique » en se ralliant à la logique du « tous créole ».

3.5) L'accélération non maîtrisée de la mutation des valeurs

La condamnation de l'homosexualité devient un discours moins unanime. La question divise le monde politique. Pour certains (comme le maire du Tampon) l'homosexualité « c'est contraire à la morale » pour d'autres (comme le maire de Ste Suzanne) « il faut vivre avec son temps ». Les anciens s'inquiètent de la déliquescence de l'ordre moral. Les homosexuels se sentent directement visés ; pour dépersonnaliser cette attaque, ils la décrivent comme un refus du changement dans son ensemble. Plutôt que de célébrer un passé tourmenté, les homos préfèrent essayer de marier tradition et avenir. Loin de se considérer comme une forme de dégénérescence, ils se pensent comme faisant partie de l'évolution de La Réunion vers son futur.

Les transformations sociales à La Réunion peuvent se décrire, en terme de niveau de vie, comme le passage d'une société de type « tiers monde » à une société ayant subitement accès à toute la consommation. La célérité du changement sans véritable période de transition a modifié profondément les attentes. De nos jours, même les plus humbles familles veulent des véhicules flambant neufs devant leur porte, une parabole sur le toit, et disposer d'un téléphone mobile par personne. Cette « révolution » des modes de vie s'accompagne d'un choc des générations. Les anciens sont méfiants face à la consommation quand les jeunes ne jurent que par elle. La difficulté d'adaptation à la technologie des anciens est lue par les jeunes comme une incapacité d'ensemble. Comment faire confiance aux anciens quand ils sont incapables de faire fonctionner un ordinateur ? Ils ne sont plus dans le coup ! Les jeunes ont fait de la consommation un vecteur d'émancipation.

L'évolution des modes de vie est tel qu'il est difficile de ne pas remettre en cause les « vieilles » valeurs du travail. Au risque de la caricature à la morale de l'effort du monde ouvrier (dureté au mal dans l'effort, capacité à se serrer la ceinture, partage du peu que l'on a dans la dignité) s'est substituée une morale plus hédoniste de la consommation. Faisant

référence à l'occidentalisation et au « Mac Monde », Ama Mazama (Conde, Cottenet-Hage, 1995, p93)¹ va jusqu'à parler de « *génocide mental et culturel* »

Pour grand nombre de jeunes actuels, les « gramoun » n'ont plus ni l'autorité ni la notoriété d'antan. Ils sont considérés inaptes à l'éducation et au conseil. Leurs valeurs ne sont que des vestiges d'un temps passé. En l'absence d'une « pédagogie » à la consommation, la devise semble être « je consomme donc je suis ».

Les avancées de l'homosexualité s'opèrent dans cette logique de prise à contre-pied des anciennes générations. Le refus de l'héritage culturel transgénérationnel vaut donc aussi pour le domaine des mœurs. Mais il s'agit plus de se définir en opposition que de véritablement adhérer. Les trois générations ont trois attitudes différentes face à l'homosexualité. En trois générations, les réunionnais ont basculé d'une interdiction légale vers une homosexualité reconnue. La question de l'homosexualité se joue dans ce basculement normatif intergénérationnel. Certes, les homosexuels de l'enquête craignent la vindicte et le *la di la fé* ; mais en approfondissant les motifs de ces craintes, il apparaît rapidement que les jeunes générations n'y sont pour rien. Les entretiens révèlent que ceux qui en sont responsables ont au moins une quarantaine d'années, ils détiennent un pouvoir économique et parfois politique.

Mais la peur est aussi celle qu'on a de heurter les siens et de décevoir les membres de sa propre famille. Aussi, les grands-parents sont-ils quasi-systématiquement « épargnés » ; l'homosexuel ne leur dit rien de son homosexualité. Par contre, frères, sœurs et cousins partagent très souvent le secret et sont mis dans la confiance.

En résumé, l'homosexualité est toujours source de déshonneur pour les seniors. Elle devient un objet simple de raillerie pour les quadragénaires. Chez les jeunes d'une vingtaine d'année, elle peut être analysée comme une sorte de revanche prise par une sexualité différente (même si elle évoque encore aussi une forme de faiblesse). En réalité, la plupart des jeunes n'ont que faire de l'homosexualité. Elle s'est en somme banalisée au point qu'ils ne sont ni pour ni contre. Encore faut-il distinguer le fait de porter un jugement positif sur la question et celui d'être directement concerné par la question. Ainsi, à la question qu'est-ce que pour vous l'homosexualité ? De nombreux jeunes répondront : « *c'est une pratique sexuelle qui ne regarde que ceux qui s'y adonnent, c'est leur problème, pas le mien* ». Mais à la question « *est-ce que vous iriez à un repas en tête-à-tête si vous étiez invité par un homosexuel ?* » La plupart répondront « *Ca va pas non ? Je ne suis pas un pédé !* ». La

¹ MAZAMA, Ama, *Critique afrocentrique de l'éloge de la créolité*.

bienveillante neutralité est sous tendue par le fait de ne pas être directement concerné. Etre bienveillant oui, mais à condition de ne pas laisser planer de doute sur sa propre identité sexuée. Laisser aux autres la liberté de faire ce qu'ils veulent ne signifie pas abolir son propre sens de la normalité, ni vouloir faire ce qu'ils font. La grande différence entre les jeunes et les plus âgés est que la Bible n'est plus le référent ultime pour dire leur morale (et ce même s'ils sont chrétiens).

Du reste, comment pourrait-on défendre l'idée d'un rigorisme moral quand, invoquant la hausse du mercure dans le thermomètre, la population féminine passe la plupart du temps à « s'exhiber » dans des tenues largement dévêtues ? Le climat tropical n'est pas seul responsable ; si nous ne faisons pas la météo, nous décidons de nos manières de nous vêtir. Les tenues actuelles sont en totale rupture d'avec les tenues citadines portées il y a 20 ans. Les racines (illusoires) auxquelles les jeunes tiennent sont plus celles de la Jamaïque que de « La Réunion lointan ».

3.6) Socialisation et sexualité homosexuelle

3.6.1) Apprendre à se conduire comme l'autre sexe ou s'inventer sans repère ?

Pour les homosexuels, la sexualité tient une place importante aux différentes périodes de leur processus de socialisation.

Cela passe pour une évidence chez les transformistes et les travestis qui ont dû non seulement se sentir femme mais apprendre à se conduire en femme. J'ai pu constater une sorte de fuite en avant chez les transformistes au nom de l'authenticité, ils sont amenés à se penser plus femme que les femmes dans leur apparence et les rôles qu'ils adoptent . Leila se déclare femme, c'est une affirmation à prendre ou à laisser, pas à discuter. Elle n'a conservé dans ses réseaux amicaux que des relations l'acceptant telle qu'elle. Elle s'est passée des autres. Pour elle, « être femme » n'est pas prioritairement avoir un vagin mais se sentir femme, vivre en femme et assumer sa sexualité de femme. Autrement dit, séduire des hommes, les aimer et leur donner du plaisir. Selon elle (et d'autres transformistes ou travestis) nombre de femmes ne sont pas dignes de l'être. Soit qu'elles s'identifient à des garçons (apparence, comportement, sexualité), soit qu'elles ne font pas les efforts nécessaires pour séduire ; ce qui selon elle définit la féminité¹.

¹ Pour les transformistes, les icônes de la femme sont stricts. Voir le passage sur les clients du *Queen's Club*.

Les travaux ménagers lui servent à étayer cette personnalité. Leila, Lilith, Pépita, Saphir vivent toutes avec un parent (à noter qu'il s'agit soit du père soit de la mère mais jamais des deux). « Elles » participent à la conduite ou l'entretien du lieu de vie. Leila, qui vit avec son père est la femme de la maison. Elle donne les ordres à son personnel¹ et participe aux tâches courantes. Lilith vit avec sa mère et se conduit comme si elle était sa jeune sœur. Elle gère le foyer et s'occupe en particulier des tâches administratives. Pépita quant à elle déclare subvenir en partie aux besoins de la maisonnée et assister également sa mère dans les travaux ménagers. La prise en charge de ces tâches dépasse le devoir d'assistance filial pour prendre une signification forte dans la construction de l'identité. Les transformistes, hommes biologiques, ont appris les « ficelles du métiers » essentiellement grâce à une socialisation féminine auprès d'amies ou de membres de leur famille.

Vu sous l'angle hétérosexuel, l'importance de la construction de l'identité de sexe réclame encore plus de temps chez certains homosexuels parce qu'elle demande en somme une double familiarisation aux « habitus » masculin et aux « habitus » féminins. Les uns ne venant pas pondérer les autres mais au contraire se dissocier.

Autant il existe des institutions qui apprennent au garçon la virilité, autant l'apprentissage de la féminité le laisse seul face à lui-même. Prenons les exemples de Abel et de Titi. Abel a connu une socialisation initiale dans une famille aux capitaux modestes. Il a été en échec scolaire dès le début de la sixième. Il alterne entre comportements féminins et masculins ; ces fluctuations sont considérées par ses camarades comme un goût pour le théâtre, la mise en scène de soi et la ruse. Ils n'y perçoivent pas l'authenticité de son trouble. Est-on homosexuel à 12 ans ? Cette question est indicible dans les murs d'un collège, univers d'incompréhension². Ses enseignants et le personnel d'éducation n'y voient qu'un souci d'attirer l'attention. Lorsque j'ai soulevé le problème avec eux, je n'ai suscité aucune logique compréhensive. S'il se pose un jour la question, il devra le faire en dehors de l'institution scolaire, avec pour seul repère le dénigrement des homosexuels. Il va apprendre à souffrir. Comment va composer Abel ? Il ne semble bien ni dans le moule social ni hors du moule.

Titi, va rencontrer les mêmes difficultés. La seule écoute qu'il ait trouvée est celle d'un homme de plus de 25 ans son aîné et dont il est l'amant. Ses parents ne lui sont d'aucun secours, ils considèrent cette inclination comme une quasi calamité. S'il ne trouve pas dans le milieu homo le bonheur idéal promis par son initiateur où va-t-il trouver le réconfort et la

¹ Pour une approche des personnels de maison, se reporter au paragraphe : 3.8.4) Notre univers normatif reste à inventer, finie la règle du « copier-coller »

² Nous retrouvons ici la problématique animant Gay-Union dans son souci d'intervention en milieu scolaire.

compréhension ? Certes, l'idéologie du « tout est permis » est moins pénible que le silence face à des parents « traditionalistes ». Quand les débats politiques et l'actualité vous somment de prendre position, ne pas pouvoir s'appuyer sur une normativité venue d'en haut n'est guère rassurant. Il continue à se socialiser au contact des deux milieux, hétéro et homo. C'est lui qui « bricole » son identité au travers de ces deux modèles a priori opposés.

Cas a-typique, l'apprentissage de la réduction d'un stigmaté peu servir à se protéger face à un autre. Ainsi, Bernadette est un malvoyant qui a eu à lutter contre deux formes de « handicaps ». Il est aujourd'hui sûr de lui alors que son amant expert comptable vit sa sexualité dans la crainte qu'elle soit découverte. Bernadette est devenu un spécialiste du braye et formateur dans des associations. On s'adresse à lui comme à un expert dans son domaine, ses contacts sont essentiellement professionnels. Seule une douceur particulière donne un indicateur sur son orientation sexuelle. Sur le plan social, il ne souhaite pas un soutien particulier du milieu homosexuel. Il a appris au contraire à relativiser l'importance de ses problèmes d'homosexuel en les mettant en perspective avec ses problèmes de mal voyant. Il est quasiment autonome dans sa gestion du quotidien grâce à quelques aménagements dans son domicile. Il n'appartient pas à *Gay-Union*. Il reconnaît volontiers qu'être quasiment aveugle lui a servi pour obtenir un travail. Il m'a même avoué qu'une fois, le fait d'être homo lui avait été utile pour obtenir un emploi.

Dan est un ancien militaire, il a été socialisé pour devenir un homme, un vrai. De cette socialisation à la discipline et à la virilité, il a conservé un sens profond du respect et de la bienséance publique. Mais, en privé, il est aussi ce que j'appelle un « taquineur sexuel », ou encore quelqu'un « qui aime le sexe dans la joie et la bonne humeur ». Il a également conservé le besoin d'agir en groupe, aussi apprécie-t-il le vivre ensemble et ne rate pas une occasion de célébrer la joie de vivre dans la liesse. Mais, paradoxalement, il ne souhaite pas s'afficher publiquement comme homosexuel. Reconverti dans le commerce, il craint en effet cette étiquette qu'il qualifie de « *dangereuse et à risque dans le contexte insulaire* ». Jovial, il a un important répertoire de plaisanteries pouvant le faire passer pour un hétérosexuel « porté sur la chose » ; rien ne laisse transparaître son homosexualité. Il a appris ses manières dans ses relations professionnelles. Son respect des autres et sa jovialité contribuent à sa réussite sociale.

3.6.2) L'homosexualité, un tremplin paradoxal.

Hormis les travestis et les transformistes, presque tout un chacun a peur de déclarer son homosexualité. Cependant, quelques exceptions peuvent s'en servir comme source de promotion. C'est le cas du président de l'association *Gay-Union*. Patrice Leroy, enseignant dans le secondaire, serait encore dans l'anonymat le plus total s'il n'avait souhaité prendre en charge l'association *Gay-Union*. Le voilà du coup médiatisé. Ce n'est certes pas le but premier de son engagement. Pour lui, la défense de la cause homosexuelle n'est pas un prétexte pour avoir son nom dans les journaux, mais c'est un fait ; il est devenu une personnalité en vue.

Autre exemple celui du rédacteur de la revue homosexuelle locale *Sagaie*. Jeune étudiant en communication, hétéro et souvent accompagné de sa copine, Seb a trouvé sa place dans cette forme de vie associative, il y a gagné en notoriété, au point de s'y faire faire un nom.

3.6.3) La gestion des réseaux amicaux et autres...

Lorsque j'ai été invité pour la première fois, quatre enseignants, un fonctionnaire des postes, un cuisinier sous contrat et trois sans-emploi (dont deux travestis) étaient également conviés pour l'occasion. Etienne s'était chargé de la cuisine et le climat était détendu. Pour moi, c'était l'occasion d'expliquer les motifs de ma recherche et pour les homosexuels de s'intéresser à ma personne. Si j'ai été invité à d'autres occasions, je n'ai jamais plus rencontré dans une même demeure à la fois les travestis sus-mentionnés et les autres convives. Cette soirée avait d'exceptionnelle la venue de mon couple et la composition de l'assemblée se devait d'être cohérente au sens « scientifique » du terme. Le maître des lieux m'avait dit, « *j'inviterai des personnes représentatives de l'homosexualité à la Réunion* ». Mais confondre souci de cohérence et amitié serait une erreur. Chacun reste à sa place et affinité ne rime pas nécessairement avec inclination sexuelle identique

La présence d'un invité de même sexe que le couple présente dans le cas de l'homosexualité un particularisme. Pour les couples qui n'ont pas passé de contrat de liberté sexuelle, le premier venu peut faire figure d'intrus et mettre en danger la fidélité souhaitée. Marianne Modak (1996, p183-190) note l'ambiguïté de ces relations. L'amitié partagée avec un tiers extérieur au couple hétérosexuel est souvent plus facile si elle concerne quelqu'un du

même sexe. L'homme invite son collègue, la femme son amie. L'appartenance de l'ami(e) au même sexe désamorce la jalousie potentielle. Dans le cas de l'homosexualité ce n'est évidemment pas le cas. Le plus sûr pour protéger son exclusivité sexuelle revient, et c'est le choix de certains homosexuels, à inviter de préférence des hétérosexuels.

Une autre stratégie est celle de Bruno. Il n'est ni un fêtard nocturne ni un « plagiste ».. Dominateur à la limite du dogmatisme, il ne s'entoure que de soumis ou d'admirateurs. Tout état de dépendance lui est insupportable, il se refuse à effectuer des efforts s'ils sont exigés par un autre que lui. Aussi, les personnes qui le fréquentent entrent dans la catégorie de ses attentes, soumises et bienveillantes, quitte à le critiquer en son absence. Bruno a recours au petite annonce pour trouver des partenaires de manière confortable et sans effort. Il m'explique :

« L'avantage des petites annonces c'est que la personne ne te voit pas tout de suite. Tu peux ne pas être son type mais elle l'ignore. L'imaginaire prend le dessus. C'est un peu de plaisir de gagné. Se masturber fait parti des solutions, c'est du reste souvent la plus courante. Avec mon physique, pour moi, il n'y a guère à espérer. C'est pas pour mon corps que l'on me choisi. Aussi, dans le texte, tu mets en avant tes avantages, non tes défauts. De visu, c'est souvent le contraire. Bien sûr, parfois la rencontre est un choc brutal. C'est pas du tout l'image que tu te faisais de l'autre. T'es déçu. Mais qu'importe, cela peut marcher et pour moi, c'est le seul moyen ».

Dans ce témoignage nous lisons à la fois la détresse et la résignation au poids du physique, nous sommes loin de l'amour romantique.

Dan a connu son ami par le biais d'une variante à la lettre de rencontre, le « chat » sur le Net. La Webcam permet aux amants potentiels d'en savoir plus sur leur physique. Si le rêve résiste à la réalité (ou résiste malgré la réalité) alors l'histoire peut commencer. Toujours des annonces mais cette fois-ci, il ne peut plus y avoir tromperie sur la marchandise. Le corps est certes présent dans les petites annonces, mais c'est l'imagination et non le regard qui le voit.

3.7) Les réactions à l'homophobie

Les propos sur l'homophobie avancés dans *XY* d'Elisabeth Badinter (1992) témoignent du caractère complexe du terme :

« Elle est un mécanisme de défense psychique ; une stratégie pour éviter la reconnaissance d'une part inacceptable de soi. Diriger son agressivité contre les homosexuels est une façon d'extérioriser le conflit et de le rendre supportable (...) un hétérosexuel exprime ses préjugés contre les gays pour gagner l'approbation des autres et par-là augmenter sa confiance en soi ».

L'homophobie ne relève donc pas forcément de la volonté de nuire à une personne en particulier, ou à un groupe, mais simplement parfois de l'envie de se savoir conforme aux normes en vigueur. Pierre Tap (1988), dans une perspective générale, évoque cinq traits qui peuvent être rapportés à l'homophobie. Il propose le terme d'altérisme pour signifier la *« haine d'une catégorie d'êtres humains ayant pour cause et conséquence, l'altération de soi et de la relation, et s'actualisant dans des justifications et dans des actes : rejet de l'universel, catégorisation fixe des individus, absolutisation des différences, naturalisation des différences, interprétation inégalitaire dans le jeu de la dominance et des privilèges »* (idem, p229-230).

Dans le quotidien, elle est surtout synonyme d'agression parfois tellement banalisée qu'elle devient transparente pour les hétérosexuels.

3.7.1) Chronique de l'homophobie ordinaire

J'ai été amené, lors de mon intégration dans le milieu homo local, à m'impliquer dans différents types de spectacles. De la simple participation, je suis passé à l'organisation. La danse et la chanson sont devenues des cordes supplémentaires à mon arc. J'ai ainsi animé régulièrement des soirées Karaoké dans un lieu où certains membres de l'association *Gay-Union* savent qu'ils trouveront un accueil bienveillant de la part du patron Dan, précédemment évoqué.

La scène que je souhaite décrire n'a rien d'exceptionnel et c'est en raison même de sa banalité que je la relate. Le vendredi 9 mars 2004 l'animation Karaoké était lancée et la clientèle des habitués, hétérosexuelle pour la plupart, s'adonnait au plaisir du chant et de

l'interprétation. Un groupe de trois personnes de type zoreil, composé d'un couple apparemment connu de la direction (Dan fait la bise à la femme) et d'un homme d'une cinquantaine d'année, s'installe. A première vue, mon emplacement d'animation jouxtant leur table, l'alcool a déjà une forte emprise sur chacun d'entre eux. Le plus âgé, que nous nommerons Marcel, se vante de ses performances sexuelles lors de son récent séjour à Madagascar.

La soirée se poursuit et Marcel commence à me demander si je ne peux pas passer un autre style de musique que de la variété française, par exemple un titre des Rolling Stones. Je lui explique que cela ne pose aucun problème à une seule condition, qu'il chante sur le titre en question, ce à quoi il se refuse prétextant une voix exécrationnelle. Les titres s'enchaînent à la demande des clients et Marcel commence à faire des réflexions du style : « *c'est pas de la musique de mec* » (s'agissant des titres demandés, M .Berger, M .Delpech). « *Ces filles, elles auraient besoin de sirop de corps d'homme pour chanter autre chose* » (s'agissant de mères accompagnées de leur famille). « *Moi, il faudrait que je me les fasse couper pour chanter comme eux* » (s'agissant des octaves nécessaires aux interprétations programmées au karaoké). Le repas continue et le vin l'accompagne sans que le personnel, débordé, ne puisse réellement juger de la situation.

Tout à coup, la musique et l'ambiance aidant, sur un passage entraînant, je fais deux pas de danse. Mon regard croise celui de Marcel auquel j'adresse une mimique exprimant l'entrain de la musique. Il me répond « *moi, je ne danse pas comme ça* » et, désignant son avant bras précise : « *tu vois, le mien il est comme ça, je ne danse pas comme un pédé* ». Je lui rétorque alors que « *la virilité ne se mesure ni en centimètres ni dans le fait de se vanter d'en avoir* » et pour faire bonne mesure qu' « *il ne faut pas prendre ses rêves pour la réalité* ». Le volume sonore de la conversation de la triplète monte. Lors d'une transition entre deux morceaux de musique, Dan passant par-là tombe sur une réflexion de Marcel à mon attention: « *non mais qu'est-ce qu'il veut ce pédé* ». Puis d'autres suivent sur le caractère peu viril des choix musicaux. Pour Dan, calme dans un premier temps, s'en est trop et il demande à la triplète de bien vouloir quitter les lieux.

Ceux-ci, hébétés, ne situent pas le fondement de l'injonction. Ils demandent pourquoi. En quelques secondes, Dan, qui est pourtant réputé pour sa modération, se met à crier et leur intime l'ordre de partir immédiatement sans en dire plus. Dan quitte la salle et part en cuisine. Marcel s'adresse à ses amis : « *j'ai rien bu, j'ai rien fait, pourquoi il est comme cela ?* ». Puis s'adressant à moi , Marcel me dit, « *bon d'accord, j'ai demandé une autre*

musique mais c'est tout, j'ai rien fais, je ne suis pas saoul comme il dit ». La fille et son copain abondent dans son sens : « *on est pas saoul, il n'a rien fait, on comprend pas* ». A cet instant, Dan ressort de la cuisine et entre alors dans un état entre la grosse colère et les sanglots. Sans les menacer, il les informe : « *vous ne payez pas, vous partez de suite, quittez cet établissement !* ».

Je hausse le volume sonore, l'ensemble des répliques se dilue dans la musique et l'assistance fait mine de ne pas voir ce qui se déroule. Le trio prend la mesure de la gravité de la situation quand le patron leur propose de partir sans payer. Qu'est-ce que Marcel avait bien pu faire pour justifier cet emportement ? Je suis à nouveau mandé par Marcel au titre de médiateur. Marcel, sans savoir de quoi il retourne, souhaite cependant s'excuser et serrer la main de Dan. Il s'en tient à sa version des choix musicaux. A aucun moment il ne se questionne sur le contenu même de ses propos et leur orientation homophobe. Mon intervention est vaine. Dan est intraitable et arrêté sur sa décision. Aucun retour en arrière n'est possible. Dan ne réapparaîtra dans la salle que lorsque les personnes seront parties, sans avoir payé, sans avoir pu s'excuser, ni comprendre la raison de cette exclusion. Notons que Dan avec son mètre quatre-vingt dix et ces cent kilos n'a jamais cherché l'affrontement physique avec Marcel qui pourtant faisait bien freluquet à ses cotés.

Par ses propos « homophobes » Marcel avait atteint Dan dans sa personne. Marcel représentait alors tout ce que Dan détestait dans le comportement triomphant des machos : Prétention, certitude non fondée de leur supériorité, mépris des autres et le plus important à mon sens : la bêtise, tout simplement.

3.7.2) Amplifier, pondérer ou minimiser les offenses

Dans une perspective « politique » il convient par extension de faire perdre son caractère communautaire à la riposte : l'homophobie n'est pas simplement s'en prendre aux homosexuels en particulier mais aux droits de l'homme en général. Cette attitude est celle des mouvements dans la lignée de la *Queer Theory*, lutant contre toutes formes de discrimination en général. Bien évidemment, lorsque les homosexuels défendent les droits de l'homme, ils défendent avant tout les leurs. Certes, plus la cause est globale, moins elle est contestable ; l'inconvénient est que tout peut vite devenir signe d'homophobie. Un regard déplacé, une parole désobligeante, l'homophobie peut vite être perçue partout. Eribon (2000), concernant les homosexuels, va jusqu'à évoquer une paranoïa de l'injure. L'injure, c'est « *des*

mots, dont je peux redouter le choc, la violence, sans qu'ils aient besoin d'être prononcés puisque je sais qu'ils peuvent l'être et que leur menace est toujours présente » (idem ; p58). Sur ce plan, il n'y a pas d'égalité ; le « seuil de patience » à l'insulte fluctue souvent en fonction de la propre expérience de chaque individu. La « sensibilité » à l'insulte n'est ni innée, ni donnée une fois pour toute. Une offense homophobe va être décryptée à travers les filtres de la susceptibilité, de la honte provoquée, de la plus ou moins grande confiance, et entraîner une réaction qui dépendra elle-même de la situation.

Les réactions à l'homophobie sont donc relatives. Ce relativisme n'excuse pas pour autant l'homophobie mais permet seulement d'expliquer comment le même acte peut être vécu par deux individus d'une manière différente tout en provoquant une réaction similaire. Ainsi, Logane (travesti se sentant investi d'une mission et « grande gueule) et Patrice Leroy (président de Gay-Union), ne laisseront passer aucun acte homophobe, même si celui-ci ne les a pas forcément blessés. Logane pour affirmer son choix, montrer sa conviction, son courage et son refus de se soumettre. Leroy, au delà de la réaction d'ego, ne pourra que protester en tant que représentant d'un collectif, par respect des membres qui l'ont élu. Ils se lancent alors dans un combat sans fin. Cette hyper sensibilité ne peut pourtant pas être taxée de paranoïa et ne doit pas masquer la réalité des atteintes à l'encontre des homosexuels.

Dans sa lutte contre l'homophobie, l'association *Gay-Union* a mis en avant au moins trois actes identifiés. Une inertie de *La Poste* locale pour ouvrir un compte chèque. Le refus d'une mutuelle d'assurer des activités associatives. Un refus d'intervention émanant d'un central d'appel d'urgence de la Gendarmerie. Si le troisième exemple a pu entraîner une enquête interne, révélant un malentendu avec identification de l'opérateur, les deux premiers ne mettent pas en cause des individus mais un système . Or, incriminer en bout de hiérarchie un responsable de structure n'est pas vraiment équitable. Il faudrait pouvoir mettre en cause la chaîne des responsabilités individuelles, nombre d'opérateurs sont impliqués dans le traitement d'un dossier, ils peuvent donner leur avis et par conséquent intervenir sur le résultat final. L'absence de dépôt de plainte a soldé les différends par des solutions amiables avec les instances nationales qui, pour le coup, ont systématiquement bouté les décisions locales.

D'autres individus ont cependant une sensibilité beaucoup moins épidermique à l'homophobie, ils préfèrent faire comme si elle n'existait pas ou peu. La politique de l'autruche est une manière de se protéger. Ainsi, Lilith fera « feuille songe » (laisser glisser le

fil de l'eau sans faire cas). Gilles et Jacques ne relèveront pas le fait. Lilith restera placide à la fois par indifférence et philosophie, l'indifférence comme signe de supériorité et la philosophie car il y a un prix à payer à toute chose. Gilles et Jacques éviterons ainsi d'entrer dans un conflit au sein duquel ils ne s'identifieraient pas. Sans pour autant les valider, nombre d'homos voient dans l'insulte et le dénigrement une sorte de fatalité, sorte de prix à payer pour sa différence. Ils ont bien compris que l'exacerbation de leur colère face à l'homophobie les dévoile ; le « justicier » déclare sa condition en relevant l'oppression. Ce choix, parfois cette prise de risque, n'est pas celui de tous. Ceux qui souhaitent la discrétion surmontent les agressions homophobes et les minimisent en les considérant comme inéluctables.

Enfin, paradoxe de taille, certains homosexuels entretiennent des comportements homophobes caractérisés. Par exemple, dans leur mise à l'index des travestis, ils sont les premiers à établir un « racisme » stigmatisant.

La vision idyllique d'un quotidien sans heurt se brise souvent face à la réalité, il en est de même pour chacun. Vivre au sein d'une société suppose en accepter à la fois les avantages mais également les inconvénients. La pluralité des individus, de leurs valeurs, de leurs usages, de leurs lots de problèmes, font que chaque confrontation avec autrui nous place face à une histoire qui nous est inconnue : celle de l'autre. Lorsque l'emportement ou le manque de bienséance se manifeste, notre vision « égocentrique » nous place au centre du conflit alors que la réalité peut être ailleurs, dans l'histoire qui nous échappe : celle de l'agresseur. Vue ainsi, l'agression peut n'être qu'une résultante.

Le quotidien nous place en permanence dans l'urgence temporelle, en rupture de dialogue. Face à ce manque de temps, et par conséquent de réflexion, le spontané est la solution de facilité : hausser le ton, brusquer les gestes. Le résultat en est une communication souvent imparfaite dans laquelle le fond agressif biaise tout le reste.

Se conduire autrement sera d'autant plus facile que l'introduction d'éléments extérieurs à l'échange sera faible. L'emportement devient la rémanence d'un mal-être. L'acteur « bien dans sa peau, bien dans sa tête » se sentira sans doute moins atteint qu'un sujet sensible et déprimé qui rapportera à sa personne un acte parfois dépersonnalisé. Dans ce contexte, si le filtre d'analyse des comportements devient l'homophobie, de nombreux actes peuvent s'y greffer.

Prenons les exemples cités¹ dans la revue Sagaie d'avril 2004 : « *Il y a aussi les problèmes au sein du cercle familial, des jeunes adolescents qui se trouvent mis à la rue, voire battus. Ou encore en milieu scolaire. Un prof nous a un jour appelé pour nous parler d'un jeune qui était malmené par ses camarades du fait de son homosexualité* ». En quoi ces exemples illustrent l'homophobie ? Ont-ils une caractéristique spécifique qui les distingue d'autres actes illustrant la faiblesse du lien social ? Nombre d'adolescents subissent des traitements familiaux révélant de la part de leur entourage une incapacité éducative. Il y a pléthore d'exemples où la drogue, la délinquance, le souhait d'indépendance mènent des enfants à entrer en conflit avec la famille (ou vice et versa) . L'école n'est pas plus un monde tranquille dénué de violence. Les lunettes, les boutons, les appareils dentaires sont autant de prétextes pour stigmatiser l'autre et affirmer sa supériorité. L'homophobie n'est parfois dans tout cela qu'un prétexte de plus à entretenir la haine et pour se disculper de toute faute.

C'est en cela qu'il faut distinguer l'acte ciblé sur une personne et celui qui s'adresse au groupe en général. Avoir du ressentiment pour un individu de couleur n'est pas forcément un acte de racisme, il faut pour cela avoir du ressentiment pour ce qu'il représente (toutes les personnes de couleur). La stigmatisation comme instrument d'insulte n'est pas axée sur un individu mais sur le groupe porteur du stigmate. Il n'y a pas plus d'homophobie dans la moquerie d'un homosexuel en herbe que d'un porteur d'appareil dentaire. Le premier sera un *pédé* et l'autre un *dent de fer*. La seule différence se situe du point de vue symbolique. La première insulte pourra être rapportée à un autre phénomène (l'homophobie) alors que la seconde ne restera qu'une simple moquerie. Cette constatation n'est pas un discours consistant à nier l'homophobie, bien au contraire. Il s'agit toutefois de lui donner sa réelle importance. Il ne faut pas assimiler les vicissitudes du quotidien, communes à chacun sous différentes formes, avec les injustices globales. Afin de redonner toute sa force à la lutte contre l'homophobie à La Réunion, il importe de ne pas la faire basculer dans la paranoïa ni dans l'utopie d'un univers sans heurt.

Le discours homosexuel (anti-homophobe), et celui homophobe (anti-homosexuel) sont tous deux empreints d'idéologies. Cet affrontement est mené par des hommes (les lesbiennes semblent avoir beaucoup moins de problèmes avec l'homophobie). Prenons l'exemple d'un homosexuel dans une entreprise. Son absence de promotion professionnelle

¹ Sagaie, n°17, p3, reprise de passages d'une interview parue dans le journal local « Le Quotidien » du dimanche 7 mars 2004.

va être codée par les anti-homophobes comme de l'homophobie. Peut-être, mais alors, pourquoi n'évoque-t-on jamais, au grand jamais, les cas où l'homosexualité permet à un collaborateur de se hisser plus rapidement dans la hiérarchie¹ ? Que disent les anti-homophobes d'un acte hétérophobe² ?

L'homosexualité peut parfois protéger celui qui la brandit comme un emblème. Dans la comédie « *Le placard*³ » un employé menacé de licenciement se déclare homosexuel et devient du coup intouchable. Il va tout à coup être craint de tous, prendre une nouvelle consistance aux yeux des autres et même être promu. Il s'agit certes d'une fiction, mais elle caricature la crainte de l'accusation d'homophobie ; en amplifiant les situations, elle soulève la gêne de l'hétéro fort de son statut face « au pauvre petit homo » mais aussi la crainte du regard censeur des autres hétéros tout à coup défenseurs de l'opprimé.

Du côté des homophobes, il n'y a souvent aucune attaque directe contre l'individu mais plutôt ce qu'il représente. Le style de réflexion « je n'ai rien contre lui en particulier mais je ne peux pas saquer les homos en général », illustre que la réaction épidermique l'emporte sur la raison. Le témoignage d'un élu réunionnais s'exprimant au titre de citoyen est un exemple qui, de plus, introduit la fonction comme facteur normatif. D'une part, ce dernier fait référence à l'ordre naturel pour légitimer son opposition aux « contre-natures »⁴. D'autre part, ce même élu explique que ses responsabilités lui imposeront peut être un jour d'appliquer une loi avec laquelle il ne sera pas d'accord ; respectueux de la démocratie, il le fera alors sans hésiter au titre de représentant du peuple. L'entière dissociation entre la conviction personnelle et la fonction semble dans ce cas assurée. Pour autant, ce cas permet d'observer que légalisation n'implique pas nécessairement l'acceptation mais parfois la soumission.

Nous dirons pour conclure cette petite réflexion sur l'homophobie qu'à l'heure actuelle, l'île de La Réunion souffre beaucoup plus des manifestations d'une morale chrétienne, d'un machisme et d'un matriarcat important, que d'une haine viscérale à l'encontre de l'homosexualité.

¹ Lors de plusieurs entretiens avec des homosexuels du milieu de la coiffure, de la mode ou du spectacle, il a été clairement établi que leur homosexualité avait jouée en leur faveur dans le cadre professionnel.

² Dans cette logique, les mêmes entretiens font état de candidatures d'hétérosexuels rejetées sur ce seul motif.

³ Comédie cinématographique précitée dans le cadre des lieux communs envers l'homosexualité.

⁴ Revue Sagaie n° 17, p4, op.cit.

3.8) On sait comment ça commence, on ne sait pas comment ça finit

3.8.1) « Pas de prise la tête »

Mes diverses observations et entretiens m'amènent à porter une réflexion sur la disposition à envisager différemment les rapports symboliques de soumission-domination et activité-passivité dans la rencontre en milieu homosexuel. Ils ne sont pas déterminés par les mêmes valeurs et usages communs établis par l'ordre hétérosexuel. Ceux-ci éludent tout conformisme lié à la bienséance de la séduction, aux techniques sexuelles, mais également aux rapports consécutifs à la rencontre. L'ensemble se traduit par une liberté accrue et une plus grande facilité à gérer la relation avec l'autre. Chacun est là pour une chose précise : le sexe. Le reste (une histoire d'amour, des sentiments très forts) n'est qu'espoir ou supputation. Le vocabulaire actuel résume ces dispositions par : « pas de prise de tête »¹.

D'où vient cette liberté du sexe entre hommes ? « *Vécue depuis toujours hors de tout cadre institutionnel, la relation homosexuelle de manière générale a toujours été plus égalitaire que la relation hétérosexuelle et la fidélité n'a jamais été une condition de la relation* » (Singly de, 2001, p297). Une fois écarté le poncif d'une appétence sexuelle masculine supérieure à celle des femmes (donc à désir équivalent²), l'expression d'une sexualité importante sera traduite chez un homme comme le signe de sa virilité alors que chez la femme il stigmatisera sa perversité. Le premier sera un « chaud lapin », la seconde « une salope ». Il n'y a pas d'égalité dans le jugement de l'activité sexuelle. Le souci féminin de l'amour romantique engage l'homme dans la conquête comme dans un exploit. La femme doit être conquise comme l'est une citadelle. Les portes ne s'ouvrent pas d'elles-mêmes mais succombent au siège. Il n'y a que défaite masculine ou capitulation féminine. Notre société qui propose des modèles égalitaristes reste en retrait sur la question de la morale sexuelle ; l'expression de la sexualité féminine est encore une chose tabou.

Pourtant, les femmes réunionnaises affichent sans pudeur des formes avantageuses et à peine voilées. Ce constat laisse transparaître un souhait de mise en avant d'atouts et d'atouts. Les hommes adoptent des attitudes machistes allant jusqu'à la caricature. De prime

¹ Signalons que dans les milieux hétéros hard, les libellés des petites annonces et quelques entretiens périphériques à ma recherche, confirment que le simulacre de séduction persiste, la femme reste une citadelle à conquérir.

² De nombreuses conversations sur le sujet avec plusieurs femmes mûres de milieux divers convergent vers un raisonnement identique. L'envie féminine est bien une réalité. Elle ne se limite pas aux sentiments ou à la tendresse mais son expression pose problème.

abord, nous sommes face à une société aux mœurs sexuelles très libérée . En fait, il n'en est rien. La femme est certes un objet de désir mais un objet dans un écrin. Toute tentative de séduction abrupte en direction d'une femme avenante est considérée de sa part comme une insulte. Elle ne peut entendre et encore moins dire son désir au risque de paraître vulgaire. L'homme se retrouve face à une femme citadelle. Par delà l'apparent libéralisme sexuel, pour un homme réunionnais, une femme qui « couche » est bien une « salope ». Inversement, entre homosexuels, les témoignages et observations semblent attester qu'avec un homme tout est clair dès le départ. La couleur est affichée.

La femme reste dans un brouillard d'indécision, de nuances et de flou quant à l'issue de l'interaction. Le tout peut être motif d'exaspération. Le décalage homme/femme dans l'approche sexuelle est tel qu'il est possible de se demander si la comparaison est possible. Le peu d'effort à engager pour obtenir l'acte homosexuel n'est guère comparable avec le véritable jeu stratégique qu'il faut mener pour arriver à l'acte hétérosexuel. Si le seul plaisir est ce que l'on cherche, pourquoi, en terme de satisfaction pulsionnelle, ne pas s'engager dans un rapport sexuel sans histoire, discret, sans lendemain, sans hypocrisie. Les homosexuels peuvent aimer le sexe « sans prise de tête » et aimer aussi « faire l'amour », il n'y a pas de contradiction. Dernièrement, un travesti me disait :

« mon premier amant est toujours amoureux de moi, cela fait maintenant 21 ans qu'il m'a pris pour la première fois, j'avais 17 ans. Il vient parfois me voir. Nous avons encore fait l'amour il y a deux mois de cela. Il a beau être marié et père de famille, je sais qu'il ressent toujours quelque chose pour moi. Cela me fait plaisir de voir qu'il ne m'a pas oublié. Mais il sait qu'avec moi il n'aura pas d'histoire, on se voit et c'est tout, bye-bye à la prochaine ».

Ce type de relation durable est prisé chez certains homosexuels et leur sert bien souvent de modèle d'attachement dans le temps. Au delà de la facilité « d'entrée en matière », cette conception originale de l'attachement, de suivi dans la relation, trouve son explication dans les témoignages de prostitués. Ils suggèrent que la motivation de leurs clients est liée au fait que jouir avec un homme ne revient pas à leur yeux à tromper leur femme. La pratique homosexuelle ne correspondrait donc pas à un adultère hétérosexuel d'où la possibilité d'une relation avec un homme. L'adultère homosexuel est une hérésie pour un

hétérosexuel. L'union consacrée avec une femme ne peut semble-t-il être altérée qu'avec une autre femme. En dehors de ce contexte, toute aventure n'est qu'un écart, pas une tromperie.

Cette hypothèse donnerait parfois lieu à des entrées intra-familiales dans l'homosexualité. Ainsi, lors d'un entretien, Képhal (jeune professeur des écoles) met en lumière un passé homosexuel caché (secret de polichinelle) de sa famille :

« Alors que j'étais plus jeune, vers 16 ans, deux de mes oncles aimaient que je les suce (ils ne sont pas homosexuels à ses dires). D'abord parce je sais très bien le faire et qu'ils savaient que j'aimais ça, mais aussi parce qu'ils étaient sûr que cela ne ferait pas d'histoire » (Képhal)

« Tu sais, quand ces hommes rangés viennent pour faire une sieste, on tire un coup et c'est tout. A la prochaine. C'est pas de l'amour mais de la baise » (Alisson).

Autant d'expériences amoureuses décevantes pour Alisson quand le sexe prime trop ouvertement sur l'amour. La vie homosexuelle de Képhal alterne des passages sans activité sexuelle avec des moments véritablement débridés lors d'incursions métropolitaines. Il passe ainsi d'un manque d'échange amoureux à des moments de « partouze hard ». La contradiction n'est qu'apparente, il y a un lien entre le manque et le trop plein. Il ne faut pas pour autant dire que ces instants sont « brutaux » ou « animaux », cela serait faire de l'hétérocentrisme. Je dirais qu'il faut plutôt y voir l'expression d'un non-conformisme¹.

En vantant l'insignifiance de l'acte, les homosexuels se déculpabilisent. Le plaisir passe par le corps. Ce fait permet d'entrevoir une pratique multiforme des relations entre homosexuels. Pratiques ludiques, épisodiques, mais parfois aussi engagées par des sentiments semblables à ceux des hétérosexuels. Le corps de l'autre n'est plus alors considéré tel un simple objet de plaisir mais une comme entité sacralisée.

¹ Véronique Lesueur (1994) évoque le cas d'une femme avocate, célibataire, qui va parfois dans des lieux très hards au sein desquels elle partouze tout au long de la nuit avec des inconnus avant de rentrer chez elle, prendre une bonne douche pour se « laver de tout », et retourner dans le quotidien en attendant la prochaine « incursion dans le sexe libre et libérateur ». Ces instants sont pour elle l'expression de la liberté dans la mesure où ils symbolisent le contraire de la mesure et du conformisme auxquels sa vie socioprofessionnelle la soumet.

3.8.2) Pédagogie à la tolérance ou normalisation ?

L'ignorance est souvent la condition du succès de l'imposition d'une voix sur le plus grand nombre. L'ignorance autorisait la soumission sans conteste à la Bible. Les critiques nourries par des courants religieux transformaient les adeptes d'une pratique sexuelle en catégorie de sous-hommes. L'homosexualité, pratique sexuelle interdite, réprimée et stigmatisée, est en deux décennies devenue reconnue, autorisée, dépénalisée et est sortie du domaine de la pathologie. Quels vecteurs ont pu en si peu de temps inverser une tendance vieille de deux millénaires ?

Outre les évolutions législatives, il faut signaler que les artistes et les vedettes du show-business peuvent servir de modèles dès qu'ils défendent la normalité de leur conduite. Au plan international, nous l'avons déjà évoqué, plusieurs personnalités publiques ont déclaré leur homosexualité ou leur bisexualité. Dans ces cas, ce n'est pas tant leur nombre que leur notoriété qui compte. De Sir Elton John, sujet de sa majesté anobli en 1997, à feu populiste Pim Fortuyn, en course pour des responsabilités gouvernementales aux Pays Bas, la diversité des *coming out* est indéniable. En France, Pierre Palmade ou Bertrand Delanoë ont fait de même. Une visite sur l'Internet du site *comingout.free.fr* suffit à convaincre de l'importance du mouvement des personnalités publiques ayant franchi le pas. A La Réunion, même en l'absence de *coming out*, les émissions télévisuelles, radiophoniques, les interviews, les articles de presse, banalisent le sujet. L'homosexualité fait partie du quotidien. Mais si les médias sont pourvoyeurs de cultures en tous genres, ils demeurent surtout facteurs de normalisation et de pensée unique.

Lorsque l'on sait que les ondes font partie intégrante du paysage local, que les sources d'information sont pléthoriques dans les foyers (radios, télévisions, magnétoscopes, décodeurs satellites), nous sommes en droit de penser que lorsque les programmes locaux reprennent des thèmes internationaux, elles imposent un aspect normatif¹. L'outil média agit en pourvoyeur de légitimité. « Si c'est à la télé c'est que ça doit être vrai ». Etre vrai ! Une tautologie simpliste est imposée par le système médiatique : si ce n'était pas important, les ondes n'en parleraient pas, or ce n'est pas le cas, elles en parlent. Chacun accorde (plus à tort qu'à raison) sa confiance. Le fait est que « vu à la télé », le message passe . Cette crédibilité peut être un atout pour l'homosexualité.

¹ Partagé n'implique pas adopté. Une diffusion médiatique a pour certains force de vérité. Les nombreuses émissions ou les affaires sur la manipulation par l'image étayent ce propos.

Cet ensemble participe bien à une pédagogie à la tolérance et se déroule paradoxalement sur fond de normalisation (pédagogie par la banalisation du sujet, normalisation par une récupération et un recyclage des thèmes). Les émissions qui traitent du sujet de l'homosexualité peuvent être dans l'absolu très variées. Elles vont du journal télévisé au magazine d'investigation en passant par la télé réalité et les variétés. Sur le plan local, la dernière en date, reprise d'une série métropolitaine d'épisodes sketches, est « kamra kafé » (une adaptation de « caméra café »). On peut y voir Pom, personnage éminent de la mode locale et du monde de la nuit, tenir le rôle de l'homo. Non pas dans un rôle d'acteur péjoratif mais à mon sens laudatif. Il s'agit certes d'un personnage efféminé mais toutefois très vif, cultivé, pertinent, bien dans sa peau quoique souvent malmené par les hétéros présentés comme rustres. Le public est donc amené (pour peu qu'il veuille bien porter attention) à avoir une vision positive des homosexuels.

3.8.3) Pilosités et pédagogie corporelle

Le corps est aujourd'hui un facteur d'individualisation. Le Breton (2002), Duret et Roussel (2003) évoquent les signes corporels contemporains comme des refus d'appartenance grâce à des marques individualisantes (il s'agit à mes yeux d'une illusion). L'acteur, en cherchant à se distinguer par son tatouage, rejoint en fait le groupe des tatoués. La désignation prévaut sur l'auto-perception. Le corps devient cet *alter ego* complice de *ego*. La séduction homosexuelle repose très souvent sur une attirance physique. Les témoignages de seniors et leur difficulté à trouver des partenaires illustrent cette constante. Le corps prime sur l'intellect. Les modèles sont ceux de la jeunesse, du muscle, de la vigueur, de l'énergie. Pour conserver l'espoir de trouver un partenaire, on se tient le plus longtemps possible éloigné du flasque, du flétri, du bedonnant, et du voûté. En ce sens, l'aspect physique revêt une prime importance. Un senior comme Bruno exprime ses difficultés à assouvir ses besoins sexuels. Ceux-ci se portent préférentiellement sur des corps musclés et jeunes alors que le sien ne l'est plus. Pour autant, il se refuse pour l'instant à payer pour obtenir l'étreinte d'un « jeune ». Il s'abstient, quitte à rester insatisfait et demeurer frère d'Onan. De même, Romain se plaint des attitudes trop « collantes » de seniors à son rencontre lors des randonnées. « *Ils cherchent à te toucher, ils s'imaginent des choses. Ces vieux sont tous vicieux. Parfois je leur donnerais des claques* ».

Outre les régimes et la musculation, une manière spécifique de choyer son corps est d'accorder une importance particulière à l'épilation. Trois parties sont alors à dissocier quant à la pilosité : la tête, le corps et la zone génito-anale. Au niveau de la tête on distingue les cheveux et la face, qui elle-même comprend les sourcils et la barbe (nous n'évoquons pas les poils des oreilles et du nez).

Le standard en matière de cheveux est très souvent la rigueur. La coupe doit être fraîche et le plus souvent courte¹ (mis à part certains transformistes qui arborent une chevelure longue et fournie voire colorée). Généralement, les cheveux ne sont pas l'objet de coupes ni de couleurs fantaisistes. Ils participent par leur tenue à une image qui tente d'être harmonieuse avec le corps. Ils sont peignés, soignés. En ce sens, seul un individu sur l'ensemble des entretiens (23) déclare ne pas se soucier de sa coupe de cheveux ni de sa barbe (pour autant, il a toujours les cheveux courts et la barbe taillée de près !).

La pilosité faciale comprend les sourcils et la barbe pour lesquels il n'y a pas de soin systématisé. Les sourcils peuvent être taillés ou épilés suivant les individus. Il y a dans la gestion du visage une gradation de l'efféminé au macho. Les sourcils faits seront une marque de féminité, voire de passivité. Les sourcils en bataille iront plus dans le sens de l'activité et de la rudesse. L'épilation des sourcils est un impératif pour les travestis et autres transformistes. Les autres individus gèrent l'esthétique de la pilosité sourcilière suivant de nombreuses motivations. Elles vont de la pure esthétique (que l'on retrouve chez certains hétéros) à la fantasmagorie qui se cache derrière l'épilation. Pour ce qui est de la barbe, la même systématique se retrouve, des impératifs aux fantasmes. Notons néanmoins qu'aucun garçon observé et identifié comme homosexuel ne portait la moustache seule (alors que l'un des standards machos, celui des « clones » des années 80 par exemple, fait de la moustache un objet de reconnaissance). Tous les homos rencontrés ont un visage très soigné et la peau, du visage comme du corps, est également l'objet d'attentions.

Le corps de l'homme présente une pilosité qui va croissante avec l'âge. L'aspect lisse, signe de jeunesse, laisse peu à peu place à des poils signes de maturité, qui pour certains rapprochent de la bestialité. Dans le contexte homosexuel, où le corps est au centre des préoccupations, les travestis et transformistes s'épilent ou se rasent le corps en entier mais suivant des motifs divers.

¹ Depuis quelques années rase.

Prenons l'exemple de deux travestis, Pépita et Biche. Pépita a un corps lisse, de la tête au pied et ce toute l'année.



Photos 21, 21 bis et 21 ter : Biche avec perruque, Biche et Pépita, Pépita en string.

Les techniques peuvent être le rasage, la crème épilatoire, parfois la cire. Il y a dans cette démarche une part de pragmatisme lié au changement d'aspect. Pour faire « disparaître » les organes génitaux masculins, Pépita utilise de l'élastoplaste. Le pénis et les testicules sont alors tirés en arrière dans l'entre jambe. L'adhésif recouvre toute la partie génito-anale. Ceci suppose une peau parfaitement lisse au risque d'un arrachage douloureux de l'élastoplaste et d'inflammations. Par contre, Biche va parfois se laisser pousser les poils. Il transforme son allure androgyne en une sorte de corps féminin à demi recouvert de poils noirs et drus (la pilosité des jambes de biche est très importante alors que seuls quelques poils sur le thorax apparaissent). Il prend alors garde à ce qu'un pantalon masque ce manquement passager à la féminité. Seuls les intimes peuvent observer son secret pileux. Pour autant, sa féminité comportementale va perdurer. Cela contribue au trouble de l'apparence¹. Cet état ne dure pas et, sitôt une représentation en vue, la nécessité épilatoire reprend le dessus².

L'aspect lisse rejoint également les fantasmes de la jouvence (nous retrouverons cette notion chez les culturistes). La gestion pilleuse des parties génitales et de la zone anale sont l'objet de soins unanimes. La taille des poils est justifiée dans l'esthétisme et l'hygiène mais se pense aussi comme un supplément érotique. Les trois arguments se retrouvent dans les explications apportées au cours des entretiens. Il est difficile de dissocier les trois motifs tant ils ont des liens. L'esthétisme relève d'une vision « épurée ». La peau lisse est symbole de

¹ Rappelons-nous que cet acteur tient un discours d'actif, voire dominant alors qu'il tient dans son couple un rôle passif.

² Biche n'utilise pas de technique particulière pour « effacer » son sexe masculin. Il se contente de le comprimer dans une accumulation de sous-vêtements

pureté et de disponibilité, sans entrave ni obstacle, des organes sont offerts au regard et au toucher¹. De cet esthétisme découle l'érotisme de l'offrande liée à la nudité glabre. La caresse à même la peau ; l'érotisme rejoint l'esthétisme pour verser dans le fantasme. L'hygiène concourt à la disponibilité. L'homosexuel réunionnais n'apprécie guère la scatophagie du type de celle véhiculée par Genet dans *pompes funèbres*. Les homos locaux ne sont pas des amateurs de bizarre, au sens « crado » du terme. Si localement leurs pratiques sexuelles se combinent parfois à du sadomasochisme « soft » ou « simulé », la propreté est une norme omniprésente. Nous sommes très loin des témoignages relatant ce qui se passe dans les backrooms du continent.

3.8.4) Notre univers normatif reste à inventer, finie la règle du « copier-coller »

Le risque de l'hétérocentrisme.

L'aptitude à se distancier de son éducation n'est pas une évidence. Notre formatage socio-éducatif est non seulement un filtre mais également à certaines occasions un masque. La compétence à voir l'originalité consiste parfois à faire fit du rapport au connu. En matière sociologique, toute comparaison suppose un cadre de référence. En ce sens, la sociologie compréhensive redonne à l'acteur son caractère unique sans pour cela lui refuser son appartenance à un quelconque groupe. Etre original n'est pas être anachorète, mais inscrire son identité dans une démarche singulière compatible avec l'environnement social. C'est conserver une part de soi différente de celle des autres.

Dans notre approche du couple homosexuel, la sociologie compréhensive doit non seulement s'affranchir des filtres hétérosexuels mais également lever le masque de l'évidence hétérosexuelle inhérente à notre structure sociale. La symbolique première du couple est un mâle et une femelle, un homme et une femme, une association susceptible de procréer. Cette prémisse porte en elle l'erreur de l'hétérocentrisme. L'homosexualité ne peut être observée dans une telle logique. Le risque est de s'appuyer sur la dichotomie homo-hétéro comme élément à la fois structurel mais aussi normatif. Renvoyer l'homo et l'hétéro face-à-face ou dos-à-dos est fonder la sexualité sur des normes et occulter tout continuum. Dans cette logique binaire, les homos ne sauraient même pas être en rupture vis-à-vis des hétéros, ils ne feraient que les singer. Or, il n'en est rien. La matrice réductrice du couple hétérosexuel

¹ Les données sur le fantasme de l'analité et de l'épilation de la vulve chez les maghrébins prend ici valeur d'exemple (SERHANE, 1995).

comme modèle colporte donc un biais important. L'une des mutations de notre société n'est-elle pas au contraire de s'orienter vers une architecture normative plurielle ?

La règle est justement qu'il n'y en a pas.

Etienne n'est plus avec Fernand, il a aujourd'hui pour copain Luc. Cet étudiant de plus de vingt ans vit chez ses parents. Etienne serait prêt à envisager une vie commune mais Luc n'est pas financièrement indépendant ce qui ne le rend pas autonome. Il faudra donc attendre. Luc passe de temps en temps la nuit chez Etienne. Ces moments semblent des instants choisis où les amants prennent le temps de savourer la présence de l'autre. Pour autant, il n'y a pas de stratégie définie. Ni le « *premier matin* » (Kaufmann, 2002) ni les autres n'ont fait l'objet de questionnement. Les choses sont plus simples, elles s'enchaînent, c'est tout. Certes, le plaisir de faire plaisir est là. Etienne ira chercher les croissants, Luc fera le petit déjeuner (ou pas). Cela n'a pas d'importance puisque, de toute façon, l'important est de conjuguer la liberté de son choix avec le plaisir de l'autre. L'instant présent est premier dans le domaine affectif. Les sentiments ne font pas l'objet de stratégie, ils se vivent, tout simplement. Cela ne veut pas dire que l'acteur n'est pas capable d'anticiper la joie d'une rencontre future, l'instant précédent le rendez-vous programmé est une joie certaine. Pour autant, le futur s'arrête là.

Moyen de protection ? Souci de liberté ? Respect du choix de l'autre ? Une caractéristique du mode de vie d'Etienne est qu'il se veut sans contrainte. L'envie est pour lui un moteur plus puissant que le devoir. L'hétéronormativité rend plus flou le devoir en matière de couple. Les modèles éducatifs et culturels laissent une empreinte dont la manifestation s'exerce dans la facilité ou la difficulté personnelle à endosser certains rôles. Etre en couple, pour des hétérosexuels, c'est entrer dans une sorte de club dont nombre de règles sont déjà connues. C'est poursuivre la logique conjugale. Les homosexuels n'entrent pas dans ce club. Ils sont en train d'en créer un nouveau dont les règles sont en voie de définition. D'où à la fois l'incompréhension et le rejet de nombre d'hétérosexuels. Non pas par animosité particulière, mais par hétérocentrisme (parfois infraconscient).

Etienne dit : « *avec Luc plusieurs choses nous séparent, l'âge, les fréquentations, parfois même les goûts* ». Il conclut par : « *chacun doit avoir des espaces de liberté, aimer c'est pas posséder. Je ferai un petit effort pour partager quelque chose mais sûrement pas sous la forme d'une contrainte. Lors d'un repas commun, chacun pourra avoir un plat*

distinct. L'un de la viande, l'autre du poisson. Il n'est pas question de se priver d'un plaisir personnel pour l'autre. Si nous faisons les courses ensemble, cela sera plus facile, chacun choisira son plat. S'il n'y a pas cette possibilité, libre à l'autre de manger ou pas le plat proposé. Les contraintes ont des limites, l'imposition aussi ». Cette aparté culinaire, mais aussi domestique, semble difficilement envisageable chez nombre de couples hétérosexuels où la définition des tâches impose justement une contrainte de celui qui est servi vis-à-vis de celui qui sert. Question de respect implicite ? Plutôt conséquence de comportements intériorisés. Etienne prend plaisir à cuisiner mais ce plaisir est justement dégagé de tout impératif. L'imposition d'une quelconque contrainte ôterait toute motivation. Individualisme ? Comportement asocial ? Ces deux remarques portent en elle le regard hétérocentriste.

Etienne, cet homme quadragénaire, est l'un des pionniers de la vie en couple homosexuel. Il fait partie de la génération post 1980. ceux qui ont vu la pratique homosexuelle dépénalisée. Il refuse d'entrer dans la logique hétérosexuelle qu'il connaît au travers de son enfance, des exemples qui l'entourent, et dont il a pu peut-être souffrir. Etienne invente tous les jours une nouvelle vie de couple. Aucun modèle n'étant proposé, c'est par essais et erreurs que le modèle se construit. Avec pour leitmotivs le souci de liberté et de désir comme moteurs.

Un autre versant de cette union innovante est la notion, déjà évoquée, de fidélité. La remarque, quasi-slogan, « *aimer n'est pas posséder* », trouve encore ici toute sa mesure. L'envisager comme du libertinage, de la perversité, de la déviance est encore pratiquer l'hétérocentrisme. Qui a programmé la fidélité dans le génome humain ? La considérer comme une évidence est confondre culture et nature.

« Parfois, je suis fatigué. Et puis je n'aime pas la fumée ni le bruit. Alors tu comprends, les boîtes, c'est bon, je connais. En plus, pour moi, une boîte ne doit comporter que des pédés, sinon je n'y vois pas d'intérêt. Aussi, lorsque Luc me propose de sortir et que cela ne m'intéresse pas, eh bien il y va seul ou avec ses copains. Ils sont plus jeunes que moi, pas forcément pédés et ils vont dans des boîtes hétéros. Chacun fait ce qu'il veut. Et puis, de toute façon, il faut à chacun une part de liberté. Part de laquelle l'autre est exclu. C'est bon pour l'individu mais aussi pour le couple. Je suis capable de passer beaucoup de temps avec lui.

J'apprécie ces instants. Mais il doit y en avoir d'autres. Je ne veux pas savoir ce qu'il fait. En ce qui me concerne, il ne le sait pas non plus ».

Voilà une conception de la vie en commun qui s'affranchit des préceptes usuels. C'est justement ce qui a fait aussi partir Fernand¹ qui considérait le couple comme un milieu fermé, avec pour modèle une unité familiale traditionnelle, hétérosexuelle (depuis, lui aussi est passé à une conception plus ouverte du couple). Etienne, Fernand et manifestement Luc, qui pour sa part se satisfait de cette situation, vivent un lien conjugal au présent. L'instant compte plus que sa préparation, voire sa conservation. En ce sens, le bonheur retiré est d'autant plus intense qu'il est la communion de deux individus libres de leurs actes, désaliénés de toute contrainte.

La gestion matérielle du domicile offre une autre source de liberté. L'hétéronormativité laisse place à une connotation sexuelle des tâches domestiques. Même si la modernité semble estomper quelque peu l'aspect sexué des travaux ménagers, même si quelques publicistes semblent prendre le train en marche dans cette asexualisation des tâches ménagères, la réalité est toute autre. A La Réunion, la femme revendique son rôle de maîtresse de maison. Une maison propre et bien tenue est la preuve de la présence d'une femme sérieuse.

Certes, les disparités des revenus font que les foyers les plus aisés font appel à des aides temporaires (femmes de ménage, « nénénes ») pour assurer le quotidien. Dans ces conditions les couples acceptent volontiers de partager le travail domestique restant. Il est d'autant plus facile de répartir la quantité de travail domestique que celle-ci est réduite par la présence de la nénéne (femme de ménage et d'entretien). Affirmer que les tâches domestiques (vaisselle, cuisine, sols et murs, poussière, lessive et repassage) sont partagées entre les membres du couple, dès lors que la nénéne vient deux ou trois fois par semaine, est à mon sens perdre pied avec la réalité. Et ce d'autant plus que faire la vaisselle ou la lessive se limitent souvent à charger une machine. En ce sens, l'exemple d'Etienne demeure valide pour un groupe social favorisé, il ne peut être généralisé.

Etienne ne revendique pas la responsabilité exclusive de la tenue de son domicile. Ses moyens lui permettent d'avoir à domicile, trois fois par semaine, une nénéne. Il ne s'en cache pas. Même en couple, a priori, cette habitude ne changerait pas, question de confort. Etienne

¹ Fernand est l'ancien petit ami d'Etienne, supra.

se refuse à entrer dans une logique de routines domestiques. L'exemple du lit en est l'archétype. Il ne le fait jamais et refuse de le faire.

« Non, je ne fais pas mon lit. C'est d'autant plus inutile que le soir on le défait. La nénéne s'est mise à le faire sans que je le lui demande. Pour moi, cela ne change rien. Qu'une fois par semaine je change les draps, cela suffit. Pour le reste, c'est superflu. Je reste pragmatique et m'attache à ce qui est nécessaire. Faire le lit n'est pas une nécessité ». Etienne, reste dans sa logique existentielle de désir comme moteur de l'action. Sans ce dernier, aucun résultat. S'il était en couple et en vie commune, son caractère ne supporterait assurément pas l'investissement de son compagnon dans les travaux domestiques. Question de liberté. On est d'autant plus libre que l'on ne s'impose pas de contrainte et que l'on ne subit pas la contrainte de l'autre. Dans le couple, les routines attachent les personnes entre-elles (Kaufmann, 1992). Etienne conçoit principalement le couple comme un partage (explicite et défini), non un échange (implicite de services). Aussi, si les effets vestimentaires sont en commun dans l'armoire, si les brosses à dents sont dans le même verre et les produits de bains partagés, chaque effet à son propriétaire et ne saurait en changer. On partage du temps et des activités, on mélange les habits mais on ne les échange pas. C'est chacun à sa place dans un espace commun. Encore le souci de liberté.

La règle peut exister mais elle est conjoncturelle et non pas décontextualisée.

Paul et Romain vivent ensemble. Ils s'inscrivent dans cette logique nouvelle des couples homosexuels avec toutefois la présence d'un contrat implicite qui s'appuie en apparence sur un partage plus traditionnel des rôles. Paul assure les revenus, Romain entretient la maison. Romain fait le repas, le ménage, le repassage. Paul charge la machine à laver le linge et la vaisselle. Il prétend que Romain ne maîtrise pas les dosages des produits de lavage. Du coup, Romain se refuse à faire la vaisselle ou débarrasser la table, ce sont les tâches de Paul. Ils ont chacun leur voiture et Romain n'ira pas remonter les vitres abaissées de celle de Paul. A chacun ses affaires. Les achats quotidiens sont effectués en fonction des disponibilités de chacun. Le souci du petit plaisir de l'autre n'est pas une priorité. Le repli sur soi l'emporte.

A y voir de plus près, nous l'avons évoqué en amont dans la présentation de couples, Paul et Romain ont une relation fondée sur des antagonismes qui se cristallisent dans le quotidien. Romain refuse d'être la boniche.

« Je fais ce que j'estime devoir faire. A la maison, plus jeune, je m'occupais déjà des travaux ménagers et domestiques. Je ne fais que refaire ce que je faisais. Mais il n'est pas question d'être la bonne de Paul. Pour l'instant j'accepte parce ce que je le supporte. J'aime les choses rangées, il est bordélique. J'ai décidé de ne plus ranger ses affaires. Ca tiendra ce que ça tiendra. Si c'est trop je partirai. Je reconnais que pour moi cette situation est contraignante mais je l'accepte pour notre couple ».

Romain est en permanence confronté au dilemme du don ou de la dette. Ainsi que le décrit Kaufmann (1992), ce processus anthropologique majeur tient implicitement une place particulière dans la gestion domestique du foyer (mais cette place n'est que très rarement débattue). Lors de mes entretiens, j'ai perçu cette difficulté d'expression de la part des deux protagonistes. *« A midi, comme je travaille pas loin, je rentre manger à la maison. Romain prépare le repas, c'est plus pratique et meilleur. Je sais ce que je mange et en plus on se voit un instant ».*

Il y a une assignation implicite des rôles domestiques qui ressemble fort en terme de comparaison au mode de fonctionnement du couple hétérosexuel local. L'homme à l'extérieur, la femme à l'intérieur. Même si cette conception traditionnelle semble passéiste, elle demeure souvent dans les faits. Le silence de Paul et de Romain sur cette répartition des tâches, qui même s'ils s'en défendent est indéniable, exprime leur refus d'une telle comparaison hétérocentriste. Ils ne sont pas hétérosexuels et se refusent ne seraient-ce que d'envisager l'assujettissement à de telles normes. Leur réflexion sur le mariage homosexuel est révélatrice de ce fait. Romain n'a cure du mariage homosexuel, cela ne l'intéresse pas. *« Les Pédés en font trop avec ce mariage, ça me fatigue. C'est de la politique, ils ne sont pas clairs car du mariage, très peu en veulent. C'est pour faire chier les hétéros ».*

Ce que veut Romain, c'est ne plus être stigmatisé. C'est ne plus subir un regard censeur de la part *« des hétéros et des cons en tous genres »*. Paul a un regard plus engagé dans la cause. Lors de nos entretiens, il insiste sur le fait que je compare implicitement les homosexuels avec les hétérosexuels. J'ai beau lui expliquer que ce n'est pas le cas, il revient très souvent sur le fait et met en avant que parler des uns (les homos ou les hétéros), c'est les différencier des autres. Il exprime un agacement au fait que l'hétéronormativité soit le précepte à toute discussion au sujet des homosexuels. Sa position sur le mariage poursuit sa logique. *« Le mariage homosexuel n'est pas l'accession à un droit mais la fin d'une discrimination. C'est une égalité de droit. Il ne doit pas y avoir de différence entre homos et*

hétéros. Les mêmes droits pour tous. Le mariage homosexuel ne m'intéresse pas mais je conçois que certains veuillent le contracter ».

La discussion vient alors sur la fidélité en couple. Je lui demande si nombre d'homosexuels entrent dans un contrat explicite d'exclusivité sexuelle au partenaire. La réponse est sans appel et rejoint tous les témoignages et conceptions du couple homosexuel. Elle reprend la voie d'Etienne et peut se résumer par la formule dans « aimer n'est pas posséder ». Paul, exemples animaliers à l'appui, évoque alors un ordre naturel des choses quant à une sexualité mâle plus importante qu'une sexualité femelle. Puis, il conclut que l'homme et la femme sont différents du point de vue de la libido et que le multipartenariat masculin s'associe à l'appétence sexuelle accrue de l'homme. Le résultat est que, par compromis et dans le but de limiter les aventures « extérieures », le couple se satisfait de soirée à plusieurs. *« On partage la pomme et c'est mieux ainsi. Romain y prend plus de plaisir et moi aussi. Il est un fait que le mariage au sens strict du terme ne correspond pas à notre sexualité ».*

Pour finir, il reconnaît que, faute de modèle original, les homosexuels se contentent de celui issu de l'hétérosexualité qui, en fait, n'en est qu'un par défaut. Or, le désir homosexuel, la question gay, l'identité homosexuelle, la sexualité homosexuelle ne doivent rien à l'hétérosexualité. Tout simplement parce qu'ils lui sont étrangers. Tant Hocqengeim, Eribon que Bersani ou encore Foucault expriment cette spécificité innovante de l'homosexualité.

Conclusion

Si la sexualité n'est pas synonyme d'identité, elle participe largement à son élaboration. Pourtant on ne peut guère classer les individus en fonction de leur orientation sexuelle. La poursuite d'une logique taxonomique manichéenne est d'autant plus dangereuse qu'elle s'alimente de vision déterministe où l'hétérosexualité demeure le référent. Hocquenghem parlait de gris plutôt que de noir ou de blanc. Les façons dont Homos et Hétéros conçoivent leur sexualité n'est ni univoque ni définitive. L'orientation sexuelle, comme son nom l'indique, n'est qu'une visée, une voie possible, et non un lieu fixe et immuable.

Aidées en cela par des dogmes religieux, les lois évolutives de la bienséance dans notre société ont normé les pulsions sexuelles interindividuelles en les distribuant entre le bien et le mal. Si la vigilance doit demeurer pour protéger les plus jeunes et les plus faibles, le sexe entre adultes consentants est une affaire privée. Pérenniser la classification homos – hétéros revient à stigmatiser des individus très divers en les distribuant suivant une même logique.

La sociologie doit décrire et comprendre sans pour autant normaliser. Le chercheur reste solitaire, isolé face à ses recherches ; et ni sa culture, ni son empreinte sur son éducation, ne doivent dicter les résultats. Seules de fréquentes prises de recul face à l'objet et un questionnement permanent sur sa neutralité sont un gage de rigueur face à des sujet culturellement surinvestis. La discrimination a beau être pour certains un moteur d'action, soit vers le communautarisme (pour les gays) où vers l'homophobie (pour les hétéros les plus radicaux), elle biaise une approche universaliste de l'homme. En cela, elle renforce le clivage sans se réfléchir sur la question de ce qu'il y a d'humain dans l'homme et, au delà de confirmer le « *homo homini lupus* » de Plaute, assoit le stigmatisme comme facteur de vérité. Nous avons pu observer que nombre de productions culturelles sont mises au crédit de l'homosexualité. Aurait-on besoin d'être homosexuel pour être un créateur de mode, un danseur, plus généralement un artiste ? L'homosexuel serait meilleur ou mauvais du fait même de son homosexualité ? Quelle erreur que de transformer un a priori en élément explicatif ?

Nos résultats sont le fruit d'une approche inductive, qui par définition ne s'est appuyée que sur des hypothèses minimales (puisqu'il s'agissait de les faire émerger du terrain). A l'inverse d'une démarche hypothético-déductive très rigoureuse, nous n'avons pas construit une batterie d'hypothèses à vérifier. Comme Malinowski, nous pouvons penser que *« si un homme s'embarque pour une expédition, décidé à prouver certaines hypothèses, et qu'il se montre incapable de modifier sans cesse ses vues ou de les quitter de bonne grâce sous l'effet des témoignages, inutile de dire que son travail sera sans aucune valeur »*.

Cependant, nous avons comme hypothèse générale que l'homosexualité à La Réunion présentait un particularisme vis à vis de la métropole. Notre sous-hypothèse était que ce particularisme avait pour double origine l'insularité (isolement et petitesse géographique), et la créolité.

Pour qu'il y ait une véritable comparaison avec la France métropolitaine, il aurait fallu que je me livre à une étude particulière, ce que je n'ai pas fait. Pour autant, l'hypothèse de la spécificité semble valide si on prend en compte les descriptions des auteurs sur l'homosexualité en métropole. L'isolement et la surface terrestre restreinte semblent bien jouer un effet renforçateur sur la crainte de se dévoiler dès lors que la mobilité géographique est réduite. La finitude terrestre accentue la pression sociale. Impossible de quitter le « grand bourg »¹. Pas de cachette possible. Nous aurions pu penser que l'île de La Réunion, décrite comme un modèle de tolérance sociale, aurait été le creuset d'une société où la tolérance sexuelle en vue du libre épanouissement de chacun aurait été de mise. En fait, il n'en est rien. La morale commune est un syncrétisme où les préceptes religieux sont largement présents. Si ici les religions se tolèrent entre elles, c'est notamment en pointant leurs points communs comme le rejet de l'homosexualité. En outre, la religion catholique a historiquement exercé une forte influence sur les populations créoles, insufflant des valeurs morales très opposées à l'homosexualité. Rien d'original dans le message par rapport à celui de l'église de la métropole, si ce n'est que l'isolement et un tissu économique en droite ligne de l'époque coloniale favorisaient cette influence. Le salut de l'âme était d'autant plus recherché qu'ici bas les conditions d'existence étaient difficiles. De ce fait, la morale à La Réunion a une influence qui se retrouve sur deux plans, l'individuel et le collectif.

Au plan individuel, le risque de ne pas se conformer à la morale commune est celui d'être considéré comme différent. Or, lorsque les racines identitaires sont incertaines comme

¹ Cette image est à comparer à celle d'un habitant d'une bourgade de province qui peut, nous l'avons observé, s'évader momentanément du lieu pour vivre ailleurs et pour quelques heures, dans l'anonymat, ce qui n'était pas possible de vivre sur place. Une relation homosexuelle dans ce cas de figure.

dans le cas de la créolité, être mis à l'écart est dramatique du point de vue existentiel. A moins de disposer socialement de gros atouts, le soutien de l'autre est nécessaire. Savoir que l'on est pas seul, que l'on est accepté par le groupe au sein duquel on évolue, est un réconfort. Plus le sentiment identitaire est fragile et plus la nécessité de se reconnaître dans le groupe devient vital.

Au plan collectif, l'individu ravi d'être reconnu dans sa micro-société doit en retour en accepter les normes. Le groupe protège mais aussi soumet. La créolité, toujours victime de l'insularité, fait du regard de l'autre un critère important de l'estime de soi. Critère d'autant plus important que de l'étroitesse¹ surgit le goût pour la palabre.

L'art du dénigrement de l'autre et de la médisance est facilité par la proximité et le temps libre. En ce sens, la pratique locale du *la di la fé* est autant prisée que redoutée. Ces commérages sont la hantise des homosexuels locaux empreints de créolité. Toujours dans le souci d'adhésion au groupe et par peur du *la di la fé*, l'homosexuel créole ne peut se permettre de bafouer l'ordre hétérosexuel (machiste) caractérisant le mâle créole. Il se tait donc et refuse de prendre le risque de lever la tête de peur que la rumeur ne la lui coupe. Seuls quelques individus affirment leur différence. Ils se comptent parmi les plus insérés socialement mais indépendants du contexte local (fonctionnaires par exemple) ou les travestis et les transformistes pour qui la différence est l'une des conditions de leur existence.

Les influences de l'insularité et de la créolité ne mettent évidemment pas un terme à la pratique homosexuelle mais conditionnent fortement ses modalités. Les espaces publics convertis en lieux de drague, les quelques lieux publics à thèmes, la présence d'une prostitution masculine (essentiellement sous la forme de travestis), les petites annonces de rencontres, sont autant de preuves d'une réalité objective mais qui demeure translucide. Translucide dans la mesure où la dynamique sociale passe et, sans pour cela s'y arrêter, poursuit son chemin. Cela est, mais ne doit pas être dit. Le monde de l'apparence prévaut gardant en cela l'honneur et la morale saufs. Et même si les médias font œuvre de pédagogie envers l'orientation homosexuelle, celle-ci est rarement localisée et désignée. Elle demeure dans le flou social et se dilue dans la masse de la population. La pointer du doigt sous la forme d'un coming out n'est pas encore d'actualité pour les personnes publiques réunionnaises.

¹ Cette étroitesse géographique s'accompagne souvent par une limitation des modèles alternatifs. Toute originalité devient suspecte.

Les trois générations en place à La Réunion laissent présager une mutation des valeurs dont l'issue demeure toutefois incertaine. Pour l'heure, les seniors formatés au conservatisme du passé, les « quadra » emportés dans la tourmente du quotidien, les jeunes assoiffés d'images et de modèles médiatiques, composent avec l'homosexualité. Les premiers dénigrent, les seconds pouffent, les derniers semblent indifférents. Ni perte des valeurs morales ni tolérance accrue, l'individualisme outrancier est simplement synonyme de l'ignorance vis-à-vis de l'autre, « il fait ce qu'il veut c'est pas mon problème ». On assiste à une sorte de fuite en avant dans l'espoir d'une hypothétique autorégulation.

Le fait est que la vie homosexuelle est à inventer. Ni les anciennes valeurs dans leur conservatisme, ni les nouvelles aussi flexibles ou labiles soient-elles, n'offrent d'alternatives vers une « homisexualité », c'est à dire une sexualité excluant toute norme sexuée quant au partenaire.

Bibliographie

- ALLGEIER A.R., & ALLGEIER E.R., (1992), *Sexualité humain*, Paris, de Boeck.
- ANDRIEU Bernard, (1993), *Le corps dispersé*, Paris, l'Harmathan.
- ANTHONY Catherine, (1996), *La prostitution clandestine*, Le cherche midi éditeur.
- ARON Claude, (1996), *La bisexualité et l'ordre de la nature*, Paris, Odile Jacob.
- ARON Jean-Paul, (1988), *mon sida*, Christian Bourgeois.
- Atlas de philosophie*, (1993), Livre de poche.
- BADINTER Elisabeth, (1986), *L'un est l'autre*, Paris, Odile Jacob.
- BADINTER Elisabeth, (1992), *X,Y, De l'identité masculine*, Collection poche, Paris, Odile Jacob.
- BAJOS Natahalie, BOZON Michel, FERRAND Alexis, GIAMI Alain, SPIRA Alfred, (1998), *La sexualité au temps du SIDA*, Paris, PUF.
- BAREL Yves, (1984), *La société du vide*, Paris, Seuil.
- BARTHES Roland, (1977), *Fragment d'un discours amoureux*, Paris, Le Seuil.
- BAUDRY Patrick, (1991), *Le corps extrême, Approche anthropologique des conduites à risque*, Paris, L'Harmattan.
- BELL Alan P, WEINBERG Martin S, (1980), *Homosexualités*, le nouveau rapport KINSEY, Paris, Albin Michel.
- BECKER Howard, (1985, 1963 pour la première édition), *Outsiders, études de sociologie de la déviance*, Métailié.
- BERSANI Léo, (1998), *Homos, repenser l'identité*, Paris ,Odile Jacob.
- BITOUX (Le) Jean, CHEVAUX Hervé, PROTH Bruno, (2003), *Citoyen de seconde zone*, Paris, Hachette littérature.

- BOLLON Patrice, (2002), *Esprit d'époque Essai sur l'âme contemporaine et le conformisme naturel de nos sociétés*, Paris, Le Seuil.
- BONNIOL Jean-Luc, (1988), *Couleur et identité, Le miroir des apparences dans la genèse de populations créoles*, Thèse de doctorat d'Etat, Université de Provence.
- BORRILLO Daniel, (2001), *L'Homophobie*, Paris, PUF, Que sais-je.
- BOREL Francis, (1992), *Le vêtement incarné*, Paris, Agora, Calmann-Levy.
- BORRILLO Daniel, (1998), *Homosexualités et droit*, Paris, PUF.
- BOSWELL John, (1985), *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité*, Gallimard, Edition d'origine traduit de l'anglais et du latin par TACHET *Gay people in western europe from the beginning of the christian in the fourteenth century*, University chicago press, 1980
- BOSWELL john, (1996), *Les unions de même sexe dans l'Europe antique et médiévale*, Paris, Fayard, Edition originale *Same sex union in premodern europe*, 1994, Villard book
- BOURDIEU Pierre, PASSERON Jean-Claude, CHAMBOREDON Jean-Claude (1968), *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton.
- BOURDIEU Pierre, PASSERON Jean-Claude, (1970), *La reproduction*, Le sens commun, Paris, Éditions de Minuit.
- BOURDIEU Pierre, (1979), *La distinction*, Paris, Editions de Minuit.
- BOURDIEU Pierre, (1984), *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2-31.
- BOURDIEU Pierre, (1998), *La domination masculine*, Paris, Le Seuil.
- BOZON Michel, HEILBORN Maria Luiza, (1996), *Les caresses et les mots, Initiation amoureuses à Rio de janeiro et à Paris*, *Terrain*, 27, p.37-58.
- BOZON Michel, (2002), *Sociologie de la sexualité*, Paris, Nathan.
- BRETON (Le) David, (2002), *Signes d'identité, Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié.
- BUKOWSKI Charles, (1977), *Contes de la folie ordinaire*, Paris, Le sagittaire.
- BULLOUGH Vern, BULLOUGH Bonnie, (1993), *Cross dressing, sex and gender*, University of Pennsylvania, Penn Press.
- BUSS David, (1994), *Les stratégies de l'amour*, Inter Editions.
- CASTEL Pierre-Henri, (2003), *La métamorphose impensable. Essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle*, Paris, Gallimard, "NRF".

- CAZANOVE Katia, (1994), *La télévision à La Réunion*, Mémoire de maîtrise en information et communication, Université de La Réunion.
- CHAIMBAULT Thomas, (2002), *L'homosexualité dans la littérature de jeunesse*, thèse, Lille 3.
- CHALAND Karine, SINGLY (de) François, (2001) Quel modèle pour la vie à deux dans les sociétés modernes avancées, in *Le lien Familial*, Singly (Ed.), Paris, PUF, p.283-301.
- CHANGEUX Jean-Pierre, (1983), *L'homme neuronal*, Paris, Fayard.
- CHASTAGNOL André et Jacqueline, (1994) trad, *Histoire Auguste, les empereurs romains des II et III siècle*, vie d'Hadrien, Paris, Robert Laffont.
- Compte-rendu des rencontres ,“ *La place des gays et lesbiennes dans les églises* ”, Eglise Réformée de France , Année universitaire 2001-2002.
- CHAUMIER Serge, (1999), *La déliaison amoureuse, De la fusion romantique au désir d'indépendance*, Paris, Armand-Colin.
- CHILAND Colette, (1997), *Changer de sexe*, Paris, Odile Jacob.
- Collectif (1998), *Analyse & réflexions sur Mémoire d'Hadrien*, Ellipses-Marketing.
- CONDE Maryse, COTTENET-HAGE Madeleine, (1995), *Penser la créolité* ,Paris, Karthala.
- CORCUFF Philippe, (2002) *La société de verre*, Paris, Nathan.
- CORRAZE Jacques, (1992), *L'homosexualité*, Paris, PUF, Que sais-je.
- COULON Alain, (1987), *L'ethnométhodologie*, Paris, PUF, Que sais-je.
- COUROUVE Claude, (1985), *Vocabulaire de l'homosexualité masculine*, Paris, Payot.
- CREW D., *Fonctional associations in behavioral endocrinology*, in *Masculinity/femininity : basic perspectives*. REINISCH, T.M., ROSENBLUM, L.A., and SANDERS, S.A. (ed.) Oxford University Press, 1987.
- DELAS Jean-Pierre, MILLY Bruno, (1997), *Histoire des pensées sociologiques*, Paris, Dalloz, Editions Sirey.
- DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix, (1972), *L'anti-Oedipe, capitalisme et schizophrénie*, Paris, Edition de Minuit.
- Dictionnaire de sociologie, (1999), *Le Robert*, Paris, le Seuil.
- DREUILHE Emmanuel, (2001), *La société invertie*, Paris, Flammarion.

- DOVER Kenneth, (1978), *Homosexualité grecque*, La pensée sauvage, traduit par SAÏD Suzanne.
- DESROSIERES Alain (2000), *La politique des grands nombres*, Paris, Maspero.
- DREYFUS Gilbert, (1972), *Les intersexualités*, Paris, PUF, Que sais-je.
- DUBAR Claude, (2000), *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 3^{ème} édition.
- DUBET François, (1994), *Sociologie de l'expérience*, Paris, Le Seuil.
- DUBET François, (2002), *Le déclin des institutions*, Paris, Le Seuil.
- DURET Pascal, (1999), *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF.
- DURET Pascal, AUGUSTINI Muriel, DALLEAU Georges, LEROYER Pierre, ZATTARA Maurice, (2000), *Quelles identités pour les jeunes de l'Océan Indien*, Agora débat jeunesse n°20, p7-16.
- DURET Pascal, ROUSSEL Peggy, (2003), *Le corps et ses sociologies*, Collection 128.
- DURET Pascal, SINGLY (de) François, (2003), « Star Academy » et Loft Story » deux modèles de socialisation, *Le débat*, 125, p.155-168.
- DURET Pascal (2004), *Les larmes de Marianne*, Paris, Armand Colin.
- DURAND Marc, (1989), *L'enfant et le sport*, Paris, PUF.
- DUVERT Tony, (1980), *L'enfant au masculin*, Paris, Editions de minuit.
- Economie de La Réunion,(2003), *Le RMI : entre survie et insertion*, n°118 4^{ème} trimestre, INSEE p12-17
- ELIAS Norbert, (1985), *La société de cour*, Paris, Fayard.
- ERIBON Didier, (1994), *Michel Foucault et ses contemporains*, Paris, Fayard.
- ERIBON Didier, (1999), *Réflexion sur la question Gay*, Paris, Fayard.
- ERIBON Didier, (2000), *Papiers d'identité, Interventions sur la question gay*, Paris, Fayard.
- ERHENBERG Alain, (1991), *Individus sous influence*, Paris, Calmann-Levi.
- ERHENBERG Alain, (1995), *L'Individu incertain*, Paris, Calmann-Levi.
- ERHENBERG Alain, (1998), *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob.
- ERLICH Michel, (1991), *Les mutilations sexuelles*, Paris, PUF, Que sais-je.

- FOUCAULT Michel, (1976), *Histoire de la sexualité*, T1, *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT Michel, (1984), *Histoire de la sexualité*, T2, *L'usage des plaisirs.*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT Michel, (1988), *Le gai savoir*, entretien avec Jean Le Bitoux, in *Mec Magazine*, n°5 Juin, n°6 Juillet-août.
- FOUCAULT Michel, (1994), *Dits et écrits*, tome IV, Paris, Gallimard.
- FREUD Sigmund, (1987), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard.
- GARREAU Lydie, (2001), *Une reconnaissance progressive du plaisir sexuel*, T2, Paris, L'harmattan.
- GENET Jean, (1978), *Pompes funèbres*, Paris, Gallimard.
- GENET Jean, (1976), *Œuvres complètes, Le miracle de la rose*, Paris, Gallimard.
- GIBBON (1983), *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain*, T1, Paris, Robert Laffont, 1273p.
- GIDDENS Anthony, (2002, trad. Meyer) *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'harmattan.
- GHISELIN Mikael, (1974), *The economy of nature and the evolution of sex*, University of California Press.
- GIDE André, (1996), *Journal 1887-1925*, T1, La pléiade, Paris, Gallimard.
- GODELIER Maurice, (1982), *La production des grands hommes*, Paris, Fayard.
- GODELIER Maurice, PANOFF Michel, (1998), *La production du corps, approche anthropologique et historique*, Collection archives contemporaines, Amsterdam.
- GOFFMAN Erving, (1973, 1953 pour la première édition), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Ed. de Minuit.
- GOFFMAN Erving, (1975), *Stigmates, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Editions de Minuit.
- GRIAULE Marcel, (1983), *Dieu d'eau*, Paris, Fayard, (réédition).
- GRODDECK Walter (1973), *Le double sexe de l'être humain*, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°7, p 193-198, 350p

- GUEBOGUO SENGUELE, Charles, (2002), *Les manifestations et l'analyse de l'homosexualité au Cameroun*, Mémoire de maîtrise de sociologie, ss. dir. BEAT-SONGUE Paulette, université de YAOUNDE, 153p.
- GUILLEBAUD Claude, (1998), *La tyrannie du plaisir*, Paris, le Seuil.
- GUYTON Arthur, (1984), *Neurophysiologie*, Paris, Masson.
- HALBWACHS Maurice, (1997), *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel.
- HALL Edward, (1978), *La dimension cachée*, Paris, Le seuil.
- HAMILTON William Donald, (1964), The genetical theory of social behavior I & II, *Journal of Theoretical biology*, 7, 1-16 and 17-52.
- HANRAHAN Mairéad, (1997), *Lire Genet, une poétique de la différence*, Presses de l'université de Montréal.
- Harrap's Shorter, (1967), V2, Anglais-Français, Bordas,.
- HEGER Heinz, (1981), *Les hommes au triangle rose, journal d'un déporté homosexuel*, Persona, 160p.
- HEINICH Nathalie, (1996), *Etat de femme*, Paris, Gallimard.
- HEINICH Nathalie, (1999), *l'épreuve de la grandeur*, Paris, Calmann-Levy.
- HEINICH Nathalie, (2003), *Les ambivalences de l'émancipation féminine*, Paris, Albin Michel.
- HERDT Gilbert, (1994), *Third sex, third gender*, New York, Zone book.
- HERITIER Françoise, (1996), *Masculin/Féminin, la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.
- HIRSCHFELD Magnus, (2001) *Les homosexuels de Berlin, 1908*, Gay Kitsch Camp.
- HIRSCHMAN Albert, (1983), *Bonheur privé, action publique*, Paris, Fayard.
- HO Hai Quang, (2001), *38 chefs d'entreprise de La Réunion témoignent*, Azalées éditions.
- HOCQUENGHEM Guy, (2000, pour la première édition 1972), *Le désir homosexuel*, Paris, Fayard.
- HUCHON Jean-Paul, (2002), *L'être social*, Collection psychologiques, Paris, L'harmattan.
- JODELET Denise , (1996), *Les processus psychosociaux de l'exclusion*, in *L'exclusion, l'état des savoirs*, s.d. PAUGAM Serges, Collection « textes à l'appui », Paris, Editions de la découverte.

- KAUFMANN Jean-claude, (1992), *La trame conjugale : Analyse du couple par son linge*, Essais et recherches, Paris, Nathan.
- KAUFMANN Jean-claude, (1995), *Corps de femmes, regards d'hommes*, Paris, Nathan.
- KAUFMANN Jean-Claude, (1996), *Faire ou faire-faire*, PUR Rennes.
- KAUFMANN Jean-Claude, (1999), *La femme seule et le prince charmant*, Paris, Nathan.
- KAUFMANN Jean-Claude, (2002), *Premier matin. Comment naît une histoire d'amour*, Paris, Armand Colin.
- KAUFMANN Jean-Claude, (2002), « L'expression de soi », *Le Débat*, 119, p116-125.
- KAUFMANN Jean-Claude, (2004) *L'invention de soi*, Paris, Arman Colin.
- KINSEY Albert et coll., (1948), *Sexual behavior in the human male*, Philadelphie, Saunders.
- KINSMAN Gary, (1995), "Men Loving Men: The Challenge of Gay Liberation." In *Men's Lives*. 3rd ed., edited by Michael S. Kimmel & Michael A. Messner, 406-417. New York: Macmillan Publishing Companies.
- KLEIN Fritz, (1993), *The bisexual Option*, New York, The Haworth press.
- LACUB Marcella, MANIGLIER Patrice, (2003), *Familles en scènes*, Editions autrement, Collection mutations, n°220.
- LAHIRE Bernard, (2004), *La culture des individus*, Paris, La Découverte.
- LAGRANGE Hugues, LHOMOND Brigitte (1997), *L'entrée dans la sexualité*, Paris, La Découverte.
- LARIVIERE Michel, (1997), *Homosexuels et bisexuels célèbres*, Editions Deletraz.
- La Sainte Bible*, (1970), Version de DARBY, J.N., La bonne semence.
- LASCH Christopher, (1981), *Le complexe de Narcisse*, Paris, Lafont.
- LAVAL Jacques, (1994), *Un homme partagé* (autobiographie, Julliard, 1978), in Mémoires parallèles, Editions C de Bartillat,
- LEGALL Didier, (1997), « Introduction aux approches sociologiques de l'intime », *MANA*, 5, p7-9.
- Le petit Robert*, édition de 1996.
- LERIDON Henry, BOZON Michel, coord, (1993), *Sexualité et sciences sociales in Population*, n°5, INED – PUF.

- LEROY-FORGEOT Flora, (2002), *Lutte contre l'homophobie est les discriminations* (p259-264), in IGNASSE Gérard, *Les Pacsé-e-s*, Paris, L'harmattan.
- LESUEUR Véronique, (1994), *Les nouveaux libertins*, Paris, Hors collection.
- LEVER Maurice, (1985), *Les bûchers de Sodome*, la pochothèque 10/18, Paris, Fayard.
- LEVI-STRAUSS Claude, (1990), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- LEVI-STRAUSS Claude, (1981), *Les structures élémentaires de la parenté*, Mouton & Co.
- LIPOVETSKY Gilles, (1983), *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, Folio-essais.
- LORSIN Marie-Thérèse, (1998), *Pour l'aise du corps*, Paradigme.
- Mac KAEY Judith, (2000), *Atlas de la sexualité dans le monde, similitudes et différence dans les comportements et valeurs*, Collection Atlas/Monde, Autrement.
- MAFFESOLI Michel, (1985), *L'ombre de Dionysos*, Librairie des méridiens, Paris.
- MAISONNEUVE Jean, (1973), *Introduction à la psychosociologie*, PUF.
- MALINOWSKI Bronislaw, (1989 pour la première édition 1922), *Les argonautes du pacifique occidental*, traducteur DEVYVER, André & Simone, Paris, Gallimard.
- MARCH James, SIMON Herbert, (1991), *Les organisations : problème psychosociologique*, Paris, Dunod.
- MARTEL Frédéric, (2000 pour la première édition 1996) *Le rose et le noir*, Paris, le Seuil, édition augmentée et corrigée.
- MAURER Mechtild, (1992), *Tourisme, prostitution et SIDA*, p117, Paris, l'Harmattan.
- MEAD Margaret, (1982, pour la première édition 1963), *Mœurs et sexualité en Océanie*, traducteur CHEVASSUS Georges, Paris, Presse pocket, Etudes réalisées en 1935 et 1928 pour les Samoa.
- MEAD Margaret, (1988, édition originale 1948 New York) *L'un et l'autre sexe*, traducteur ANCELOT, Claudia & ETIENNE Henriette, Paris, Gallimard.
- MECARY, Caroline, (2000), *Droit et Homosexualité*, Paris, Dalloz.
- MENDES-LEITE Rommel, PORTH Bruno, DE BUSSCHER Pierre-Olivier, (2000), *Chronique socio-anthropologique au temps du sida*, Paris, l'Harmattan.
- METZ Bruno, (2003), *Sur l'homosexualité*, Sagaie n°9, février-mars.

- MEYER Bernard, *l'Eros jouhandelien*, (1994), CRLH, Université de La Réunion, Paris, l'Harmattan.
- MIRCEA Eliade, (1992), *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Folio, Paris, Gallimard.
- MODAK Marianne, (1996), *La gestion conjugale des relations aux autres* (p 183-190), in *Faire ou faire-faire*, ss. dir. KAUFMANN Jean-Claude, PUR Rennes.
- MONEY John, (1986), *Lovemap, Clinical concepts of sexual-Erotic health and pathology, paraphilia and gender transposition in childhood, adolescence and maturity*, New York, Irvington Publishers.
- MOLINARO Edouard, (1978), « *La cage aux folles* », 1h40, Les Artistes associés.
- MORALI-DANINOS André, (1982), *Sociologie des relations sexuelles*, Paris, PUF, 5^{ème} édition.
- MORIN, Edgar, (1985), *La méthode*, T2, *La vie de la vie*, Le Seuil, Paris.
- MOSSE Georges, (1997), *L'image de l'homme, l'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville.
- MUCCHIELLI Alex, (1992), *L'identité*, Paris, PUF, Que sais-je.
- NIETZSCHE Frédéric, (2000), *Oeuvres I, La Pléiade*, Paris, Gallimard.
- NIETZSCHE Friedrich, (1993), *Oeuvres*, Paris, Robert Laffont.
- OGER Armelle , (1992), *Enquête sur la vie très privée des Français*, J'ai lu, Robert Laffont.
- OLSON Mancur, (1987), *La logique de l'action collective*, Paris, PUF..
- PINCON Michel, PINCON-CHARLOT Monique (1998), *Voyage en grande bourgeoisie*, Paris, PUF.
- PLATON, (1993), *Œuvres complètes, T1*, La Pléiade, Paris, Gallimard.
- PLANT Richard, (1986), *The pink triangle, the Nazis war against homosexuals*, New York, H.Holt.
- PETRONE, (1974), *Le Satiricon*, traduction par Alfred Ernout, XXI, Les belles lettres..
- PETRONE, (1970), *Le Satiricon*, traduction Pierre Grimal, 21, Paris, Gallimard.
- PICARD Dominique, (1983), *Du code du désir, Le corps dans la relations sociale*, Paris, Dunod, Bordas.
- POLLAK Michael, (1988), *Les homosexuels et le sida, sociologie d'une épidémie*, Paris , Métailié.

- POLLAK Michael, (1993), *Une identité blessée*, Paris, Métailié.
- PROUST Marcel, (1976), *Du côté de chez Swan*, partie I, Paris, Paris, Gallimard, Folio.
- QAZI Rahman, GLENN D. Wilson ,(2001), *Born gay? The psychobiology of human sexual orientation*, Department of Psychology, Institute of Psychiatry, University of London, De Crespigny Park, London SE5 8AF, UK.
- QUEIROZ Jean-Marc, (1996), *Exclusion, identité et désaffection*, in L'exclusion, l'état des savoirs, s.d. PAUGAM Serges, Collection « textes à l'appui », Paris, Editions de la découverte.
- RAUCH André, (2000), *Le premier sexe, mutations et crises de l'identité masculine*, Paris, Hachette.
- REICH Wilhelm, (1993 pour la première édition 1968), *La révolution sexuelle*, Paris, Plon, Nouvelle édition Bourgeois, « Choix-essais » .
- RENUCCI Jean-François, COURTIN Christine, (2001) *Le droit pénal des mineurs* ; Paris, PUF, Que sais-je, 4^{ème} édition.
- RIVERS Julian-Pitt, (1997), *Anthropologie de l'honneur*, Paris, Hachette, Traduit par MER Jacqueline.
- ROCHEBLAVE-SPENLE Anne-Marie, (1964), *Les rôles masculins et féminins*, Paris, PUF.
- SALADIN d'ANGLURE Bernard, (1992), *Le troisième sexe, la recherche*, 23, 245 juillet-août, p.836-844.
- SANSOT Pierre, (1993), *Les gens de peu*, Paris, PUF.
- SALIH Sara, (2003), *Judith Butler*, Routledge critical thinkers, London.
- SAOUTER Anne, (2000), *Etre rugby, jeux de masculin et du féminin*, Maison de sciences de l'homme.
- SARTRE Jean-Paul, (1976), *Textes politiques*, in *Situations*, X, Paris, Gallimard.
- SARTRE Jean-Paul, (1967), *Saint Genet, comédien et martyr*, Paris, Gallimard.
- SARTRE, Maurice, (04/2002), Mais qui a vraiment écrit le « Satyricon », revue *l'Histoire*, n° 264,
- SCHOFIELD Michael, (1976), *The sexual behavior of young people*, Penguin Book.
- SCROGGS Robin, (1994), *The critical acclaim for the New Testament and homosexuality*, Fortress press.

- SEEL Pierre, (1994), *Moi, Pierre Seel, déporté homosexuel*, Paris, Calman-Levy.
- SENNET Richard, (1979), *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil.
- SENNETT Richard, (2003), *Respect, De la dignité de l'homme dans un monde d'inégalité*, Paris, Alban Michel.
- SERGENT Bernard, (1996), *Homosexualité et initiation chez les peuples indo-européens*, Paris, Payot.
- SERHANE Abdelhak, (1995), *L'amour circoncis*, Eddif.
- SYNGLY (de) François, (1993), *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Nathan
- SINGLY (de) François, (1996), *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan.
- SINGLY (de) François, (2000), *Libres ensembles*, Paris, Nathan.
- SINGLY (de) François, (2001), Le lien familial, *Revue de philosophie et de sciences sociales*, n°2, PUF.
- SINGLY (de) François, (2003), *Les uns avec les autres*, Paris, Nathan.
- SPENCER Brenda, (1993), Contexte normatif du comportement sexuel et choix des stratégies de prévention in *Sexualité et sciences sociales*, p1422, *Population* n°5, PUF.
- STOLLER Robert, (1971), Création d'une illusion : l'extrême féminité chez les garçons, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°4, p536-539.
- SPINOZA Baruch, (1965), *Oeuvres 3, Ethique, I*, Paris, Flammarion.
- SPIRA Alfred, (ss. dir.), (1992), Enquête Spira, sous échantillon Messiah-Mouret article « homosexualité, bisexualité. Eléments de socio-biographie sexuelle ». *Les comportements sexuels en France*.
- Tableau Economique de La Réunion*, INSEE Réunion, 2003-2004
- TALLEMANT des REAUX, *Historiettes*, Ed A.Adam, T1, La Pléiade, Gallimard.
- TAP pierre, (1988), *La société Pygmalion, Intégration sociale et réalisation de la personne*, Paris, Dunod, Bordas.
- TIN Louis-Georges, (ss. dir.), (2000), *Homo sexualité, expression/répression*, Paris, Stock.
- TOURAINÉ Alain, (1973), *Production de la société*, Paris, Le Seuil.
- VERDIGLIONE Armando, (1976), *Sexualité et pouvoir*, Paris, Payot.

- VERMONT Paul, (1977 pour l'édition traduite de l'italien), *Eux, qui sont-elles ?*, Arcana Editrice Rome, 1976, Paul Vermont.
- VINCENT Jean-Didier, (1996), *La chair et le diable*, Paris, Odile Jacob.
- VIGARELLO Georges (1978), *Le corps redressé*, Paris, Delarge.
- VIGARELLO Georges, (1998), *histoire du viol*, Paris, Seuil.
- VEBER Francis, (2001), *Le placard*, comédie, 84 mn, Gaumont.
- WACQUANT Loïc, (2000), *Corps et âme, carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone.
- WELZER-LANG Daniel, MATHIEU Lilian, FAURE Michel, (1996), *Sexualités et violences dans les prisons*, Aléas Editeur.
- WILSON Edward Osborne, (1978), *On human nature*, Cambridge, Harvard university press.
- WOLFF Eliane, (1989), *Quartier de vie : approche ethnologique des populations défavorisées de l'île de La Réunion*, La Réunion, ARCA.
- YOURCENAR Marguerite, (1996), *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, Folio.
- ZWANG Gérard, (2002), *Aux origines de la sexualité humaine*, Paris, PUF.
- Comme ils disent*, (1973) où il est question d'un travesti.
- Le troisième sexe* (1985) où il est question sexualité indéfinie.
- Miss Maggy* (1985) où les hommes sont caricaturés par un mélange de bêtise et de machisme
- Sans contrefaçon* (1987) où l'interprète déclare qu'elle est un garçon.
- Une femme avec une femme* (1988) où il est question de lesbianisme
- Petit pédé* (2002) où la cause homo est traitée sur un grand nombre d'aspects.

Table des illustrations

Photo 1: Cliché artistique.....	85
Photo 2: Confection de tenues uniques et branchées.....	90
Photo 3 : Estrade du Queen's Club.....	91
Photo 4: Vue de la zone de la "Souris Chaude".....	98
Photos 5 et 5 bis: Zone de la Grotte (g), intérieur de la Grotte (d).....	100
Photo 6: Niche aménagée.....	111
Photos 7 et 7bis: L'entrée du Queen's Club (g) et instantané lors une soirée plage (d).....	113
Photo 8: Première salle du Queen's Club.....	114
Photo 9: Leila (Gay pride 2002, Saint Gilles les Bains).....	121
Photos 10 et 10 bis : Des corps androgynes.....	123
Photo 11: Prise de note au dictaphone dans les coulisses, Lilith en préparation pour un spectacle.....	127
Photo 12 : Lors d'un spectacle, de gauche à droite, une danseuse, Lilith, Erika, Biche, la strip teaseuse, David le barman du Queen's Club.....	128
Photos 13 et 13 bis: Pépita dans la vie (g) et Pépita transformée (d).....	129
Photo 14 : Les candidates de Miss travesti 2003.....	132
Photo 15 : Erika (g) et Lilith (d) en cours de transformation.....	133
Photos 16 et 16 bis: Erika (g) et Lilith (d).en cours de représentation.....	134
Photo 17 : Pique nique nocturne sur la plage de Cap Homard (2004).....	143
Photo 18: Le podium de la Gay Pride 2004.....	146
Photo 19 :Cortège non déguisé de la Gay Pride du 29 juin 2002, Saint Gilles les Bains.....	148
Photo 20 : Ensemble du cortège, 29 juin 2002.....	148
Photos 21, 21 bis et 21 ter : Biche avec perruque, Biche et Pépita, Pépita en string.....	187

Annexes

Annexe 1 : Présentation synthétique des individus de l'enquête au 08/2003

Tous les acteurs impliqués dans cette recherche n'ont pas nécessairement fait l'objet d'un entretien formel (ex : Alisson, Bruce). Certains n'ont eu que des discussions « à chaud » (ex : Viviane), d'autres n'ont pas souhaité apparaître dans les résultats (même sous la couverture d'un pseudonyme). Pour quelques-uns, les informations recueillies l'ont été par des proches ou des intimes (ex : Titi). Leur présence dans le tableau n'implique pas leur apparition dans le texte, pour autant, ils ont contribué à la démarche compréhensive.

Pseudo	Age	Emploi	Vie en couple	Famille au courant
<i>Alain</i>	<i>34</i>	<i>Enseignant</i>	<i>Non</i>	<i>Oui</i>
<i>Bernadette</i>	<i>30</i>	<i>Transcripteur en braille</i>	<i>non</i>	<i>oui</i>
<i>Biche</i>	<i>27</i>	<i>Coiffeur</i>	<i>Oui, 5 ans</i>	<i>Non, refus</i>
<i>Bruno</i>	<i>65</i>	<i>Retraité enseignement</i>	<i>Non</i>	<i>Non, morale</i>
<i>Corydon</i>	<i>30</i>	<i>Sans</i>	<i>Non</i>	<i>Oui</i>
<i>Dan</i>	<i>43</i>	<i>Artisan</i>	<i>Non</i>	<i>Non dit</i>
<i>Diane</i>	<i>41</i>	<i>Infirmière</i>	<i>Oui, 4 ans</i>	<i>Non dit</i>
<i>Didou</i>	<i>32</i>	<i>Artisan</i>	<i>Non</i>	<i>Non dit</i>
<i>Etienne</i>	<i>39</i>	<i>Enseignant</i>	<i>Non</i>	<i>Non dit</i>
<i>Fernand</i>	<i>27</i>	<i>Enseignant</i>	<i>Non</i>	<i>Non, religieux</i>
<i>Gilles</i>	<i>47</i>	<i>Postier</i>	<i>Oui, 7 ans</i>	<i>Non dit</i>

Pseudo	Age	Emploi	Vie en couple	Famille au courant
<i>Jacques</i>	46	<i>Cuisinier</i>	<i>Oui, 7 ans</i>	<i>Non dit</i>
<i>Kepha</i>	35	<i>Enseignant</i>	<i>Non</i>	<i>Depuis 93</i>
<i>Leila</i>	31	<i>Sans</i>	<i>Non</i>	<i>Oui</i>
<i>Lilith</i>	28	<i>Sans</i>	<i>Non</i>	<i>Non dit</i>
<i>Paul</i>	35	<i>Enseignant</i>	<i>Oui, 2 ans</i>	<i>Oui</i>
<i>Pat M</i>	27	<i>Coiffeur</i>	<i>Oui, 1 ans</i>	<i>Non dit</i>
<i>Pépita</i>	30	<i>Coiffeur</i>	<i>Non</i>	<i>Oui</i>
<i>Pierre</i>	42	<i>Enseignant</i>	<i>Oui, 5 ans</i>	<i>Oui</i>
<i>Pom</i>	34	<i>Intermittent</i>	<i>Oui, 2 ans</i>	<i>Non dit</i>
<i>Romain</i>	32	<i>Sans</i>	<i>Oui, 2 ans</i>	<i>Non</i>
<i>Véro</i>	44	<i>Enseignante</i>	<i>Oui, 4 ans</i>	<i>Oui</i>

Deux lesbiennes ont souhaité témoigner. Néanmoins, la recherche n'étant pas étendue aux filles, leurs réponses n'ont pas fait l'objet de résultat.

La notion de « Non dit » correspond à la connaissance de l'homosexualité de l'acteur par autrui mais au refus d'aborder le sujet. Ce refus peut correspondre au déni de la réalité de la part des parents ou à une mesure de protection de la part de l'acteur.

Képha a tenu à signaler que son « coming out » de 1993 correspond à son autonomie nouvelle (réussite à un concours d'Etat).

La notion de couple suppose une vie en commun avec des échanges de sentiments accompagnés de relations sexuelles. Les différentes modalités de vie en couple ne sont pas discriminées.

Annexe 2 : Données d'anthropologie générale mobilisées pour justifier l'homosexualité au travers d'abus interprétatifs

1.1) Les rites de passage

Les Baruya de Nouvelle Guinée :

L'enfant est le produit du sperme de l'homme, une fois déposé dans le ventre de la femme, l'homme le nourrit par des coït répétés. En effet, le sperme est la nourriture qui donne force à la vie (ils en donnent à boire aux femmes qui sont affaiblies par les menstruations ou l'accouchement). Dans la maison des hommes, les enfants mâles doivent re-naître, hors du ventre de leur mère, et devenir hommes. A cette fin ils ingèrent du sperme. Mais qui fournit le sperme ?

« Sont exclus tous les hommes mariés...car ce serait la pire des humiliations, la pire des agressions que de donner à boire à un jeune qu'on vient de disjoindre brutalement du monde des femmes la semence d'un sexe qui a pénétré une femme. Ce serait traiter la bouche du garçon comme un vagin et transporter dans sa bouche toute la pollution du sexe des femmes. Seuls les jeunes hommes non mariés, aînés parmi les vierges pouvaient et devaient donner leur sperme aux nouveaux initiés...ils étaient obligés d'accepter le pénis qu'on leur tendait. La tradition rapporte qu'un certain nombre d'entre eux [effrayés par le sens secret de ce geste] eurent le cou brisé de résister » (Godelier, 1982, p93)

Cette coutume a disparu à l'arrivée des européens en 1960 mais, selon Godelier, se pratiquerait encore chez les Anga qui vivent dans des lieux plus reculés et moins sous influence.

Les Sambia de Nouvelle Guinée :

Le jeune garçon (Herdt 1981) doit avaler le sperme pour devenir homme. Ici encore la semence est sa puissance sont centrales. La rareté du sperme, dans la mesure où sa quantité est limitée, fait qu'il est un élément précieux qu'il ne faut pas gaspiller. Les individus qui « inséminent » par fellation les jeunes dès sept ans sont des parents du côté du père. « *Les plus âgés inséminent les plus jeunes* » (Heritier, 1996, p201).

Ces rites s'inscrivent dans des croyances cosmogoniques et animistes. L'homme n'est qu'un des membres d'une société bien plus étendue qui contient les esprits des ancêtres, les choses et les dieux. Si le sperme est porteur de vertus « régénérantes » ou vitalisantes c'est qu'il représente justement un fluide vital en ce sens qu'il donne la vie. Dans ce cas de figure, la conception de l'enfant se rapproche de la réalité (elle n'est pas du ressort des ancêtres comme chez les Trobriandais décrits par Malinowski en 1922), l'homme féconde la femme avec son sperme. Mais cette fécondation n'est pas l'œuvre des spermatozoïdes, elle est l'œuvre du pouvoir de vie contenu dans le sperme. Il en ressort l'importance de s'en nourrir pour à la fois se renforcer et affirmer sa différence vis à vis de la femme. Chez les Baruya, cette différenciation par rapport à la femme va jusqu'à considérer la verge déjà impliquée dans des coïts hétérosexuels comme souillée. Susceptible de fournir un sperme impur. Par contre, la notion de lignée y est moins prégnante que chez les Sambia où seul les membres du même clan participent au rite. Ils renforcent par-là même la pérennité de la lignée et limitent les interférences avec d'autres individus extérieurs.

1.2) Une sexualité pour différentes étapes de la vie

Les Samoa, Océanie.

M. Mead mentionne chez les Samoa la formation de couples (de jeunes garçons) au travers du rite de la circoncision. Ces couples semblent se former par affinité mais aucun élément mis à part l'amitié n'apporte de crédit à une forme d'homosexualité., « *Chez les Samoa, les garçons se font circoncire par binômes de leur choix et forment ensuite des couples d'amis. Ces relations n'allaient pas sans être parfois teintées d'homosexualité* » (Mead, 1982, p420).

Les Iatmul, Océanie.

Cet exemple est peut être le seul où le terme homosexualité peut être appliqué avec sa signification actuelle. Pour autant, il s'agit à notre sens d'une forme de sexualité homosexuelle identificatoire passagère. L'éducation paraît induire de tels comportements. La proximité permanente des femmes et l'immersion dans le monde féminin semble à l'origine d'un mimétisme comportemental. Il favoriserait chez le jeune garçon la qualité et l'aspect d'objet sexuel de choix. Cependant, l'acte sexuel ne doit pas engager des individus d'une même tribu.

« Les femmes s'occupent presque autant des petits enfants que les filles, et les adolescents passent même une bonne partie de leur temps à jouer avec les bébés. Ils ont des manières étrangement féminines, ondoyantes... Chez les hommes, ...on a sans cesse recours à des verbes qui évoquent l'agression phallique aussi bien contre les hommes que contre les femmes... l'homosexualité mâle est absente, la moindre marque de faiblesse et de réceptivité est considérée comme une tentation ... Un enfant mâle d'un autre village ou d'une tribu de l'extérieur est une victime facile et il paraît que les jeunes travailleurs Iatmul deviennent effectivement homosexuels lorsqu'ils rencontrent des hommes d'autres tribus sur leurs lieux de travail. Mais à l'intérieur du groupe, le système tient bon et démontre d'une manière assez frappante qu'il est possible de déformer l'homme par l'éducation de manière à lui donner la tentation d'avoir des rapports sexuels avec les autres hommes, tentation qui restera pourtant étroitement contrôlée » (Mead, 1988, p116-117).

L'interdiction de relations sexuelles pré-conjugales peut expliquer certaines pratiques. Chez des indiens d'Amazonie, il a été rapporté des scènes quasi exhibitionnistes où les filles se caressaient les seins entraînant des masturbations réciproques chez les garçons. En Mélanésie, dans la communauté d'East Bay, des masturbations collectives ont lieu dans la maison des hommes (Davenport, 1965). Ces pratiques ne cessaient pas après le mariage.

L'éducation sexuelle est aussi à évoquer. D'après Ruth Benedict (1939), les jeunes Kerski de Nouvelle Guinée sont familiarisés aux techniques homosexuelles par des hommes plus âgés avant d'être à leur tour initiateurs sur des plus jeunes au travers d'un rôle actif dans la sodomie avant leur mariage. Des papous, les Kiwai de Nouvelle Guinée, voient un aspect hygiénique dans la sodomie (Landtman, 1927) car elle rend les jeunes plus vigoureux.

Georges Devereux mentionne les Indiens Zuni d'Amérique du Nord où un homme peut prendre après une cérémonie le statut féminin de « Berdache » dans un ménage. Il est alors passif dans la sodomie. Devereux décrit l'institutionnalisation, chez les indiens Mohave d'Amérique du Nord, de la possibilité pour des hommes d'opter pour le statut social de femme. Ces garçons devenaient des Alyhas, s'habillaient en femme et se mettaient en ménage (Aron, 1996, p217).

1.3) Le sexe et le sacré

Dans une société sibérienne (Opler 1965), chez les Cukchee, les hommes peuvent prendre le statut d'homme-femme en devenant Shaman. Passifs dans la sodomie, ces shamans bénéficient d'un prestige lié à un pouvoir surnaturel qui leur est attribué (Aron, 1996)

Nous pouvons également évoquer dans cette approche anthropologique une notion de bisexualité originelle, notion qui se retrouvera en psychanalyse. Ainsi, pour Marcel Griaule (1983) chez les Dogons (Mali), chaque être humain possède à l'origine deux âmes de sexe différent. Pour les Dogons, il est dangereux pour l'ordre social de conserver cette double âme. Aussi, chez l'homme on pratique la circoncision pour enlever le prépuce, siège de l'âme femelle. Chez la fille, l'excision la sépare de l'âme mâle. L'homme est ainsi totalement mâle et la femme totalement femelle. Un autre exemple de cette différenciation sexuelle est mentionné par Groddeck au travers de la symbolique de la circoncision chez les juifs. Walter Groddeck (1973, p193-198) interprète la circoncision des juifs comme à la fois la volonté d'éliminer chez l'homme toute trace du féminin par l'ablation du prépuce assimilé à un vagin dans lequel est fourré le gland. Cette rupture de l'homme avec le bisexuel est également un signe de soumission à Dieu qui peut seul incarner la bisexualité. Cette rupture avec la femellité, dans la mesure où la non-excision de la femme affirme son statut inférieur, place les hommes dans une position supérieure. In fine, seuls les hommes signent un pacte d'humanité avec Dieu et constituent le peuple des élus.

Notons également des inversions dans l'identité sexuelle, inversions à caractère définitif ou pas. Chez les Inuits, les Chamanes¹ sont des garçons ou des filles qui ont été élevés dans le genre² opposé après qu'une assignation sexuelle contraire et arbitraire ait été prononcée suite à des rêves prémonitoires pendant la grossesse. Ces individus recouvrent leur

¹ Il ne faut pas ne pas confondre ces Chamanes avec ceux évoqués précédemment et vivant en Sibérie.

² La notion de distinction entre sexe et de genre est à attribuer à John Money en 1955 dans « Linguistics resources and psychodynamic theory », *British journal of psychology*, 20, 264-266 in CHILAND Colette, (1997) *Changer de sexe*, Paris, Odile Jacob.

vrai genre à l'adolescence, ils se marient entre eux. (Saladin d'Anglure in Chiland, 1997, p48)¹.

En inde, les Hijras sont des hommes mal formés ou émasculés qui vénèrent Siva, mi-homme mi-femme dans sa forme Ardhanarisvara. Ils sont une caste à part entière qui recrute des disciples qui sont confiés à un gourou. Ils ont des pratiques homosexuelles et se livrent à la prostitution. Ils demandent à être recensés comme femmes (Nanda in Herdt, 1994)².

¹ Pour le texte d'origine SALADIN d'ANGLURE, B., le troisième sexe, *La recherche*, 23, 245 juillet-aout, p839-844, 1992.

² NANDA S., 1994, « hijras, : an alternative sex and gender role in India'', in HERDT, G., *Third sex, third gender*, New York, zone book, p373-417 et note 579-582. in CHILAND Colette, (1997), *Changer de sexe*, Odile Jacob, P 51-53

Annexe 3 : Chansons de variété portant sur l'homosexualité

Charles Aznavour, Comme ils disent, 1973

Paroles et Musique: Charles Aznavour © Djanik 1973

J'habite seul avec maman
Dans un très vieil appartement rue Sarasate
J'ai pour me tenir compagnie
Une tortue deux canaris et une chatte.
Pour laisser maman reposer
Très souvent je fais le marché et la cuisine
Je range, je lave, j'essuie,
A l'occasion je pique aussi à la machine.
Le travail ne me fait pas peur
Je suis un peu décorateur un peu styliste
Mais mon vrai métier c'est la nuit.
Je l'exerce en travesti, je suis artiste.
J'ai un numéro très spécial
Qui finit en nu intégral après strip-tease,
Et dans la salle je vois que
Les mâles n'en croient pas leurs yeux.
Je suis un homo comme ils disent.

Vers les trois heures du matin
On va manger entre copains de tous les sexes
Dans un quelconque bar-tabac
Et là on s'en donne à cœur joie et sans complexe
On déballe des vérités
Sur des gens qu'on a dans le nez, on les lapide.
Mais on fait ça avec humour
Enrobé dans des calembours mouillés d'acide
On rencontre des attardés
Qui pour épater leurs tablées marchent et ondulent
Singeant ce qu'ils croient être nous
Et se couvrent, les pauvres fous, de ridicule
Ça gesticule et parle fort.
Ça joue les divas, les ténors de la bêtise.
Moi les lazzis, les quolibets
Me laissent froid puisque c'est vrai.
Je suis un homo comme ils disent.

A l'heure où naît un jour nouveau
Je rentre retrouver mon lot de solitude.
J'ôte mes cils et mes cheveux

Comme un pauvre clown malheureux de lassitude.
Je me couche mais ne dors pas
Je pense à mes amours sans joie si dérisoires.
A ce garçon beau comme un Dieu
Qui sans rien faire a mis le feu à ma mémoire.
Ma bouche n'osera jamais
Lui avouer mon doux secret mon tendre drame
Car l'objet de tous mes tourments
Passe le plus clair de son temps au lit des femmes
Nul n'a le droit en vérité
De me blâmer de me juger et je précise
Que c'est bien la nature qui
Est seule responsable si
Je suis un "homme oh" comme ils disent.

Indochine, Le troisième sexe, 1985

Dans la rue des tenues charmantes
maquillé comme mon fiancé
garçon, fille l'allure stupéfiante
habillé comme ma fiancée
Cheveux longs cheveux blonds colorés
toute nue dans une boîte en fer
il est belle, il est beau décrié
l'outragé mais j'en ai rien à faire

J'ai pas envie de la voir nue
J'ai pas envie de le voir nu
et j'aime cette fille aux cheveux longs
et ce garçon qui pourrait dire non

Et on se prend la main {x2}
une fille au masculin
un garçon au féminin
et eux ne valaient rien {x2}
et on n'en a plus besoin {x2}

Des visages dans des cheveux d'or
qui... oublient leur vertu
Mais c'est pas vrai
qu'ils ont l'air d'un conquistador
asexués une fois dévêtus
qui croire quand on les voit comme ça
excitant toutes les petites filles
pourquoi on n'y croit plus comme ça
isolé dans un corps presque'il

Des robes longues pour tous les garçons
habillés comme ma fiancée
Pour des filles sans contrefaçons
maquillées comme mon fiancé
Le grand choc pour les plus vicieux
c'est bientôt la chasse aux sorcières
ambiguë jusqu'au fond des yeux
le retour de Jupiter

J'ai pas envie de la voir nue...
J'ai pas envie de le voir nu..

Renaud, Miss Maggie, 1985

"Mistral Gagnant"

Paroles: Renaud Séchan. Musique: Renaud Séchan, Franck Langolff

Femme du monde ou bien putain
Qui bien souvent êtes les mêmes
Femme normale, star ou boudin,
Femelles en tout genre je vous aime
Même à la dernière des connes,
Je veux dédier ces quelques vers
Issus de mon dégoût des hommes
Et de leur morale guerrière
Car aucune femme sur la planète
N' s'ra jamais plus con que son frère
Ni plus fière, ni plus malhonnête
A part peut-être Madame Thatcher

Femme je t'aime parce que
Lorsque le sport devient la guerre
Y a pas de gonzesse ou si peu
Dans les hordes de supporters
Ces fanatiques, fous-furieux
Abreuvés de haines et de bières
Déifiant les crétins en bleu,
Insultant les salauds en vert
Y a pas de gonzesse hooligan,
Imbécile et meurtrière
Y'en a pas même en grande Bretagne
A part bien sûr Madame Thatcher

Femme je t'aime parce que
Une bagnole entre les pognes
Tu n' deviens pas aussi con que
Ces pauvres tarés qui se cognent
Pour un phare un peu amoché
Ou pour un doigt tendu bien haut
Y'en a qui vont jusqu'à flinguer
Pour sauver leur autoradio
Le bras d'honneur de ces cons-là
Aucune femme n'est assez vulgaire
Pour l'employer à tour de bras
A part peut être Madame Thatcher

Femme je t'aime parce que
Tu vas pas mourir à la guerre

Parc' que la vue d'une arme à feu
Fait pas frissonner tes ovaires
Parc' que dans les rangs des chasseurs
Qui dégomment la tourterelle
Et occasionnellement les Beurs,
J'ai jamais vu une femelle
Pas une femme n'est assez minable
Pour astiquer un revolver
Et se sentir invulnérable
A part bien sûr Madame Thatcher

C'est pas d'un cerveau féminin
Qu'est sortie la bombe atomique
Et pas une femme n'a sur les mains
Le sang des indiens d'Amérique
Palestiniens et arméniens
Témoignent du fond de leurs tombeaux
Qu'un génocide c'est masculin
Comme un SS, un torero
Dans cette putain d'humanité
Les assassins sont tous des frères
Pas une femme pour rivaliser
A part peut être Madame Thatcher

Femme je t'aime surtout enfin
Pour ta faiblesse et pour tes yeux
Quand la force de l'homme ne tient
Que dans son flingue ou dans sa queue
Et quand viendra l'heure dernière,
L'enfer s'ra peuplé de crétins
Jouant au foot ou à la guerre,
A celui qui pisse le plus loin
Moi je me changerai en chien
Si je peux rester sur la Terre
Et comme réverbère quotidien
Je m'offrirai Madame Thatcher

Mylène Farmer, Sans contrefaçon, 1987

Puisqu'il faut choisir
A mots doux je peux le dire
Sans contrefaçon
Je suis un garçon
Et pour un empire
Je ne veux me dévêtir
Puisque sans contrefaçon
Je suis un garçon

Tout seul dans mon placard
Les yeux cernés de noir
A l'abri des regards
Je défie le hasard
Dans ce monde qui n'a ni queue ni tête
Je n'en fais qu'à ma tête
Un mouchoir au creux du pantalon
Je suis chevalier d'Eon

Puisqu'il faut choisir
A mots doux je peux le dire
Sans contrefaçon
Je suis un garçon
Et pour un empire
Je ne veux me dévêtir
Puisque sans contrefaçon
Je suis un garçon

Tour à tour on me chasse
De vos fréquentations
Je n'admets pas qu'on menace
Mes résolutions
Je me fous bien des qu'en dira-t-on
Je suis caméléon
Prenez garde à mes soldats de plomb
C'est eux qui vous tueront

Puisqu'il faut choisir ...

Mecano, Une femme avec une femme, 1988

Titre original: "Mujer contra Mujer"

© 1988 Disque Ariola

Deux femmes qui se tiennent la main
Ça n'a rien qui peut gêner la morale
Là où le doute s'installe
C'est que ce geste se fasse sous la table.
Quand elles sont seules, comme elles n'ont rien à perdre
Après les mains, la peau de tout le reste
Un amour qui est secret
Même nues, elles ne pourraient le cacher
Alors, sous les yeux des autres
Dans la rue, elles le déguisent en amitié
L'une des deux dit que c'est mal agir
Et l'autre dit qu'il vaut mieux laisser dire.
Ce qu'ils en pensent ou disent ne pourrait rien y faire
Qui arrête les colombes en plein vol
A deux au ras du sol
Une femme avec une femme

Je ne veux pas les juger
Je ne veux pas jeter la première pierre
Et si, en poussant la porte
Je les trouve bouche-à-bouche dans le salon
Je n'aurais pas l'audace de tousser
Si ça me dérange, je n'ai qu'à m'en aller
Avec mes pierres elles construiraient leur forteresse
Qui arrête les colombes en plein vol
A deux, au ras du sol
Une femme avec une femme

L'une des deux dit que c'est mal agir
Et l'autre dit qu'il vaut mieux laisser dire
Ce qu'ils en pensent ou disent ne pourrait rien y faire
Qui arrête les colombes en plein vol
A deux, au ras du sol
Une femme avec une femme
Qui arrête les colombes en plein vol
A deux, au ras du sol
Une femme avec une femme

Renaud, P'tit pédé, 2002

"Boucan d'enfer"

T'as quitté ta province coincée
Sous les insultes, les quolibets
Le mépris des gens du quartier
Et de tes parents effondrés
A quinze ans quand tu as découvert
Ce penchant paraît-il pervers
Que tu l'as annoncé à ta mère
J'imagine bien la galère
Petit pédé

T'aurais été couard pas de lézards
Besoin d' l'annoncer à personne
Mais c'est franchement une autre histoire
Que d'avouer j'aime les hommes
C'est pas d' ta faute, c'est la nature
Comme l'a si bien dit Aznavour
Que c'est quand même sacrement dur
A l'âge des premières amours
Petit pédé

Toute sa vie à faire semblant
D'être normal comme disent les gens
Jouer les machos à tout bout de champ
Pour garder ton secret d'enfant
Dans le p'tit bled d'où tu viens
Les gens te traitaient pire qu'un chien
Il fait pas bon être pédé
quand t'es entouré d'enculés
Petit pédé

A Paris tu as débarqué
Dans les back-room du Marais
Dans ce ghetto un peu branché
Tu as commencé à t'assumer
Pour tous les homos des bars gays
Tu étais un enfant perdu
Tu as été bien vite adopté
Même si c'était pour ton cul
Petit pédé

Tu t'es laissé aller parfois
A niquer plus que de raison
C'est ta liberté, c'est ton droit
T'as heureusement fais attention

Tu t'es protégé de ce mal
Qui a emporté tant de tes potes
Grâce à ce virus infernal
Ne sortez jamais sans capotes
Petit pédé

Bientôt tu trouveras un mec
Un moustachu ou un gentil
Alors tu te maqueras avec
Pour quelques jours ou pour la vie
Rêverez peut-être d'un enfant
Y en a plein les orphelinats
Sauf que pour vous papa, maman
C'est juste interdit par la loi
Petit pédé

Tu seras malheureux parfois
La vie c'est pas toujours le pied
Moi qui ne suis pas comme toi
Le malheur j'ai déjà donné
Qu'on soit tarlouze ou hétéro
C'est finalement le même topo
Seul l'amour guérit tous les maux
Je te le souhaite et au plus tôt
Petit pédé
Petit pédé...

Annexe 4. La logique des contraires

Tableau opposant schématiquement les stéréotypes dévolus au masculin et au féminin selon les travaux de A-M Rocheblave-Spenlé (1964).

Masculin	Féminin
Stabilité émotionnelle	
Décidé, ferme, posé, calme	Capricieux, hystérique, sensible, peureux, émotif, puéril, frivole
Mécanisme de contrôle	
Discipliné, méthodique, organisé, rigide, goût de l'organisation, discret, franc	Bavard, incohérent, maniéré, secret, étourdi, rusé
Autonomie, dépendance	
Patriote, goût du risque, indépendant	Besoin de se confier, besoin de plaire, coquet, soumis
Dominance, affirmation de soi	
Besoin de puissance, besoin de célébrité, ambitieux, goût du commandement, dominateur, suffisant, sûr de soi, besoin d prestige, arriviste, besoin de s'affirmer	Faible
Agressivité	
Combatif, cynique, goût pour la lutte	Rusé
Niveau d'activité	
Fougueux	Passif
Acquisition	
Egoïste, matérialiste	Curieux
Qualités intellectuelles, créativité	
Créateur, lucide, objectif, goût pour les idées théoriques, aptitude pour les sciences, pour les mathématiques, sceptique, raisonneur	Intuitif
Orientation affective	
Obscène	Caressant, compatissant, doux, pudique, goût pour la toilette, besoin d'avoir des enfants, besoin d'amour

Annexe 5 : En couple ou pas le modèle dominant demeure le célibat

Le mode de vie des homosexuels, en couple ou pas, est détaché, sauf exceptions, de toute charge parentale. En ce sens, il prive l'individu de joies mais également le libère de contraintes. Est-on marginal dès lors que l'on n'a pas de cellule familiale composée d'une descendance ? Les homosexuels, au même titre que les célibataires sans enfant, « passent-ils » à côté du meilleur de la vie ? Pourquoi l'homoparentalité est-elle une question si dérangeante pour les homosexuels eux-mêmes ?

Sans doute, à un premier niveau, parce qu'être privé de quelque chose (en être exclu) n'est pas la même chose, que s'en priver soit même.

Mes entretiens n'ont jamais croisé la présence d'enfant chez les homosexuels réunionnais. Parents pour certains, les seuls ayant des moments paternels sont ceux qui vivent encore sous la couverture du mariage. Pourtant, nombre d'interviewés déclarent souhaiter adopter un enfant, mais dans ce cas de figure, comment organiseraient-ils leur vie ? Ils restent beaucoup plus discrets sur ce point. « On verrait »...il s'agit plus d'un rêve, d'une éventualité possible, que d'un projet programmé.

La présence d'animaux de compagnie est quant à elle systématique. Faut-il y voir un élément de substitution ? Sans faire de raccourci, autant dire pourtant que l'équilibre des individus rencontrés ne pourrait être préservé s'il y avait tout à coup dans leur vie la présence d'un enfant. Ce n'est sans doute pas par manque d'amour qu'un enfant souffrirait mais l'individu, tout à coup parent, devrait faire un tel deuil de sa liberté et/ou de sa vie sexuelle qu'il aurait sans doute des difficultés à renoncer aux repas entre amis, aux soirées de drague, aux partenaires divers, aux sorties fréquentes, tout ce qui fait le quotidien de la vie de nombre d'homosexuels. Certes, c'est aussi le cas des hétérosexuels célibataires qui se mettent en couple puis qui ont des enfants. C'est un fait, mais ils sont aidés à ces renoncements.

Il n'y a certes rien de fataliste à dire « je suis homosexuel, mes parents savent qu'il n'auront pas de petits enfants », il y a peut-être aussi une volonté à vivre différemment, hors de certaines contraintes. Ainsi vouloir un enfant et ne pas vouloir de contrainte revient à vouloir le beurre et l'argent du beurre. La différence entre avoir des enfants et s'occuper de ses enfants n'est pas qu'un mot.

Résumé :

Contribution à l'analyse de l'homosexualité à l'île de La Réunion.

Ce travail propose une lecture sociologique de l'homosexualité à La Réunion. Les méthodes de l'observation et de l'entretien permettent de dresser un premier état des lieux. En l'absence de constitution d'une véritable communauté, les résultats montrent comment se construisent des identités toujours menacées. Ils suggèrent aussi les différentes formes de compromis que les acteurs mettent en place pour concilier leur sexualité et une pression normative accentuée par l'insularité et la créolité.

Mots clés : *créolité, homosexualité, identité, sexualité, île de la Réunion.*

Abstract :

Contribution to an analysis about homosexuality in Réunion island.

This study is a sociological approach to homosexuality in Réunion island. The observations and interview methods allow for an initial inventory of the context. Due to the lack of a real homosexual community, the results of this study demonstrate how threatened identities are building up. This results also suggest different forms of compromises the protagonist have recourse to in order to conciliate their sexuality and the normative pressure emphasised by insularity and creole identity.

Key words : *créole identity, homosexuality, identity, sexuality, Réunion island.*

Laboratoire : Centre Universitaire de Recherche en Activité Physique et Sportive,
Campus universitaire Sud, Laboratoire de sociologie,
117 rue du Général Ailleret, 97440 Le Tampon, île de la Réunion.